



VOYAGE
EN ESPAGNE.

III.

VOYAGE
EN ESPAGNE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1786 ET 1787,

PAR JOSEPH TOWNSEND,

Contenant la description des mœurs et usages des peuples de ce pays; le tableau de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de la population, des taxes et revenus de cette contrée, et de ses diverses institutions;

TRADUIT DE L'ANGLAIS SUR LA 2e ÉDITION,

PAR J. P. PICTET-MALLET, DE GENÈVE;

ORNÉ D'UN BEL ATLAS DE VINGT-DEUX PLANCHES,

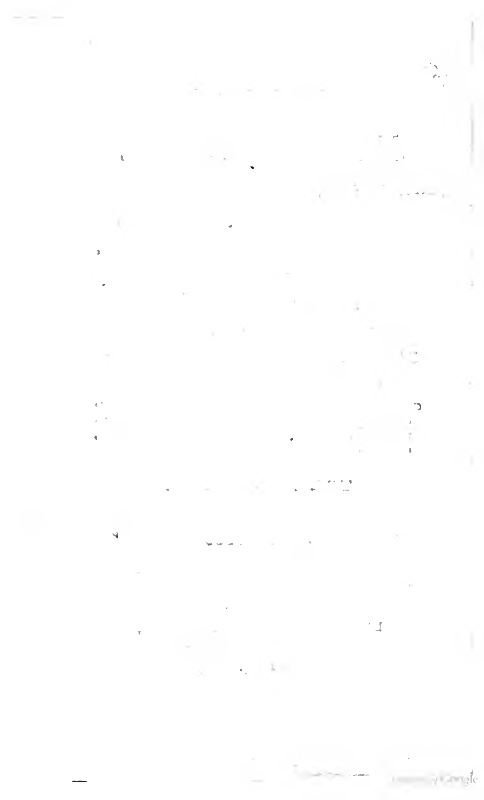
Contenant la Carte générale de l'Espagne et de Portugal, dressée d'après Don *Lopez* et *Tofino*, et assujétie aux nouvelles observations, par P. LAPIE, Ingénieur-Géographe; plusieurs vues, plans, cartes, etc.

TOME TROISIÈME.





PARIS,
DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DU PONT-DE-LODI, N.° 3.
1809.



VOYAGE
EN ESPAGNE.

Voyage de Cadix à Malaga.

Je m'embarquai le vendredi 23 mars, à huit heures du matin, à bord d'un petit brick qui venait de Yarmouth et allait à Malaga; mais comme, lorsque nous appareillâmes, il était une heure trop tard pour la marée, nous eûmes la mortification de voir d'autres bâtimens sortir et s'éloigner, tandis que le nôtre, après avoir louvoyé dans la baie pendant six heures, fut réduit à la nécessité de laisser tomber l'ancre. Pour me consoler, je saisis cette occasion de dîner encore une fois avec mon aimable ami, le comte de Greppi, et de loger de nouveau sous le toit hospitalier de M. Duff.

Le lendemain, de bonne heure, nous mîmes à la voile avec un bon vent; et avant la nuit, j'eus, en entrant dans le détroit de Gibraltar,

la satisfaction de voir cet orgueilleux rocher, à la vue duquel tout cœur anglais doit triompher, en se rappelant, non pas tant le courage de ses braves défenseurs, comme leur généreuse compassion pour les assiégeans dans le moment de leur détresse [1].

Le courant nous favorisait; en sorte que nous diminuâmes de voiles, afin d'être sûrs de ne pas dépasser Malaga pendant la nuit. Mais dès l'instant que nous fûmes entrés dans la baie, et que nous eûmes commencé à apercevoir la ville à quelque distance, le vent tomba, et nous nous trouvâmes deux heures en calme; cependant, vers la fin du jour, la brise de mer se leva et nous mena bientôt au lieu de notre destination.

Nous avons à observer ici deux phénomènes universellement connus, mais qui n'ont jamais été suffisamment bien expliqués; ce sont l'écoulement constant de l'Océan dans la Méditerranée, et la brise régulière de mer. L'un et l'autre ont occupé l'attention des philosophes; mais leurs solutions, quoique satisfaisantes

[1] On trouvera les détails du siége dont Townsend parle ici, dans le 3[e] vol. du *Tableau de l'Espagne moderne*, 4[e] édition, page 228.

pour eux-mêmes, n'ont point à mon avis écarté les difficultés dont ce sujet est enveloppé.

Le docteur Halley, dans les expériences qu'il fit pour déterminer la quantité d'eau qui s'évapore de la surface de la mer Méditerranée, plaça un vase d'eau salée sur des charbons ardens, et l'amena ainsi à la température de nos étés les plus chauds. Au bout de deux heures, ayant trouvé la quantité d'eau évaporée, et la proportion des surfaces du vase et de la mer, il partit de ces données pour faire ses calculs. Il s'occupa ensuite à découvrir la quantité d'eau qui s'écoule annuellement dans la Méditerranée par toutes les rivières qui s'y jètent, en établissant ses calculs d'après le produit de la Tamise. Il trouva cette quantité au-dessous de celle de l'évaporation, et crut avoir ainsi assigné une cause suffisante de ce courant constant. Que les bases de ce calcul sont inexactes! Quelle conclusion précipitée! Sans parler de ce qu'il compare la décharge de courans rapides qui se précipitent avec impétuosité dans la Méditerranée, et conservent leur fraîcheur à la distance de plusieurs lieux du rivage, avec le produit médiocre de la Tamise, qui se meut d'une manière presque

imperceptible, et qui est confondue avec la mer aussitôt qu'elle l'a atteinte; sans faire mention, dis-je, des défauts de cette comparaison, il suffira de remarquer que la quantité d'eau, contenue dans son vase, était amenée à la température de l'air de nos étés les plus chauds; alors, nous ne devons pas nous étonner qu'il ait porté l'évaporation de la surface de la Méditerranée à deux cent huit millions de tonneaux par jour; mais la surface est rarement, et seulement pendant quelques instans, au même degré de chaleur que l'atmosphère environnant, parce que chaque air de vent doit lui faire éprouver de grandes variations dans sa température, en mêlant les eaux d'une profondeur assez considérable avec celles qui sont à la surface. Dans l'intéressant *Voyage de M. Desaussure dans les Alpes*, on trouve quelques expériences qu'il a faites sur le lac de Genêve, par lesquelles il paraît que le 6 août 1774, le thermomètre de Réaumur, à la profondeur de cent douze pieds sous l'eau, se maintenait à huit degrés et demi, tandis que près de la surface il était à quinze degrés, et à vingt à une certaine élévation dans l'air.

Ici nous trouvons cinq degrés de différence

entre la chaleur de l'atmosphère et celle de la surface de l'eau dans un temps calme; mais combien cette variation n'aurait-elle pas été plus grande si le lac avait été agité par une tempête, et sur-tout si les eaux avaient été troublées jusqu'à la profondeur de six cent vingt pieds, où, à ce qu'il paraît, le thermomètre baissa à quatre degrés trois vingtièmes?

Il paraît donc que les calculs du docteur Halley sont mal fondés; de plus, il sera évident que même ses conclusions sont erronées, si l'on considère qu'en supposant que l'évaporation excède annuellement la quantité d'eau fournie par les rivières, la mer Méditerranée devrait devenir tous les jours plus salée que l'Océan, jusqu'à ce qu'avec le temps elle deviendrait une masse solide de sel.

Il faut par conséquent assigner quelqu'autre cause à ce phénomène intéressant. En supposant qu'il soit bien avéré qu'au détroit de Gibraltar l'eau de l'Océan s'écoule dans la Méditerranée, sans qu'il existe aucun courant correspondant qui la porte au dehors, il doit y avoir quelqu'autre communication invisible entre la Méditerranée et l'Océan; et cela n'est pas improbable, quand on considère les

fortes convulsions que notre globe a éprouvées à certaines époques.

L'autre phénomène qu'on n'a pas non plus bien expliqué, est la brise régulière de mer. On a supposé qu'elle ne provient uniquement que de l'accumulation de la chaleur sur la terre pendant le jour; de même que l'on pense que la brise de terre doit son origine à la diminution de cette chaleur pendant la nuit. Mais on peut se demander si la surface de la terre, pendant la nuit, devient plus froide que la surface de l'eau? Si cela n'a pas lieu, la brise de mer ne devrait-elle pas durer toute la nuit? mais l'expérience prouve le contraire. Dampierre, cet observateur exact, a bien décrit ces changemens alternatifs dans la direction du vent sur la côte et à quelques lieues de terre. Il dit : « La brise de mer commence environ à neuf heures du matin; elle est d'abord « si douce, qu'elle paraît effrayée d'approcher « du rivage; ensuite, comme si elle ne voulait « pas le heurter, elle fait halte, et semble prête « à se retirer. Elle augmente jusqu'à midi, et « se calme environ vers cinq heures du soir ».

D'après le résultat de quelques expériences, confirmées par mes propres observations, j'ai

été induit à croire que la brise de mer provient de l'ascension de la vapeur de la mer, et la brise de terre de la condensation de cette vapeur.

M. Walt nous a appris qu'un pied cube d'eau peut-être converti en seize mille pieds cubes de vapeur, dans la pression moyenne de notre atmosphère; et quoique la vapeur formée par le soleil ne soit pas si rare que celle formée à la surface de l'eau bouillante, nous savons cependant que l'espace qu'elle occupe et que la force de son expansion sont considérables. Pour confirmer ce fait, j'ai pris une fiole de douze onces, à moitié pleine d'eau; j'ai placé dedans un tube de deux pieds de long, du calibre d'à peu près un quart de pouce que j'ai luté exactement, de manière à ce qu'il ne put point s'échapper d'air entre lui et le goulot de la fiole. J'ai exposé au soleil mon appareil ainsi préparé, et aussitôt il a commencé à se former une vapeur d'une force suffisante pour vaincre la pression de l'atmosphère, et faire élever l'eau par degré dans mon tube, jusqu'à vingt-quatre pouces. Mais dès que les nuages, même les plus minces, passaient devant le soleil, l'eau descendait

dans le tube avec une grande rapidité, et s'élevait de nouveau lentement dès que les rayons solaires reparaissaient [1]. Au coucher du soleil, lorsque toute la vapeur était condensée et qu'il s'était formé une rosée sur la surface intérieure de la fiole, l'eau redescendait de nouveau, jusqu'à ce qu'elle eût trouvé son niveau. A la fin du jour la rosée était ramassée sur le côté de la fiole qui était opposé au soleil; mais dans la nuit elle était de nouveau enlevée, et le tout, avant le matin, était déposé sur l'autre côté le plus près de la fenêtre; la vapeur se trouvait ainsi toujours condensée sur le côté qui était relativement le plus froid.

Combien de fois ne voyons-nous pas le soleil dissiper un brouillard épais, et le convertir en une espèce de vapeur, qui devient invisible quand le thermomètre est au-dessus

[1] Cette expérience de notre auteur n'est pas très-concluante; car cette ascension de l'eau dans le tube, qui avait eu lieu à chaque apparition du soleil, peut être attribuée au moins, en très-grande partie, à la dilatation de l'air renfermé dans le haut de la fiole; dilatation qui devait diminuer aussi chaque fois que les rayons calorifiques du soleil étaient cachés par un nuage.

de cinquante-cinq degrés (10° de Réaumur). M. Desaussure a remarqué sur le col Ferret, montagne des Alpes, qui surmonte l'Allée blanche et est élevée de quatorze cent quatre-vingt-quinze toises, ou environ sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, que toutes les fois que le soleil brille fortement sur cette vallée, il dissout les nuages aussitôt qu'ils y entrent. Mais cela n'arrive jamais vis-à-vis les glaciers; car les nuages y étant attirés par la glace, ils descendent rapidement, et semblent, comme il l'observe, se répandre sur elle [1].

En effet, la condensation subite cause ce mouvement rapide de la vapeur vers cette étendue de matière refroidie. Il a vu souvent les vapeurs descendre graduellement du sommet des plus hauts rochers, après le couché du soleil, et se concentrer dans le fond des vallées [2]. Cette observation s'accorde avec celle des marins, qui ont remarqué que le vent est quelquefois produit par un simple nuage.

Ainsi donc, pendant le temps où la vapeur est produite, le vent souffle de la mer; mais

[1] Voyage dans les Alpes, §. 865.

[2] *Idem*, §. 1126.

tant que la condensation dure, il vient de terre.

Nous profitâmes d'une jolie brise de mer; et après avoir traversé la baie, nous entrâmes dans le port.

MALAGA.

QUAND on arrive à Malaga, par mer, on aperçoit au fond d'une profonde baie cette ville, environnée, du côté de terre, par de hautes montagnes nues, qui semblent dépourvues de terre, et par conséquent n'être pas susceptibles de culture; mais à mesure qu'on en approche, l'aspect devient graduellement plus agréable, les vignobles se voient distinctement sur les côteaux exposés au soleil, et tous les terrains au-dessous paraissent très-fertiles.

Aussitôt que nous eûmes laissé tomber l'ancre, nous vîmes arriver un officier, auquel je communiquai le désir que j'avais d'aller immédiatement à terre pour remettre une lettre au marquis de Vallehermosa, capitaine général de la province. Après avoir regardé l'adresse et nous avoir suffisamment examinés sous le rapport de la santé, il nous donna la *pratique*, au grand contentement de notre

capitaine, qui craignait d'être obligé de l'attendre deux jours, comme cela arrive quelquefois par la mauvaise humeur ou la négligence de l'officier qui est de service.

Malaga est situé dans une vallée peu étendue, sur le côté d'un profond ravin, qui en été ne contient point d'eau, mais qui en hiver sert de lit à une rivière considérable. Les maisons y sont hautes, les rues étroites, quelques-unes n'ont pas plus de huit pieds de large, et d'autres n'en ont pas tant; toutes sont mal pavées, et tellement sales qu'elles passent en proverbe. Cette ville est divisée en six paroisses, et contient quarante-un mille cinq cent quatre-vingt-douze habitans, dont les femmes forment la portion la plus nombreuse; car, parmi les personnes qui arrivent à l'âge de maturité, et qui sortent pour travailler, il se trouve six femmes pour un homme. Il y a vingt-cinq couvens; quinze pour les moines, et dix pour les religieuses, avec neuf hôpitaux, et un *beaterio.*

De tous les bâtimens, soit publics, soit particuliers, le seul qui mérite quelqu'attention, est la cathédrale, édifice commencé en 1528, et qui n'est pas encore fini. Il y a deux

cents ans que sa construction a été assez avancée pour qu'on ait pu y célébrer le service divin; mais quoique l'on ait imposé de nouvelles taxes pour l'achever, et que ces taxes aient été levées depuis plus de soixante-dix ans, ce bâtiment n'a encore qu'une seule tour des six indiquées dans le plan original. Ses dimensions sont de trois cent soixante pieds de longueur, sur cent quatre-vingt de largeur, et cent trente-cinq de hauteur. C'est un beau bâtiment; mais la partie qui a le plus fixé mon attention, est le chœur qui est admirable par la perfection de ses sculptures, représentant en relief les douze apôtres, et les saints les plus célèbres.

L'évêché de Malaga produit cent cinquante mille ducats ou 16,479 l. sterl. 9 s. 10 d. (395,507 f. 80 c.); mais le roi dispose d'un tiers de ce revenu. Le chapitre est composé de l'évêque, de huit dignitaires, de douze chanoines, de douze chanoines mineurs, et du même nombre de prébendiers. Le doyen des dignitaires a six cents liv. sterl. (14,400 fr.) par année, et les autres quatre cent cinquante (10,800 fr.)

Les couvens, quoique nombreux, sont peu

remarquables, soit par leur architecture, soit par aucun autre ouvrage de l'art. Les Franciscains paraissent tenir la première place parmi les moines, et être sur-tout l'objet de la vénération du bas peuple. Ils sont divisés en quatre ordres, dont je ne connais pas les caractères distinctifs. Une personne qui n'est pas amie des institutions monastiques, a été assez obligeante pour me donner la description suivante, qui n'a rapport qu'à leur extérieur.

Barbe sans poux, et poux sans barbe,
Barbe et poux, ni poux ni barbe.

Les Capucins paraissent être les seuls d'entre les moines qui soient des membres utiles à la société, puisqu'ils s'adonnent au service des pauvres; cependant on pourrait s'en passer, et les remplacer avec beaucoup d'avantages par les Pères de l'Oratoire, ou de la congrégation de S. Philippe de Néri; ceux-ci, quoique non liés par des vœux, sont plus laborieux et plus essentiellement utiles que tous les réguliers de la horde monastique.

Un de mes amis s'étant retiré pour quelques jours avec d'autres jeunes gens dans

la maison de cette congrégation, pour s'occuper de lectures pieuses, de prières et de méditations, avant de recevoir l'Eucharistie à Pâques, j'allai le visiter dans sa retraite, et je fus charmé du soin et de l'attention que ces pères mettaient à préparer leurs esprits pour cette solennité.

J'y retournai le soir pour entendre le sermon pénitentiel et le *miserere*. Quand, selon l'usage, les lumières furent éteintes, et que la flagellation, accompagnée du *miserere*, eut commencé, on vit clairement, par la ferveur de leur dévotion et la véhémence particulière avec laquelle ils usaient de la discipline, que ces pénitens, ou profondément pénétrés du sentiment de leurs fautes, désiraient, d'une manière peu commune, d'appaiser un Dieu offensé, ou que, se méprenant sur sa nature, ils souhaitaient ardemment lui plaire par leurs souffrances volontaires. Il est triste de voir que les Pères de l'Oratoire, si dignes de respect pour leurs bonnes intentions, n'aient pas conçu l'idée de réformer leurs pénitens, plutôt que de les flatter et de les tromper par la vaine espérance d'expier leurs péchés de cette manière.

Ces pères font usage de la discipline les mercredis et vendredis vers sept heures du soir, parce que c'est le moment où, immédiatement après vêpres, ils récitent leurs matines; mais tous les ordres religieux qui se lèvent à minuit pour le même objet, exécutent leurs flagellations à cette époque; et plusieurs le font avec une telle violence, que les places où ils étaient sont encore teintes de sang dans la matinée. L'évêque de Malaga, quoique distingué par sa bienfaisance et sa piété, et quoique l'opinion générale le regarde comme exempt de souillure, use en secret, dit-on, d'une discipline plus sévère que celle des moines les plus zélés.

Ce bon évêque, non content de livrer ainsi son corps aux verges, consacre encore plus de la moitié de ses biens à nourrir les pauvres, qui s'assemblent tous les matins à sa porte pour recevoir chacun une petite pièce de monnoie; ils se dispersent ensuite dans les couvens, où ils ne manquent jamais d'avoir du pain et du bouillon.

Outre ces bienfaiteurs généraux, plusieurs négocians sont d'une générosité remarquable dans les dons qu'ils font aux pauvres; et parmi

eux il n'en est aucun qui se distingue plus que D. Joseph Martinis, également célèbre par l'étendue de ses connaissances, l'empressement qu'il met à inviter à sa table, et la bonté secourable avec laquelle il aide tous les malheureux. Les pauvres sont toujours bienvenus à sa porte; ils y reçoivent de l'argent, et tous les jours son pot au feu cuit pour eux. Son ami le plus intime m'a assuré qu'il leur donne de ses propres mains, plus de huit cents liv. sterl. par année (19,200 fr.). Vers les onze heures du matin, ils commencent à fourmiller autour de sa maison; jeunes et vieux, faibles et robustes, hommes, femmes, enfans, tous couverts de haillons et dévorés par la vermine; là, assis par terre, ils se livrent tous à l'occupation la plus dégoûtante jusqu'à l'heure de la distribution de la viande et de la soupe; après quoi ils se couchent pour dormir, ou se dispersent dans les rues pour mendier, en variant leurs plans, comme on peut l'imaginer, suivant la différence des saisons.

Il n'est pas étonnant qu'avec de tels encouragemens, les mendians abondent à Malaga, où les fainéans n'ont rien qui les engage à travailler, et où les mauvais sujets sont assu-

rés de ne pas manquer de pain, lorsqu'ils auront dissipé tout ce qu'ils possèdent. Aussi voit-on dans cette ville peu de traces d'industrie, tandis que la saleté, la malpropreté, l'immoralité, le vice, la misère et la pauvreté, conséquences inévitables d'une charité universelle et mal-entendue, s'y font remarquer à chaque pas. N'est-il pas évident, d'après cela, que ceux qui trouvent les moyens de faire travailler les pauvres, sont leurs plus grands amis, tandis que ceux qui les nourrissent tous indistinctement, doivent être mis au nombre de leurs plus grands ennemis.

La multitude de mendians qui infestent toutes les rues, est la marque d'une mauvaise police; et certainement il n'y a pas de ville qui ait plus de raison de se plaindre à ce sujet que Malaga. Pendant quelque temps, je ne pouvais pas comprendre pourquoi, dans toutes les maisons où je soupais, on me faisait toujours accompagner, jusqu'à mon logement, par un domestique muni d'une lumière; mais ayant une fois observé au maître de la maison que ce soin était parfaitement inutile, puisque les étoiles donnaient beaucoup de clarté, et que la distance était peu considérable, on

m'apprit que ce domestique et cette lumière n'étaient pas seulement commodes, mais encore nécessaires pour la sûreté individuelle, parce que les vols et les meurtres étaient fréquens pendant la nuit. En effet, durant mon séjour dans cette ville, un officier qui retournait seul à son logement, fut assailli dans la rue par des voleurs; et ayant voulu faire quelque résistance, l'un d'eux lui plongea un poignard dans le dos, pendant qu'un autre le vola. Soixante-dix meurtres avaient eu lieu dans les seize mois précédens, et pas un des meurtriers n'avait comparu en justice : l'on m'a assuré de bonne part que, dans une seule année, cent cinq personnes avaient été assassinées. Une grande négligence et une douceur déplacée, avaient eu le même résultat à Cadix, jusqu'à l'époque où le comte O'Reilly en fut nommé gouverneur. Il en faudrait un pareil à Malaga; il y entreprendrait les mêmes travaux, qui probablement auraient le même succès.

La forme du gouvernement municipal de Malaga est excellente, mais l'administration en est mauvaise. Le gouverneur qui est à la tête de ce département, représente le roi, et

est lui-même représenté, lorsqu'il est absent, par le *corregidor* et son *alcalde mayor;* le premier est comme le maire de nos communautés, et le dernier remplit l'office de justicier. L'un et l'autre sont à la nomination de la couronne. L'alcalde fait sa ronde au commencement de la nuit, et se fait suivre par un *escrivano.*

Deux des *regidores* ou échevins président à leur tour pendant un mois. Ils ont le privilége de vendre leur place, ou de se nommer un successeur; mais s'ils négligent de disposer de leur office de leur vivant, il va par succession à leur héritier, soit fils, ou frère, s'ils sont *hijos de la ciudade,* ou citoyens libres; s'ils ont acheté leur place, ils peuvent aisément se la faire rembourser.

Les alcaldes de barrio, ou officiers de police, sont au nombre de douze, dont six sont nommés par les *regidores,* et les autres par le peuple. Ils portent des petites baguettes, et se promènent dans les rues, deux heures chacun, toutes les nuits. Ils ont, jusqu'au matin, le pouvoir d'arrêter les personnes suspectes, et peuvent requérir l'assistance des militaires.

L'alguasil mayor, choisi par les regidores dans leur corps, est comme notre commissaire de quartier, et son autorité est plus étendue que celle des *alcaldes de barrio*, car il a le pouvoir d'arrêter dans tout le district, cependant il est toujours soumis à *l'alcalde mayor*, et obligé de lui rendre compte de toutes ses actions.

Les *escrivanos*, ou notaires public, sont au nombre de vingt-quatre, pour examiner les témoins et écrire les minutes. Aucune déposition ne peut être reçue que par eux, ni aucun jugement prononcé que sur leur rapport.

Il y a deux *sindicos* choisis annuellement par le peuple, pour veiller à ce que les intérêts du roi ne soient pas lézés dans la perception des revenus, et à ce que le peuple ne soit pas opprimé. L'un est soumis à l'approbation du gouvernement, tandis que son associé est indépendant de la cour. Cet officier, nommé *Personero del comun*, est, d'après sa patente de création, datée du 5 mai 1766, comme un tribun romain, armé de son *veto* dans l'assemblée des *regidores*, parmi lesquels il siége, et peut, dans tous les temps, communiquer avec le roi, soit par lettres,

soit en personne, lorsqu'il lui convient de demander une audience. Les *regidores* ne peuvent, sans son consentement, régler le prix des denrées; et lorsqu'il est réglé, ils inspectent la qualité de ces denrées.

L'*alcalde mayor* actuel, peu respecté pour son extérieur, encore moins pour les facultés de son esprit, et qui ne s'est pas montré inaccessible à la corruption, semble n'avoir ni la volonté, ni le pouvoir de réprimer la rapacité des *escrivanos*, ou notaires, qui prennent des présens de droite et de gauche, arrêtent le cours de la justice en faisant de faux rapports, et sont toujours prêts, pour de l'argent, à libérer les plus vils criminels. De là vient le proverbe :

O bien! O mal! *Tienta al escribano.*

Si les magistrats ne font pas tous leurs efforts pour exécuter les lois avec la plus grande rigueur, les meurtres, les assassinats, ainsi que les excès et les violences de tout genre, doivent devenir fréquens, dans une contrée où, chaque fois que le vent soufle du côté de terre, toutes les passions sont enflammées et portées, chez quelques individus,

jusqu'à la frénésie; cependant, c'est dans ce pays que la justice, lorsqu'elle parvient à s'éveiller, poursuit les criminels avec des pas lents et incertains, pour venger l'oubli des lois. On cite une foule d'exemples de criminels qui sont morts, oubliés dans les prisons; d'autres, quoique ayant reçu la sentence de mort, se sont mariés, ont eu une nombreuse postérité, et ont été conduits au supplice lorsque tout souvenir de leur crime était effacé. Un de mes amis me dit, à Malaga, avoir vu pendre une femme qui était en prison depuis neuf ans, pour avoir empoisonné deux maris et une belle-mère.

Le prétexte ordinaire de cette négligence, est le désir de découvrir les complices, en examinant le criminel à diverses reprises, et en faisant des recherches d'après ses aveux; mais il est malheureux que ce délai fasse manquer le but de la justice.

En été, les habitans de ces régions brûlantes, se renferment dans leurs maisons pendant le jour, pour se préserver, autant qu'il est possible, de l'ardeur du soleil; mais dès que la chaleur accablante à fait place à la fraîcheur du soir, ils sortent, et lorsqu'il fait nuit,

les jeunes gens se baignent dans la mer pendant des heures entières. Les deux sexes sont séparés, et se tiennent à une distance convenable. Dans ces momens, l'endroit où sont les femmes est gardé par des sentinelles dont les armes sont chargées. Si un homme était assez indiscret pour nager jusqu'auprès d'elles, il courrait risque de sa vie. Aussi, toutes les fois qu'un jeune homme est déterminé à pénétrer dans cet endroit, il se déguise en femme; et se disant au service d'une des belles, il passe sans être observé.

Cette habitude de se baigner tous les soirs, n'a pas tant pour but le plaisir que le désir d'entretenir la santé; c'est un moyen d'obvier aux inconvéniens que fait éprouver une chaleur aussi forte. Cependant, malgré cette précaution, les maladies, suite du relâchement des fibres, sont très-fréquentes, sans parler de celles qui proviennent de l'irritabilité des nerfs à la suite de leur faiblesse. Les fièvres tierces et putrides règnent avec une telle violence dans ce pays, que l'an passé il mourut plus de trois mille personnes dans l'hôpital de *S. Juan de Dios,* outre un très-grand nombre dans la ville et dans ses environs.

Je me trouvai à Malaga dans la Semaine Sainte, et quoique les cérémonies n'aient pas la même solennité que celles de Barcelone, il y règne pourtant assez de pompe pour procurer beaucoup d'amusement au peuple.

Le jeudi matin, l'hostie sacrée fut déposée dans un mausolée qu'on avait élevé à grands frais pour cet objet; et on attacha une des trois clefs qui le fermaient au col de l'évêque, qui laissa quelques chanoines pour garder le mausolée pendant la nuit, et se retira pour aller dîner avec treize pauvres auxquels il lava ensuite les pieds.

Le soir on chanta le *miserere*, accompagné d'une musique si douce, et avec une telle expression, qu'il était difficile, à quelqu'un doué d'un peu de sensibilité, de retenir ses larmes.

Le vendredi à sept heures du matin, près de dix mille ames s'assemblèrent dans la grande place pour voir passer les processions; mais au moment où un crucifix entrait par un côté de la place, et où le disciple bien aimé et la Sainte-Vierge paraissaient de l'autre, une subite et forte ondée força la multitude de se dissiper pour chercher un abri. Ainsi le

malheur voulut que la rencontre du fils et de la mère ne put avoir lieu; sans cela ils auraient, ainsi que plusieurs autres images différentes, joué leur rôle. Saint-Jean devait témoigner son chagrin en levant ses mains au ciel, la Sainte-Vierge se serait évanouie et tout le peuple aurait fondu en larmes.

Le soir chacun se rendit à la cathédrale, les lumières sacrées furent éteintes, et le *miserere* se répéta, après qu'on eut transporté l'hostie du sépulcre au grand autel. Ceci doit être un moment précieux pour un bon catholique; car il peut obtenir mille soixante jours d'indulgences, chaque fois qu'il répète: « Loués « soient les cœurs sacrés de Jésus et de la « Vierge ».

Le samedi matin, la résurrection fut annoncée avec toutes les marques ordinaires de la joie la plus éclatante, et chacun se prépara à célébrer la fête. Pour cet effet on avait amené la nuit précédente au marché plus de mille agneaux, et d'après l'exemple des Israëlites, chaque famille qui était en état d'en acheter un, s'empressait de célébrer le souvenir de la Pâque chrétienne. Les lumières furent rallumées et consacrées; et pour représenter le

brillant flambeau de l'église, on plaça près de l'autel un cierge de douze pieds de haut, et de douze pouces de diamètre et percé par cinq clous. Les pénitens qui assistent à cette cérémonie obtiennent quatre-vingts jours d'indulgence, dont la valeur peut-être estimée, soit en argent, soit en austérité corporelle; parce que, suivant ce que nous apprend M. Gibbon, qui dans ce cas est un témoin compétant, quatre liv. sterl. (96 fr.) pour les riches, neuf schellings (10 fr. 80 c.) pour les pauvres, ou trois mille coups de fouet, sont égaux à la pénitence d'une année.

Je remarquai le soir plusieurs centaines d'agneaux ornés de rubans de couleur, et conduits dans les rues par de petits garçons. Le marché continue à en être fourni pendant les trois jours de Pâques, durant lesquels ces animaux entrent sans payer de droits; tandis que dans d'autres temps, les veaux et les agneaux qui entrent dans la ville sont enregistrés au bureau des *millones*, où ils payent un droit de quatre pour cent de la valeur.

Le pays des environs de Malaga paraît sauvage et inégal. Les montagnes sont hautes,

pointues, raboteuses, et leur sommet est dénué de terre; on cultive cependant la vigne par-tout ou elle peut pousser. Le roc au-dessous des fragmens rompus de schiste, est de pierre calcaire et de marbre. Les arbres fruitiers sont le caroubier, le figuier, l'amandier, la vigne, l'oranger et le citronnier, ainsi que l'aloës qui y produit son fruit piquant en telle abondance, que la dîme en est estimée à trente mille réaux ou trois cents livres sterling par an, (7,500 fr.)[1].

[1] Cette plante dont parle ici Townsend, n'est probablement pas un aloës, mais la *raquette* (*cactus apuntia*), plante grasse qui produit un fruit épineux que les Espagnols aiment beaucoup. Ces plantes forment, dans certains cantons de l'Espagne, des espèces de buissons sur des masses de rochers arides; près de là est une cabane où se tient le propriétaire dans la saison de la maturité des fruits pour les vendre aux amateurs; ce fruit a à peu près la forme d'une figue, d'où lui est venu son nom espagnol, *higa de palo* (figue de bois); il est garni d'épines, que les Espagnols savent ôter avec beaucoup de dextérité; l'intérieur est d'un jaune rougeâtre, d'une saveur fade; il colore en rouge les urines de ceux qui en mangent. La feuille de cette plante offre un remède très-réputé pour la guérison des douleurs de rhumatisme; pour cela, on la fait rôtir au four, on la coupe ensuite dans son épaisseur, on en applique la moitié toute chaude sur la partie ma-

Le principal produit de ce pays est le vin. Les vignes sont cultivées avec beaucoup de peine et de dépense ; car outre les tailles ordinaires, qui ont lieu deux fois par an et la vendange, toute la terre doit être remuée deux fois au pied de chaque plante. Avant l'hiver on la rassemble autour du cep afin que le pied puisse rester sec et sain pendant la saison humide; et avant les grandes chaleurs de l'été, on l'écarte afin qu'elle puisse retenir l'eau pour que la vigne ne souffre pas de la sécheresse.

Lorsqu'on considère que ces vignes sont toujours situées sur le penchant des collines les plus exposées aux rayons du soleil, on peut aisément concevoir que le travail en doit être pénible, et que les gens qui remplissent cette tâche avec une assiduité soutenue, ne peuvent pas passer pour fainéans. Il n'y a pas de pays sur la terre où les paysans supportent plus patiemment la chaleur, la soif, la faim, et qui soient capables de plus de constance au travail que ce même peuple qui a été accusé d'indolence. Quant à moi, je suis persuadé, d'après

lade, et la douleur cède ordinairement à cette chaleur qui se conserve assez long-temps.

ce que j'ai pu observer et receuillir par ouï dire, que si les Espagnols des provinces intérieures ne sont pas occupés, on ne doit l'attribuer ni au climat, ni à leur caractère, mais à la négligence du gouvernement ou aux autres causes accidentelles dont nous avons déjà parlé et donné l'explication.

La culture de la vigne est si coûteuse (on prétend qu'elle égale les trois quarts du produit) qu'il n'y a que les terres qui ne peuvent être mises en blé qui y soient consacrées. Plusieurs de celles qui produisaient des vignes en abondance sont maintenant incultes. Suivant le calcul d'Osorio qui écrivait vers la fin du dernier siècle, 3 et $\frac{1}{3}$ gallons de vin (12 litres), qui sont le produit de deux fois autant de grappes, au sortir du pressoir, coûtent au laboureur un schelling et deux pences (1 f. 40 c.); c'est le prix auquel il se vend dans les villages, lorsque la récolte est abondante. Quoique la quantité des terres destinées à la culture de la vigne soit beaucoup diminuée, il y a encore dans le district de Malaga quatorze mille pressoirs, employés particulièrement à faire les bons vins qui, s'ils sont blancs, sont appelés vin de montagne, d'après la nature

du sol, et s'ils sont rouges, leur couleur leur fait donner le nom de *vino tinto*, que nous connaissons sous le nom de *Tinto* [1].

Pour donner plus de corps à ces vins et les rendre plus doux qu'ils ne le seraient, on laisse extrêmement mûrir le raisin, et après avoir coupé la grappe, on l'expose au soleil pour en laisser évaporer toute l'humidité, après quoi, quand on l'a pressée et mis le vin en bariques, on y mêle une portion convenable de sirop vineux épaissi. Quelques-unes des dernières expériences de M. John Murphy, ont prouvé que les montagnes de Malaga, peuvent produire un vin blanc léger et agréable, d'une qualité égale au meilleur vin de Xerès. Pour cet effet, lorsqu'il à cueilli le fruit, il détache les raisins de la grappe, avant que de les jeter sur le pressoir. J'en ai goûté en Angleterre, et à sa table en Espagne, et je l'ai trouvé supérieur au vin de Xerès qu'on boit ordinairement; et je ne doute pas que chaque année il ne l'améliore, jusqu'à ce qu'il puisse être comparé au meilleur de ces vins.

[1] Le mot *tinto* désigne en général un vin rouge; ainsi on distingue le *tinto* de Malaga, de Rota, d'Alicante, etc. des vins blancs de ces mêmes pays.

M. Murphy vend ce vin seize livres sterling le tonneau de trente-cinq gallons (384 francs les 530 litres), livré à bord des vaisseaux; tandis que le bon vin de Xerès se vend vingt-quatre livres sterl. (576 francs), et est souvent mêlé d'eau-de-vie. Le bon vin de montagne se vend de treize à seize livres sterling (de 312 à 384 francs) le tonneau, suivant sa qualité et son âge.

Il est reconnu qu'il entre chaque année, dans le port de Malaga, huit cents à mille vaisseaux, dont à peu près un dixième sont Espagnols; l'exportation en vin, fruit, huile et poisson, est estimée à environ trois cent soixante-quinze mille livres sterling par an (9 millions de francs); mais elle a quelquefois été infiniment plus considérable. Une année, M. Martinis seul exporta cinq mille tonneaux de vin, et d'autres négocians une quantité proportionnée à leur commerce ordinaire. La pêche est celle des anchoix, dont, dans les années de grande abondance, on a vendu jusqu'à dix mille *baricas,* de deux quintaux chacune.

Je visitai dans une petite excursion autour de la ville, *la Victoria,* couvent bâti dans la

vallée, entre la vieille forteresse maure, et la montagne sur laquelle Ferdinand érigea sa batterie. Mon guide, qui était un bon vieux moine, s'efforçait de m'amuser avec une suite de contes relatifs à cet endroit et au motif qui l'avait fait ainsi honorer; mais mon attention était fixée ailleurs par quelques personnes fort occupées à arracher l'avoine d'un très-bon champ de froment. D'après la méthode des Espagnols de vanner leur grain après l'avoir fait fouler aux pieds par les jumens, il doit être fort sale; tandis qu'avec la machine toute simple dont j'ai déjà parlé, et dont le tambour et les principes ont été décrits par Papin; ils pourraient s'éviter la peine d'arracher l'avoine, et tiendraient leurs terres beaucoup plus propres.

Il est bien étonnant que cette belle machine ne soit pas mieux connue, et qu'elle n'ait pas été encore universellement adoptée! Le docteur Papin l'inventa en 1689, seulement dans le dessein d'élever l'eau et de renouveler l'air dans les mines profondes; mais en Hollande on l'a adoptée dans la pratique de l'agriculture pour vanner le blé. Ce grand philosophe publia sa découverte dans un ouvrage précieux, appelé

Recueil de diverses pièces concernant quelques nouvelles machines, imprimé à Cassel en 1695. Il appelait sa machine *Rotatilis suctor et pressor.*

Je me suis arrêté sur ce sujet, parce qu'un chandelier, à Londres, a prétendu dernièrement en avoir été l'inventeur, et à pris en conséquence un brevet d'invention, quoiqu'il soit évident que ni la machine, ni le but pour lequel elle peut-être employée ne puissent être regardés comme une nouveauté.

Je remarquai, près du couvent de *Victoria*, une argile bleue marneuse, dont sont faits les vases de terre appelés *bucaros* et *alcarrazas*, qui servent dans cette partie de l'Espagne pour raffraîchir l'eau. Il est remarquable que, lorsque le vent brûlant de terre règne, le liquide exposé dans ces vases devient aussi froid que s'il avait été enterré dans de la neige; tandis que s'il est exposé à l'influence du vent de l'est, il ne tarde pas à s'échauffer[1]. Nous devons

[1] Cette fraîcheur de l'eau dont parle notre auteur, devient encore plus sensible par le contraste de la grande chaleur que fait éprouver le vent brûlant de terre avec l'eau rafraîchie; car si on se baigne dans la mer ces jours-là, on la trouve d'un froid glacé, quoique sa température

observer, pour expliquer ce fait, que ces *bucaros* étant poreux, laissent filtrer l'eau, de manière qu'elle couvre la surface extérieure du vase comme une rosée; dans cet état, lorsqu'elle est exposée au vent sec de la terre, l'évaporation s'effectue avec rapidité, et le froid se produit dans la même proportion; tandis que le vent de l'est passant sur la surface de la mer, se sature d'humidité, et non-seulement est incapable d'occasionner l'évaporation et d'augmenter la fraîcheur, mais il agit comme une vapeur chaude, et produit un effet contraire.

Les effets de l'évaporation ne se manifestent nulle part d'une manière plus frappante que dans les Indes orientales, où, pour produire de la glace, on creuse de larges fossés dans des plaines étendues, on les remplit presqu'entièrement de roseaux, on place dessus des terrines très-basses non-vernies, poreuses, et remplies d'eau bouillante; ces terrines exposées ainsi pendant la nuit à l'influence de la brise de terre, se raffraîchissent, et on voit se former avant le matin, sur la

ne soit pas thermométriquement plus basse que les jours précédens.

surface de l'eau, une péllicule de glace qui est d'autant plus épaisse que le vent a été plus chaud.

Lorsque je fus revenu de la *Victoria*, le jeune comte de Villaleazar, à qui j'ai les plus grandes obligations ainsi qu'à son père, pour les attentions dont ils m'ont comblé, me proposa de monter à cheval pour aller avec lui voir sa maison de campagne appelée *le Retiro*. C'est en effet une belle retraite, située sur un terrain en pente au pied des montagnes, et peu éloignée de la mer, dont la vue, ainsi que celle de Malaga, contribuent infiniment à embellir le coup-d'œil. C'est une maison très-ancienne, qui a la forme d'un château ; mais comme il n'a jamais été fortifié, il n'avait probablement été destiné qu'à prévenir les visites noctures des pirates maures. Les nombreuses fontaines du jardin sont jolies et bien fournies d'eau. Les arbres fruitiers sont magnifiques. Les orangers, limoniers, citronniers, tilleuls, oliviers, abricotiers, figuiers, amandiers, et les vignes sont entremêlés agréablement. Si j'avais pu prolonger mon séjour à Malaga, j'aurais sûrement visité souvent cet endroit délicieux.

Tandis que j'assistais dans la cathédrale, aux solennités de Pâques, je fis connaissance avec une personne que le hasard avait placée près de moi, et qui après avoir répondu à mes questions et m'avoir expliqué les cérémonies qui me frappaient le plus, eut la bonté de m'inviter à aller chez elle. Enchanté de la franchise des manières de cet individu, j'acceptai son invitation, et me rendis avec lui dans son logement où j'eus le bonheur de trouver, dans la personne de son père, un des hommes les plus aimables et les plus spirituels qui m'aient honoré de leur amitié et de leur estime.

Quand je fus plus lié avec cette famille, mon nouvel ami, appelé D. Félix Solesco, m'engagea à aller avec lui passer quelques jours à sa campagne. Comme j'étais près de mon départ, mon temps était précieux; mais il y avait tant de cordialité dans son invitation, qu'il me fut impossible de le refuser.

Le jeudi, 12 avril, nous quittâmes la ville, et dirigeant notre route vers l'ouest, nous arrivâmes en peu d'heures à Saint-Carlos, près d'*Aroyo de la Miel;* dans le voisinage de cet endroit, les montagnes étaient encore

couvertes de neiges. C'est là que D. Félix venait d'achever une maison spacieuse, avec un vaste jardin rempli de tout ce que le sol et le climat pouvaient produire; la maison, quoique grande, était peu élégante et manquait de goût. Comme l'on consulte par-tout l'utilité, sans s'embarrasser de l'apparence extérieure, les poulaliers et le toit aux porcs étaient placés à la principale face de la maison. Il n'y a pas dans tout le bâtiment une seule pièce commode, ni la moindre symétrie; tous les appartemens sont épars et sans ordre, comme si l'on avait bâti sans plan. La table était servie avec la plus grande abondance, et l'on n'y voyait que de la vaisselle plate; mais on y retrouvait le même défaut de goût que dans les appartemens, comme s'il avait été décidé d'avance que dans cette maison l'on ne verrait rien de moderne. Le fils aîné, ma première connaissance, me parut ne s'occuper de rien, tandis que le second, jeune homme très-actif, surveillait les laboureurs, et dans l'occasion travaillait avec eux.

Le terrain que D. Félix cultive, à plus de deux lieux en longueur et une en largeur; il est sur la côte le long de la mer, et bien ex-

posé au soleil. Une grande partie du terrain est bonne, le reste ne peut servir que pour les moutons; le tout, autant que j'ai pu le calculer, contient environ douze mille acres, pour lesquels il paye vingt mille piastres fortes, ou quatre mille livres sterling (96,000 fr.) de fief simple.

Il n'avait acheté cette propriété que depuis deux ans; et dans ce court espace de temps, il y avait planté deux cent mille ceps de vigne, cinq mille oliviers, cent vingt mille mûriers, cinq cent quatre-vingt figuiers, trois cents grenadiers, sept cents citronniers et autant d'orangers, outre un grand nombre de cannes à sucre. Il a ajouté à ces travaux une tannerie et une papeterie, toutes deux sur un plan très-vaste.

Il a engagé cent douze hommes pour suffire à toutes les opérations relatives à son exploitation, et paye aux laboureurs cinq réaux par jour, un schelling (1 fr. 20 c.), aux maçons, neuf réaux (2 fr. 25 c.); il emploie constamment entre sept et huit cents ouvriers.

Le troupeau de la ferme consiste maintenant en cinquante-six bœufs, douze cents moutons, quatre cents chèvres, et cent cinquante-

huit cochons; mais ce nombre sera augmenté.

Les bergers dorment près de leurs troupeaux, et toutes les nuits un homme de guet, bien armé, fait à cheval le tour du domaine, pour voir si tout est en sûreté; sans cette précaution, les voleurs de profession et les contrebandiers, dans le besoin, commettraient de fréquentes déprédations.

On a ouvert au milieu du domaine une immense carrière; on l'agrandira encore, et pour se procurer des pierres à bâtir, et pour donner jour aux sources qui sont ici tellement abondantes, qu'il sort de l'ouverture de la carrière une rivière considérable, qui coule avec rapidité et arrose dans son cours plus de mille acres de terre la plus fertile.

Les couches de pierres les plus élevées, sont de marbre blanc, les plus basses sont de pierres à chaux communes; et à peu près au niveau de la mer, il y a du tuf, espèce de pétrification produite par l'incrustation de matières calcaires, qui renferment des branches et des feuilles d'arbres, avec d'autres productions végétales et animales semblables à celles des terres voisines, mais on n'y trouve aucune production de la mer. En descendant

encore plus bas, près de la mer, on trouve la surface couverte de fragmens de schiste et de quartz blanc.

Dans cette partie de son domaine, qui est contigu à la mer et près de *l'Aroyo de la Miel*, D. Felix me montra deux bains romains, réunis par un pavé en mosaïque, et couverts jadis, à ce qu'il paraît, par le même toit; l'un de ces bains a vingt pieds de long, l'autre quatorze, et chacun en a douze de large; le plus petit avait une étuve; ils recevaient chacun, avec la plus grande facilité, l'eau de la mer, ou du ruisseau. Les marches qui y conduisent ont douze pieds de longueur, un de largeur, et neuf pouces de hauteur. Plus près du rivage on voit quelques voûtes, avec d'autres fragmens de pavé en mosaïque.

Cet homme entreprenant, Génois de naissance, est un fabricant de cartes, et a passé un contrat avantageux avec le gouvernement; mais comme heureusement pour lui il est homme d'esprit, il emploie tous ses bénéfices à faire des améliorations à sa terre. S'il continue à être protégé par la cour, il prouvera que l'homme, quoique étranger, qui fait circuler l'argent, et met en activité les res-

sources d'un pays, loin de devoir être un objet d'envie et de jalousie, mérite tous les encouragemens possibles et doit, aussi long-temps qu'il lui convient de demeurer dans le pays, faire partie des citoyens, et partager tous leurs privilégés.

On trouve dans sa manufacture de cartes, établie en l'honneur et dans lieu de la naissance du marquis de Sonora, deux cents personnes employées à remplir ses engagemens avec le ministre, car il est obligé de fournir une quantité déterminée de cartes pour le service des colonies. Il les vend à deux réaux (50 c.) le jeu, et le gouvernement les revend vingt réaux (5 francs) en Amérique, c'est-à-dire, une piastre forte ou quatre schellings sterling; aussi cette extorsion rend-elle les demandes si rares, qu'à l'époque où j'étais à Malaga il restait quatre mille caisses, contenant chacune quatre mille jeux, qui n'avaient aucune destination; cependant le contractant continuait à en délivrer la même quantité qu'à l'ordinaire, et recevait tous les mois, par les mains de Martinis de Malaga, cent cinquante mille réaux, ou onze cent cinquante l. st. (27,600 f.) pour cette fourniture.

On voit à Malaga une institution charitable, bien adaptée à un pays où les agriculteurs sont dénués de capitaux. Elle est appelée *Monte-Pio*, et dans le fait c'est une banque de province, établie dans le but de prêter aux fermiers de l'argent sans intérêt, pour l'employer à la culture de leurs terres [1], les fonds proviennent des bénéfices ecclésiastiques vacans, appelés *Espolios y Vacantes*.

Les antiquités de Malaga, et de la contrée voisine, doivent être très-intéressantes pour ceux qui s'occupent de leur étude. La ville fut bâtie par les Phéniciens, et passa successivement sous la domination des Carthaginois, des Romains, des Goths et des Maures. Le premier souverain qui posséda le sceptre de cette ville, et en fit le siége de son empire, fut Haly Abenhamith. Quand ce monarque eut établi son pouvoir sur les

[1] Le *Monte-Pio* ressemble aux Monts-de-Piété établis en France, avec cette différence que celui-ci n'est institué que pour venir au secours des agriculteurs dans le besoin, et qu'il fait ses prêts sans intérêt; aussi son établissement exige-t-il, à proportion du bien qu'il peut faire, des fonds beaucoup plus considérables que les Monts-de-Piété.

royaumes de Grenade et de Murcie, il marcha à la tête de ses troupes victorieuses à Cordoue, où ayant tué de ses propres mains l'usurpateur Zuleman, il prit possession du trône vacant, et laissa à sa postérité les deux souverainetés réunies.

Ce ne fut qu'en 1487 que Ferdinand et Isabelle, après avoir éprouvé une résistance obstinée, recouvrèrent Malaga, et l'enlevèrent à la domination des Maures; ce devait être alors une place extrêmement forte; deux grandes tours, dont la plus haute est appelée *Gebalfaro*, et l'autre *Alcaçava*, doivent avoir été, ainsi que les murailles qui les réunissent, la principale ressource des assiégés. Je laisse à ceux qui sont plus au fait, à traiter des antiquités de cette ville [1].

[1] On peut consulter, sur les antiquités de Malaga, l'ouvrage intitulé : *Journey from Gibraltar to Malaga by. Fr. Carter. — London* 1777. 2 vol. *in*-8°. L'auteur s'est principalement occupé de la recherche des antiquités. Ce Voyage n'est pas traduit en français.

VOYAGE

DE MALAGA A GRENADE.

Je me préparai avec regret, le dimanche au soir 15 avril, à quitter une ville dont j'avais été si dégoûté au premier abord, que j'avais été sur le point d'en repartir le lendemain de mon arrivée; mais après y avoir séjourné trois semaines, enchanté des manières des habitans, j'en partis en regrettant vivement de ne pouvoir y rester plus long-temps. Ayant donc dit adieu à toutes mes connaissances, je fis ma dernière visite, comme je le devais, au marquis de Vallehermoso; son excellence m'ayant recommandé aux soins et aux attentions de mon guide, je me mis en route pour continuer mon voyage.

Le chemin, pendant environ trois lieues, passe dans un fond, enfermé à gauche par des montagnes, mais ouvert à droite vers la mer. Toute cette vallée était couverte de riches ré-

coltes de blé, et les montagnes voisines l'étaient de vignobles. En approchant de *Velez-Malaga*, le pays paraît plus inégal; il est rempli d'une quantité innombrable de collines pointues, toutes fertiles et garnies de vignes jusqu'à leur sommet. La roche est en général schisteuse, avec un peu de pierre calcaire; on voit aussi une colline de gypse. Il y a une telle variété dans les points de vue, qu'il serait difficile de trouver une route plus délicieuse que celle-ci. Après cinq lieues de marche, nous arrivâmes à Velez.

Cette ville, située sur le penchant d'un côteau, est exposée à l'influence du soleil du midi; elle est commandée par un château placé sur le sommet de la hauteur; et comme il ne lui est plus utile pour sa défense, on le laisse tomber en ruines. Il y a deux églises paroissiales, six couvens, et suivant le dénombrement fait par le gouvernement, huit mille cinq cent vingt-neuf ames; mais on suppose qu'il y en a près de douze mille.

Le commerce de cette place est considérable; il consiste particulièrement en citrons, raisins, figues, amandes, huile, olives, et quelque peu de vin. La ville est gouvernée par un

corregidor et treize *regidores*, assistés de l'*alcalde*, de l'*alguazil* et de treize *escrivanos*.

Quant aux commodités que les voyageurs peuvent y trouver, je ne puis pas en dire grand chose, parce que j'eus le bonheur d'être reçu sous le toit hospitalier de madame Blake, sœur de mon banquier, M. Joyes; mais d'après ce que je vis de la *posada*, je me trouvai doublement heureux d'avoir été aussi bien logé, et d'avoir joui d'une société aussi agréable.

Le lundi 16 avril, à sept heures du matin, nous continuâmes notre voyage, en traversant l'*Alameda*, ainsi nommée d'*alamo* (un peuplier); cet arbre étant celui qui orne le plus ordinairement les promenades publiques. C'est sous cet ombrage frais où les rossignols chantent toute l'année, et où les citronniers en fleurs répandent leur parfum délicieux, que les habitans de Velez se rassemblent tous les soirs.

Ce fut avec regret que je quittai cet endroit cultivé, où toute la nature semble sourire. Là, les paysans vous souhaitent des bénédictions à mesure que vous passez devant eux; leurs manières sont douces, et leur salutation respire la

bienveillance; mais elle a un caractère particulier, car ils ne disent pas au voyageur, comme dans d'autres parties de l'Espagne: *Vayausted con Dios*, c'est-à-dire, Dieu soit « avec vous» ; mais : *Vayausted con la Virgen*. « Puissiez-vous être sous la protection de la Vierge ».

Lorsque nous eûmes quitté cette agréable et fertile vallée, et que nous commençâmes à gravir les montagnes, la grande quantité de chèvres nous montra ce qu'était le pays, et nous fit juger qu'il devenait âpre, aride et inculte; nous le trouvâmes tel en effet; et si nos mules n'avaient pas été lestes et agiles, intrépides et persévérantes, si elles n'avaient pas rassemblé en quelque façon aux chèvres, en grimpant comme elles les rochers, nous n'aurions jamais pu avancer.

L'aspect du pays était déjà assez affreux, sans la vue fréquente des croix funèbres. La plus remarquable était celle qu'on a élevée sur le lieu même où le marquis D. Antonio et son domestique furent assassinés; endroit très-convenable pour un pareil dessein; un chemin rapide et presqu'impraticable devait attirer toute son attention, tandis que des

arbres épars servaient à cacher les scélérats, et leur laissaient la facilité de tirer, sans être vus, sur le maître et sur le domestique en même temps.

Nous avions cependant peu de raisons de concevoir des craintes, car nous nous étions insensiblement réunis dans la vallée à d'autres voyageurs, afin de former une nombreuse caravane en traversant ces montagnes, refuge ordinaire des contrebandiers et des voleurs. Nous avions une cinquantaine de chevaux, mules ou ânes, et nous pouvions compter une vingtaine d'hommes bien armés. Deux l'étaient plus complètement que le reste; ils avaient chacun deux fusils pendus à leur côté, l'un très-long, l'autre court; deux paires de pistolets d'arçon, et deux plus petits à la ceinture, outre un poignard pour se battre de plus près lorsqu'ils auraient épuisé leurs munitions; c'étaient deux officiers des revenus, employés pour surveiller les mouvemens des contrebandiers.

L'un d'eux, un jeune homme, me parut communicatif et instruit. Il me dit que depuis que le tabac avait été augmenté de trente réaux à quarante, c'est-à-dire, à huit schel-

lings la livre, le nombre des contrebandiers avait si fort augmenté, que l'on en voit maintenant vingt, là où auparavant il n'y en avait qu'un; cependant les employés occupés seulement à percevoir les droits sur le tabac, sont au nombre de dix-huit mille, outre les soldats qui sont souvent appelés à les soutenir. Il se plaignait avec énergie des fatigues qu'éprouvaient les officiers des revenus, et de l'impossibilité où ils étaient de vivre de leur paye. Cela me parut évident, lorsqu'il m'apprit que, pour son entretien et celui de son cheval, le gouvernement ne lui assignait pas plus de onze réaux, ou deux schellings et deux pences par jour (2 fr. 70 c.), avec l'obligation de se fournir son cheval, et de le remplacer à ses dépens, s'il lui arrivait quelque malheur. Ce qu'il m'apprit là, prouvait assez que le plus fidèle d'entr'eux devait avoir quelqu'autre revenu que celui de sa paye.

Après avoir fait environ quatre lieues en six heures, nous arrivâmes à la *Puerta*, ou au sommet de ces montagnes qui étaient alors couvertes de neige; et après avoir fait encore une lieue, nous commençâmes à descendre vers Alhama, où nous arrivâmes à quatre

heures du soir, affamés et harassés de fatigue. Nous n'avions vu sur les hauteurs que l'arbre du liége, et le chêne-vert; mais une fois dans la vallée, si on peut lui donner ce nom, puisqu'elle est remplie d'une multitude de collines, nous trouvâmes d'abondantes récoltes de blé.

Alhama est remarquable par sa situation, étant presqu'environné par un précipice, au fond duquel on aperçoit une rivière, au moins à deux cents pieds au-dessous de soi. Rien n'est plus beau à voir et à entendre que les nombreuses cascades que forme cette rivière, qui prend les formes les plus variées, bouillonne parmi les rochers; et après y avoir déployé sa furie, coule si paisiblement, que sa marche est à peu près imperceptible. La ville n'est accessible que du côté de l'est, où un château, jadis réputé très-fort, mais qui maintenant tombe en ruines, en commande l'entrée.

Ces rochers sont dignes d'être observés, le lit supérieur est de pouding; au-dessous on voit un grès siliceux qui renferme une grande abondance de coquilles brisées; et vers le bord de l'eau, à près de deux cents pieds de profondeur, on aperçoit un lit de gravier arrondi; et plus près de la rivière, sortent

des sources qui contiennent beaucoup de sel.

Tandis que je considérais cette singulière position, et que je contemplais quelques fragmens de ces rochers remplis de coquillages, je fus joint par un vieux moine qui, en voyant ma petite collection, m'assura, comme une découverte toute nouvelle, que ce que j'admirais n'était pas la production de la mer, mais un pur *lusus naturae*. Je le remerciai de sa politesse, et je lui fis des questions relatives à des objets sur lesquels il pouvait me donner des informations plus exactes. J'appris de lui que la ville contenait quinze cents familles et trois couvens; mais qu'on n'y trouvait aucune espèce de manufacture; que le mouton s'y vendait deux réaux, ou à peu près cinq pences (50 c.), la livre de seize onces; le pain cinq farthings (12 c.); et que quand au bœuf, ils n'en tâtaient que rarement, ou plutôt jamais; que la ville était gouvernée par vingt-quatre *regidores*, et que le nombre des *escrivanos* était heureusement borné à quatre, qui faisaient aussi le service de trois villages de la banlieue.

Je remarquai, en traversant des champs de blé, plusieurs paysans qui sarclaient leur fro-

ment; ils faisaient cette opération au moyen de houes très-étroites qu'ils maniaient avec une promptitude remarquable. J'admirai leur dextérité, et leur méthode me parut préférable à la nôtre, comme étant beaucoup plus expéditive que celle de nos fermiers anglais qui, après leur herse, font usage du ratissoir. Si, au lieu de cet outil, ils se servaient de la houe pour leur froment, ils apprendraient bientôt à la manier avec aisance et promptitude, et sans endommager leurs champs.

Lorsque je retournai à la *posada*, j'y fus très-bien accueilli, et j'y trouvai un bon soupé et un lit passable, c'est-à-dire, par comparaison avec celui auquel je m'attendais; le lendemain matin je fus également surpris en voyant combien le prix était modéré.

Tandis que notre caravane s'assemblait et se préparait au départ, un moine vénérable parut avec une petite figure de la Vierge, richement habillée, et vint nous demander nos dons charitables pour la *reine des cieux;* au même instant, chacun s'empressa de lui montrer la chaleur de sa dévotion, en baisant les pieds de la Vierge, et en donnant quelque argent à son trésorier. Cette œuvre de piété

accomplie, nous montâmes sur nos mules; mais nous fûmes encore forcés de retarder notre départ de quelques minutes, pour contempler un objet qui excita toute notre horreur; c'était le corps d'un pauvre voyageur qui, la nuit précédente, avait été volé et assassiné dans les montagnes où nous allions passer. Nous vîmes, en les traversant, plusieurs de ces croix ou monumens funèbres, qui sont presque les seuls objets qu'offrent ces hauteurs stériles. Les vallées intermédiaires sont fertiles, et plusieurs d'entr'elles bien cultivées.

Les contrebandiers s'engagent dans ces *Sierras* [1] pour traverser le pays, et voyagent bien armés, en bandes de deux ou trois cents hommes, traînant avec eux une petite pièce de campagne, chargée à balle et fixée à la selle du premier cheval. Au moyen de ces préparatifs, ils passent tranquillement en présence des militaires, lorsque ceux-ci ne sont pas en nombre suffisant pour leur disputer le passage.

Les loups abondent dans ces régions élevées, c'est pourquoi les bergers veillent la nuit autour de leurs brebis avec de grands chiens et se hasardent rarement à fixer leurs

[1] *Sierra* signifie une chaine de montagnes.

tentes à une distance un peu considérable du parc. La roche est en général gypseuse et renferme des lits de sélénite cristallisée. Que le contraste est frappant, quand après avoir traversé ces montagnes presque stériles, on découvre tout à coup l'immense et fertile vallée de Grenade! La terre y est suffisamment arrosée sans le secours des *norias*, et couverte de riches récoltes de froment, de maïs, d'orge, de pois, de féves, de chanvre et de lin, ainsi que d'une grande quantité de vignes, de mûriers et d'oliviers.

La construction des charrues de ce pays est remarquable par sa simplicité, ainsi qu'on peut le voir par les planches qui accompagnent cet ouvrage. En comparant ensemble toutes les charrues que l'on trouve dans les provinces de l'intérieur de l'Espagne, je suis tenté de croire que cet instrument, qui est maintenant assez compliqué, à tiré son origine d'un simple bâton recourbé, qu'un homme poussait en avant pour former un sillon dans un sol léger. Quand ensuite il se fit aider par des bœufs, il fut obligé d'inventer un timon, afin de fixer la ligne du trait, suivant la force ou la légéreté du sol, et la profondeur à la-

quelle il voulut remuer la terre. Il fallut pour cela que le timon fut assez long pour s'attacher au joug, et y avoir un point d'appui au moyen duquel on put l'élever ou l'abaisser selon les circonstances. Dans la suite on trouva convenable d'avoir deux oreilles, placées sur le soc, pour écarter la terre à droite et à gauche et former ainsi un sillon plus large que ne pouvait le tracer un soc seul; ce n'est ainsi que graduellement que la charrue s'est perfectionnée.

Les bœufs paraissent être l'objet le plus essentiel pour les fermiers des environs de Grenade, soit pour leur labour, soit pour leur charrois. Ils n'ont point de granges pour renfermer ou pour battre leurs grains; quand ils ont moissonné leurs récoltes, ils les foulent immédiatement aux pieds du bétail, sur des aires dans des champs découverts; et après avoir séparé le grain de la paille au moyen du vent, ils le transportent dans les greniers.

Je payai pour une excellente mule qui me conduisit de Malaga à Grenade, dont la distance est de dix-sept lieues, quatre-vingts réaux, ou seize schellings moins une petite fraction (20 livres tournois).

GRENADE.

Grenade est située sur les bords de deux petites rivières, le Xenil et le Daro, à l'extrémité d'une vallée, dont la circonférence est d'environ vingt-cinq à trente milles. Cette vallée est bornée par de hautes montagnes; au delà desquelles on voit au midi la *Sierra Nevada,* chaîne de montagnes qui prend son nom des neiges éternelles dont sa cime est couverte. Cette circonstance fait que le vent du midi se réfroidissant à son passage, vient raffraîchir Grenade.

Suivant les dénombremens du gouvernement, la ville contient cinquante-deux mille trois cent vingt-cinq habitans; mais d'après de bonnes autorités, je pense qu'on peut porter ce nombre à quatre-vingt mille. Elle est divisée en vingt-trois paroisses avec quarante couvens, trois *beaterios,* dix-sept *hermitas* ou chapelles, neuf hôpitaux et huit colléges.

Dès que je fus arrivé, je présentai mes lettres à l'archevêque qui me reçut très-poliment,

et fut assez obligeant pour me faire constamment dîner avec lui pendant tout le temps de mon séjour, excepté lorsque j'étais invité par D. Juan Marino de la Barrera, président de la cour de la chancellerie.

Ce prélat jouit d'un revenu de deux millions et demi de réaux, ou vingt-cinq mille livres sterling par année (600,000 fr.), ce qui lui donne les moyens de vivre avec assez de splendeur, d'exercer l'hospitalité, et d'être très-charitable pour les malheureux. Il est bien logé, il a de bons équipages, et il est comme ses pareils, servi principalement par des ecclésiastiques; il est toujours accompagné de son confesseur, de ses chapelains, de ses secrétaires et de ses pages. Ces derniers sont ordinairement des enfans nobles recommandés à sa protection, ou bien des jeunes gens qui fondent leurs prétentions à cette faveur, sur ce qu'ils sont proches parens des ministres d'état. C'est à ce titre qu'il a eu les neveux du comte Florida-Blanca, et du marquis de Sonora.

Lorsqu'il sort, ces pages le suivent à sa voiture; s'il est chez lui, ils attendent ordinairement dans l'antichambre pour recevoir et

communiquer ses ordres; et à table, ils se tiennent derrière sa chaise. Cependant ils ont des instans fixés pour étudier, afin que lorsque leur noviciat est terminé, ils puissent arriver à l'autel, et être en état de remplir les postes les plus élevés dans l'église. Le confesseur, les chapelains et les secrétaires dînent avec l'archevêque; il est servi en vaisselle plate, a adopté la cuisine française, et fait très-bien les honneurs de sa table.

Sa générosité envers les pauvres est telle, qu'on peut à peine comprendre comment son revenu peut suffire à sa dépense. Outre des pensions particulières à plusieurs familles, et des secours occasionnels dans des momens de détresse, il pourvoit de nourrices, à la campagne, 440 orphelins, ou enfans abandonnés. Il envoie des pauvres malades aux bains chauds à huit lieues de Grenade. Il en entretenait quatre-vingts quand j'étais dans cette ville, et il distribue journellement du pain à tous les pauvres qui s'assemblent à sa porte. Il eut une fois, comme il me l'a dit lui-même, la curiosité de compter le nombre de ces malheureux. Il trouva deux mille hommes, et trois mille vingt-quatre femmes; une autre fois il y avait

quatre mille femmes. Son exemple est suivi par quarante couvens, qui distribuent du pain et du bouillon indistinctement à tous ceux qui se présentent. Les chartreux seuls donnent annuellement soixante mille réaux (15,000 fr.)

Ces mendians sont certainement des êtres très-infortunés; mais il s'agit de savoir s'ils sont de justes objets de compassion, et s'ils devraient être assurés de recevoir tous indistinctement des secours? Sans ces secours, dira-t-on, ils périraient de faim; mais grâces à eux, ils propagent le race des mendians. Sans ces secours, ils n'auraient point d'existence; mais aussi ils augmentent et multiplient les objets de compassion. Certainement la charité cesse de mériter ce nom lorsqu'elle étend le domaine de la misère humaine. S'il était possible de bannir la pauvreté et la misère par quelque autre moyen que par l'industrie et une assiduité persévérante, la bienfaisance pourrait être permise dans toute son étendue; elle pourrait habiller ceux qui seraient nuds, donner à manger à ceux qui auraient faim, à boire à ceux qui auraient soif, et procurer un logement à ceux qui n'en auraient point. Mais malheureusement, lorsque la bienfaisance agit

sans distinction, elle ne fait qu'offrir un prix à l'indolence, à la prodigalité et au vice. Ces principes ne peuvent jamais se graver trop fortement dans l'esprit; mais ils sont si peu connus, qu'ils sont constamment négligés ou violés non-seulement en Espagne, mais encore dans des pays plus éclairés, et nulle part plus que dans ma patrie.

Je fus frappé dans la conduite de l'archevêque de Grenade, homme distingué par la bonté de son cœur, et la justesse de son jugement, d'un trait de bienfaisance mal-entendue, mais qui n'est pas rare parmi les hommes, et provient de ce que nous sommes sujets à agir par l'influence des principes généraux, sans faire attention aux raisons sur lesquelles ces principes sont établis. Le prélat était extrêmement satisfait de son principal cuisinier, qui est en même temps son confiseur; cependant il était décidé à le renvoyer plutôt que de lui augmenter ses gages d'un peu plus de cinq réaux, ou un schel. par jour (1 fr. 25 c.), et cela par principe d'économie, afin d'avoir plus à donner aux pauvres. Cependant ce fidèle domestique avait une femme et cinq petits enfans.

Un des articles de la dépense du prélat qui

mérite les plus grands éloges, est la fondation d'écoles libres qu'il a établies dans toutes les parties de son diocèse, et auxquelles il donne une attention particulière dans ses visites diocésaines annuelles.

Un jour où j'allai chez lui, il était absent, mais il avait chargé quelqu'un de me dire de l'aller rejoindre, c'est ce que je fis, et je le trouvai dans une prison, où il servait lui-même les prisonniers, tandis qu'ils étaient assis devant une table abondamment fournie. Il donne tous les ans cet exemple de charité dans chacune des prisons.

J'ai déjà observé que pour me rendre à son invitation générale, j'usais ordinairement de son hospitalité à dîner. Outre cela il se passait peu de soirées où je n'assistasse à sa *tertulla,* lorsque ses amis se rassemblaient auprès de lui pour jouir de sa conversation. Quelques-uns des plus âgés s'amusaient à jouer aux cartes.

Je vis à une de ces assemblées du soir, un jeune officier qui, dans un voyage de six jours au milieu des montagnes, avait eu le bonheur d'être escorté par une compagnie de contrebandiers, et de trouver un protecteur dans

la même personne qui avait assassiné le marquis San Antonio. Cet homme, le capitaine de la bande, n'usait de violence que dans les cas de nécessité; il ne permettait pas à ses camarades de piller les voyageurs, à moins qu'après avoir été dépouillés eux-mêmes par quelque officier des revenus, ils n'eussent besoin d'armes, de chevaux, ou d'argent, et il ne souffrait pas non plus qu'ils tuassent personne, si ce n'est par vengeance ou pour leur propre défense.

Le jeune officier voulut, en le quittant, donner de l'argent à *Pedilla*, car tel était son nom; mais ce chef généreux le refuse et lui dit: « Lorsque nous eûmes le malheur de tuer « le marquis San Antonio, ce fut l'effet d'une « méprise; si vous pouvez nous procurer notre « pardon, nous quitterons une profession dont « nous sommes las depuis long-temps ».

Ce jeune homme m'assura que souvent les bandits volent sous le déguisement de contrebandiers, afin de détourner les recherches, et jètent par là une horreur non méritée sur ces commerçans illicites.

Peu après notre arrivée, j'allai visiter l'*Alhambra* ou l'ancien palais des souverains

maures, et durant mon séjour à Grenade, je passai rarement un jour sans aller contempler un édifice d'une architecture si complètement différente de tout ce que j'avais vu auparavant.

On entre d'abord dans une cour oblongue, de cent cinquante pieds sur quatre-vingt-dix, au milieu de laquelle est un bassin d'eau d'une centaine de pieds de longueur, et entouré d'une bordure de fleurs. A chaque bout est une colonnade. De là on passe dans la cour des Lions, ainsi nommée d'une fontaine qui est au milieu, et qui est supportée par treize lions. Elle est ornée d'une colonnade de cent quarante pilliers de marbre. La chambre à coucher royale a deux alcoves, ornées de colonnes, et séparées par une fontaine qui coule au milieu de la chambre. A côté de cette chambre sont deux bains chauds. La grande salle a environ quarante pieds en carré, et soixante en hauteur, avec huit fenêtres et deux portes. Entre cette salle et la cour oblongue, il y a une galerie de quatre-vingt-dix pieds sur soixante. Tous ces appartemens du rez-de-chaussée sont ornés de fontaines, et pavés en carreaux de faïance ou de marbre disposés en échiquier. L'idée de la décoration

du plafond est prise évidemment des stalactites, que l'on trouve à la voute des grottes naturelles. Les ornemens des frises sont en arabesque, et parfaitement d'accord avec les inscriptions arabes de chaque appartement, où elles sont analogues à l'usage auquel il était destiné. Ainsi, par exemple, on trouve sur l'entrée de la salle de justice, cette sentence : *Entre, ne crains pas, cherche la justice, et la justice tu trouveras.* Un bel escalier conduit à une suite d'appartemens d'hiver; ils occupent le haut de cet élégant édifice, qui fut achevé en 1336.

L'Alhambra a une jurisdiction particulière, et composée d'un *alcalde*, un *alguazil*, un *escrivano*, une prison, un gibet, et d'un *cuchillo* pour décapiter.

Cette résidence des souverains maures communique avec le palais de Charles V, bâti par Alonzo Berrugeta, dans un style magnifique. Ses deux faces principales, chacune desquelles est de deux cent vingt pieds de long sur environ soixante de haut, sont d'ordres dorique et ionique, avec une base rustique. L'entrée principale est à l'ouest, sous un portique qui a trois portes, une

grande, et deux plus petites de chaque côté; l'espace intermédiaire est orné par des colonnes et des pilastres; le mur est décoré de bas-reliefs, représentant des batailles. Après avoir traversé une salle spacieuse, on entre dans un cirque de cent vingt-six pieds de diamètre, et d'une construction singulière; c'est un dôme avec un pérystile de trente-deux colonnes d'ordre dorique qui paraissent le soutenir, mais qui, dans le fait, sont placées là pour ornement, puisqu'un dôme n'a pas besoin d'un pareil soutien. Au-dessus est une galerie d'environ vingt pieds de profondeur, et dont trente-deux colonnes ioniques soutiennent le plafond; elle forme la communication avec l'appartement principal.

Près de *l'Alhambra* est la maison du gouverneur; il y a quelques bons appartemens, mais le tout est peu digne d'attention. Non loin de là, on voit sur le penchant de la colline l'ancien château qui domine la ville, et est tourné à l'ouest, avec ses jardins comme suspendus dans les airs, et où des fontaines abondantes et des ombrages délicieux rendent la promenade extrêmement agréable.

A l'est de l'*Alhambra*, sur la pente opposée du côteau, est le vieux palais de Xénalarife, dont les jardins et les fontaines peuvent amuser pendant quelques heures, si on les voit avant que son rival, si supérieur, ait captivé l'attention. C'est maintenant la propriété du comte de Campotejar, un descendant des rois maures.

Le chemin qui monte à l'*Alhambra*, traverse un bosquet d'ormes, touffu, bien arrosé, et habité par une multitude de rossignols, dont le ramage mélodieux ne se fait pas seulement entendre pendant la nuit, mais charme aussi pendant le jour.

Lorsque la chaleur était trop violente pour me permettre la promenade dans la campagne, je saisissais cette occasion de visiter les églises et d'en examiner les tableaux.

La cathédrale, monument vénérable par sa grandeur et son antiquité, est partagée en cinq nefs, et ornée de colonnes ioniques. Elle a quatre cent vingt-cinq pieds de long sur deux cent quarante-neuf de large, et le grand dôme a cent soixante pieds de hauteur sur quatre-vingts de diamètre. On voit dans cette église quelques chapelles modernes,

dont la plus remarquable est celle de *Nuestra Senora del Pilar*, de Saragosse. Elle a été élevée aux frais de l'archevêque, qui est natif de cette ville, pour être en même-temps un monument de sa libéralité et de son goût, et le dépositaire assuré de sa personne et de son image. Le marbre en est beau, et vient d'Italie; la sculpture est excellente, et a été faite dans le même pays. Les matériaux et l'ouvrage suffiraient seuls pour attirer l'attention des générations futures; mais le digne prélat, pour exciter davantage la dévotion, a obtenu de Rome des indulgences particulières pour tous ceux qui prieraient devant l'autel de cette chapelle.

On en construit une autre derrière le grand autel qui, sous le rapport d'une élégante simplicité, sera un modèle pour l'avenir.

On peut remarquer parmi les meilleurs tableaux, ceux de D. Pedro de Athanasia, natif de Grenade. On admirera son saint Bernard; un Crucifiement; la Flagellation; les portraits de Ferdinand et d'Isabelle; un saint Ramon; et la Vierge-Marie; mais par-dessus tout, le fameux tableau de *san Pedro* de Nolasque, dont l'histoire, si elle était authentique, mé-

riterait certainement d'être rappelée. Il arriva une fois que la cloche de minuit appelait les pères de son couvent pour aller réciter matines; ils dormaient tous si profondément, qu'il fut seul éveillé. Comme il se hâtait de gagner la chapelle, il y entendit des sons mélodieux, et en entrant il vit tous les siéges vacans occupés par des anges, et trouva le sien rempli par la Vierge-Marie, qui chantait les matines avec une ferveur plus qu'humaine. Le peintre a exercé tout son talent et toute la puissance de son art dans la représentation de ce merveilleux événement.

Outre ces tableaux, il y en a quatre incomparables de l'Españoletto; deux bons de Risueño, et un excellent de Juan de Séville; on y voit aussi la fameuse statue de la Charité. C'est dans cette cathédrale que l'on a déposé l'image de la Vierge, que Ferdinand et Isabelle menaient avec eux dans toutes leurs guerres, comme un gage assuré de la victoire.

Tout ce que l'on voit dans le *Cartuxa*, ou couvent des chartreux, est précieux. Les tableaux y sont nombreux, et exécutés par les meilleurs maîtres, tels que Pietro Perugino,

Alonzo Cano, Palomino, Joseph Ribera, appelé Españoletto, Athanasia, qui se signe Athasi, Cottan, qui était un père de ce couvent, Titien, et le divin Moralès. Les morceaux les plus frappans sont, pour la beauté, saint Paul, premier hermite, nourri par un corbeau; et pour le merveilleux, saint Hugues, tenant la coupe sacramentale dans laquelle le vin paraît changé en un petit enfant. Les marbres qui sont très-variés et très-bien travaillés, viennent des environs, et paraissent choisis avec goût. Le vin de ces bons pères est excellent.

L'église de *Nuestra Senora de las Augustias*, offre une profusion de beaux marbres, dont les montagnes des environs abondent; mais il n'y a pas d'église où l'on voie un défaut de goût plus complet. Les colonnes corinthiennes seraient admirables, si elles étaient simples et non défigurées par les ornemens les plus inutiles et les plus insignifians.

Les autres couvens remarquables par leurs bons tableaux, sont *Los Angeles*, les Capucins, et *Santo-Domingo*. On a représenté en fresque, dans les cloîtres du dernier, tous les miracles de ce saint, et entr'autres celui

qu'il fit lorsque, par la vertu de son rosaire, il rendit à la vie un homme enterré depuis deux ans.

San Juan de Dios a une belle église, admirable par ses proportions, mais détestable par l'absurdité et le manque de goût de ses ornemens. Les trésors qu'elle renferme sont inestimables. L'urne dans laquelle sont déposées les cendres du saint, a cinq pieds de haut; elle est entourée par les images des treize apôtres, de quinze pouces chacune, et est couverte par un dôme soutenu par huit colonnes d'environ sept pieds de haut; le tout d'argent massif, et parfaitement bien travaillé.

Après avoir visité les couvens, je portai mon attention sur *l'hospicio*, ou hôpital général; suivant le rapport dont m'honora le président de la chancellerie, qui paraît avoir donné une attention particulière à cette institution, le nombre des hommes, femmes et enfans qu'il renfermait, était de six cent cinquante-cinq. La plus grande partie est composée d'individus au-dessous de quatorze ans, et presque tout le reste d'imbécilles, ou de gens accablés d'années et de décrépitude: ce-

pendant on a calculé qu'ils ont gagné, par leur travail, soixante-quinze mille réaux (18,750fr.) ou une livre sterling, deux schellings et huit pences chacun (27 fr. 20 c.) l'un dans l'autre; tandis que leur nourriture seule coûte quatre-vingt-douze mille cinq cent vingt-deux réaux (23,130 fr. 25 c.), et leur habillement quarante-neuf mille cent quatre-vingt-cinq (12,296 fr. 25 c.); ce qui équivaut pour la nourriture à une livre huit schellings (33 fr. 60 c.) par individu; et pour l'habillement, à quinze schellings (18 fr.); ainsi ces deux objets réunis reviennent à deux livres trois schellings par tête (51 fr. 60 c.). S'il n'y a pas d'erreur dans ce rapport, on doit être également surpris du montant de leurs gains, et de la modicité de leur dépense. Cet état est daté du 21 avril 1787. Cet hospice est d'autant plus intéressant, qu'il a peut-être été la première institution de ce genre qui ait eu lieu en Europe. Il fut établi par un archevêque de Grenade, sous le règne de Philippe II, à peu près dans le même temps où Elizabeth d'Angleterre était occupée à former des fonds pour les pauvres.

Il y a à Grenade une académie connue dans

toutes les grandes villes d'Espagne, pour les trois beaux-arts de peinture, sculpture et architecture; elle est entretenue aux frais du roi, et ouverte à tout le monde; mais cette institution est encore dans son enfance.

Quand aux manufactures, elles sont en décadence, et se ressentent d'infirmités plus fortes que celles de la vieillesse; elles reçoivent peu d'encouragement par leur position locale, et sont opprimées et ruinées par suite du défaut d'une sage politique dans le gouvernement de cette ville, jadis si opulente. En 1552, environ soixante ans après la conquête de Grenade, on publia plusieurs règlemens qui furent confirmés en 1672, et qui gênaient les manufacturiers, en les soumettant à des formalités incommodes, et à des amendes vexatoires; elles fixaient exactement la largeur, le nombre de fil, et la hauteur de chaque pièce de soie travaillée en Espagne; tandis que les productions étrangères étaient exemptes de pareilles restrictions. Ces règlemens fixaient aussi le prix auquel ces marchandises devaient être vendues; et comme compensation, le prix du bétail, du blé, et de toute autre espèce de subsistances, était

aussi fixé; mais de même que cette dernière mesure tend à détruire les marchés, et à opprimer les cultivateurs, de même aussi la première détériore la qualité des marchandises, et occasionne la ruine lente, mais certaine, des fabricans, et cela dans l'idée absurde de favoriser les acheteurs. Ce manque d'une sage politique a été également fatal à l'agriculture, aux manufactures et au commerce.

Au commencement du dix-septième siècle, l'université de Tolède représenta à Philippe III les différens abus auxquels on devait attribuer la diminution de la population et des richesses; elle mit de ce nombre les taxes honéreuses que payait à Grenade la soie crue, et qui se montaient dans ce temps-là à seize réaux, ou trois schellings deux sous la livre (4 fr.). D. Bernardo de Ulloa, les fait monter, en 1740, à près de dix-sept réaux et demi (4 fr. 37 c.); sous les différentes dénominations de *alcavala, cientos, diezmos, arbitrio, tartil, torres* et *xelix*, termes qui seront expliqués ci-après. La soie crue se vendait alors quarante-deux réaux (10 fr. 50 c.), ainsi la taxe montait à plus de quarante-un pour cent de la valeur.

Quand le comte Campomanes écrivit son ouvrage incomparable, appelé *Educacion popular*, le prix, relativement à la livre, était beaucoup plus élevé; mais proportionnellement à sa valeur, il était diminué. Il calcule ainsi ces droits. La dîme royale qui se paye sous une valeur supposée, est de trois réaux (75 c.); la dîme ecclésiastique en espèces vaut actuellement six réaux (1 fr. 50 c.); le *tartil*, dix-sept maravedis, ou un demi-réal (50 c.), et *l'alcavala*, $\frac{32}{34}$ réaux (2 fr. 98 c.); ou en tout vingt-un réaux quinze maravedis (5 fr. 73 c.), ce qui équivaut à quatre schellings trois pences et un farthing par livre de seize onces; tandis qu'avant la conquête, les Maures ne payaient pas plus de trois réaux et demi (86 c.), ou à peu près huit pences trois farthings pour huit onces.

Ces quatre schellings et trois pences étaient mis sur la soie crue; mais *l'alcavala* et le *cientos* poursuivent les fabricans et les marchands dans toutes les ventes et reventes de la marchandise, jusqu'à ce qu'elle soit entre les mains du consommateur.

Nous avons déjà expliqué ce que c'était que *l'alcavala* et les *cientos*. Les *diezmos*

sont les dîmes; *arbitrio* est une taxe levée par la communauté et le gouvernement municipal pour les dépenses de la province; le *tartil* se paye aux magistrats qui sont chargés de peser et de sceller les soieries dans les magasins publics; le *xelix* est le droit des crieurs qui sont chargés de vendre les soies et qui tiennent les registres; et *le torrès de la costa*, est une espèce de taxe maritime pour garder les côtes contre les déprédations des Algériens.

On ne peut pas parler des manufactures à Grenade, sans se rappeler l'expulsion des Maures et sans examiner qu'elle a été la politique qui a dicté cette mesure rigoureuse ou étrange. Il est vrai que les Maures étaient fort nombreux, et qu'ils avaient acquis beaucoup de pouvoir et de richesses par leur industrie et leur frugalité. Quant à leur nombre, on nous apprend que de cent mille condamnés par l'inquisition pour avoir apostasié la foi chrétienne, quatre mille avaient été brûlés sans produire aucun bon effet. En 1609, Philippe III en bannit en Afrique cent quarante mille, du seul royaume de Valence; et dans les trois années suivantes, il en bannit six cent

mille des royaumes de Séville, Murcie et Grenade. Si nous ajoutons à ce nombre tous ceux qui périrent par la famine et par le fer, nous serons portés à fixer la perte de l'Espagne, sinon comme le comte Campomanes à quatre cent mille familles, au moins à un million de ses sujets les plus actifs.

Cette perte, jointe à celle que le pays avait déjà éprouvée par l'expulsion de huit cent mille juifs avec tous leurs biens, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, est irréparable sous un gouvernement comme celui d'Espagne.

Les Maures étaient reconnus, par les meilleurs auteurs Espagnols, pour exceller en agriculture, particulièrement dans l'arrosement de leurs terres, la culture des mûriers, des cannes à sucre, du riz et du coton, de même que dans leur manière particulière d'élever des chevaux; ils se distinguaient aussi dans les manufactures de soieries, de papier et de poudre à tirer, qu'ils ont les premiers apportées en Europe. Combien donc n'était-il pas impolitique de faire éprouver une perte pareille à un pays? et d'après quel principe le gouvernement pouvait-il justifier sa conduite?

Le nombre des Maures, leur industrie, leur frugalité, et conséquemment leur opulence et leur puissance, furent les principales circonstances qui, jointes à quelques autres, amenèrent leur ruine et leur destruction, parce que le gouvernement ayant considéré l'attachement obstiné des Maures à leur religion, leur haine invincible pour le christianisme, leur union entr'eux à l'égard de leurs coutumes, de leur langage et de leur croyance, ainsi que leur constante correspondance avec les ennemis des Espagnols en Afrique; le gouvernement, dis-je, qui les regardait comme des ennemis irréconciliables, ayant réfléchi qu'ils vivaient dans une partie du royaume qui, non-seulement n'était pas forte, mais qui était accessible aux attaques d'une puissance étrangère, leur nombre et leurs richesses devinrent les motifs mêmes qui les rendirent redoutables, et qui firent naître la crainte et la défiance.

On avait essayé des voies de douceur; on en avait ensuite adopté de plus rigoureuses; et dans le temps où le cardinal Ximenès brûlait leurs alcorans et baptisait leurs enfans, ils avaient été soumis à toutes les horreurs du

pouvoir de l'inquisition, mais tout cela sans succès; car leur constance fut inébranlable, et leur attachement aux principes de l'imposteur Mahomet ne put être, en aucune manière, affaibli, et encore moins détruit. Il ne restait donc rien à faire qu'à chercher à se débarrasser de ces hôtes dangereux, en leur faisant le moins de tort possible, soit dans leurs personnes, soit dans leurs propriétés.

Plusieurs champions se sont présentés pour soutenir cette opération, aucun ne paraît y avoir donné plus d'attention à cet objet que D. Fonseca, dans son ouvrage appelé *Justa expulsion de los Moriscos*. Quelques-unes de ses accusations contre les Maures sont cependant indignes de son bon sens, et ne servent qu'à prouver le souverain mépris que les mahométans avaient pour la religion catholique. Je les rapportai dans l'ordre où elles sont développées dans cet ouvrage, afin de montrer sur-tout les moyens dont on se servait pour la conversion de ces infidèles. Notre auteur dit en parlant des Maures :

« Lorsque conduits à l'église par des alguazils, ils étaient obligés de prendre de l'eau « bénite, ils le faisaient avec l'expression du

« plus grand mépris, et lorsque l'hostie était « élevée, *le daban higas por debajo de la* « *capa*[1], c'est-à-dire, *ils faisaient sortir leur* « *pouce entre les deux doigts du milieu*, ce « qui en Espagne est la plus grande marque « de dérision et un espèce de défi. Cependant « ils faisaient ce geste *sous leur manteau.*

« Ils ne laissaient point de legs par testa- « ment, et ne donnaient jamais d'argent pour « faire dire des messes pour leurs amis dé- « funts; ou s'ils étaient obligés de le faire, ils « venaient au prêtre avec un demi-réal, afin « d'acheter la moitié d'une messe[2].

« Lorsqu'ils étaient entraînés au confes- « sionnal, ils ne voulaient se reconnaître cou- « pables d'aucun péché, ni mortel, ni véniel[3].

« De vingt enfans qui leur naissaient, ils « n'en présentaient qu'un aux fonts de bap- « tême, et le baptisaient vingt fois en lui don- « nant vingt noms différens, et même ils se « prêtaient cet enfant d'un village à l'autre[4]

« Ils *maltraitaient* les images des saints,

[1] Page 90.
[2] Page 92.
[3] Page 100.
[4] Page 106.

« qu'ils étaient obligés de recevoir dans leurs « maisons [1]; c'est-à-dire, qu'ils avaient une « si grande horreur pour tout ce qui avait la « plus légère apparence d'idolâtrie que, pour « montrer leur indignation, ils oubliaient toute « espèce de bonne manière; et on trouvait « ces images dans les endroits les plus indé- « cens, avec la tête en bas et d'autres mar- « ques pareilles de mépris [2] ».

En supposant qu'on voulut alléguer la nécessité pour excuser cette mesure, on ne pourrait jamais faire approuver la manière dont cette expulsion fut exécutée. Les Maures n'eurent que soixante jours pour disposer de leurs effets, et ils ne purent emporter ni or, ni argent, ni pierres précieuses, ni même des lettres de change, sans en payer cinquante pour cent; ils ne purent emporter que des marchandises fabriquées en Espagne. Après leur expulsion, les maisons tombèrent en ruine, les terres restèrent incultes, le commerce fut négligé, et les manufactures en éprouvèrent un choc si terrible, que quelques-unes y survécurent à peine, tandis que d'autres

[1] Page 128.
[2] Voyez Geddes. *Exp. des Maures.*

furent tout-à-fait perdues. Le départ subit de cette multitude d'individus, laissa un vide qu'il ne fut pas facile de remplir, sur-tout par une nation qui, ayant été depuis 700 ans accoutumée à la guerre et enflammée d'une ardeur martiale, avait appris dans ce long intervalle à mépriser tous les arts mécaniques et particulièrement ceux dans lesquels excellaient leurs antagonistes.

Les nombreux priviléges, et les immunités dont jouissent les *hidalgos* ou chevaliers, ont beaucoup contribué à confirmer ces prejugés héréditaires, au détriment du commerce. Ces nobles sont assis aux cours de justice, et placés près des juges. Jusqu'en 1784, leurs personnes, leurs armes et leurs chevaux ne pouvaient être saisis. On ne les envoie pas dans les prisons communes, mais ils sont enfermés dans des châteaux, où seulement dans leur propre maison sur parole. Ils ne sont pas pendus, mais étranglés, et cette opération est appelée *garrotar*, de *garrote*, petit bâton dont usent les charretiers pour tordre leur corde, et attacher leurs charges d'une manière plus fixe. On ne peut pas les mettre à la question; ils sont en outre exempts de différentes

taxes appelées *pechos pedidos*, *monedas*, *martiniegas*, et *contribuciones réales et civiles*, c'est-à-dire de tous subsides, charités et taxes personnelles ou taille payées par le bas peuple, et qui se montent à deux pour cent dans cette province, et dans d'autres à quatre.

Les *hidalgos* sont exempts de service personnel, excepté dans les endroits où est le souverain, et même alors ils ne peuvent pas être forcés à le suivre. La famille royale peut seule être logée chez eux. Enfin les femmes nobles portent à leurs maris et à leurs enfans tous leurs priviléges, de même que la fille aînée d'un noble titré transmet ses titres à sa postérité. La proportion des nobles dans le royaume de Grenade n'est pas considérable; car sur six cent cinquante-deux mille neuf cent quatre-vingt-dix habitans, il n'y en a que six mille neuf cent soixante-dix-neuf de nobles. Dans la province de Léon, qui a un peu plus du tiers de cette population, il y en a vingt-deux mille. Dans la province de Burgos, sur quatre cent soixante mille trois cent quatre-vingt-quinze habitans, cent trente-quatre mille cinquante-six possèdent les priviléges de la noblesse; et dans les Asturies, sur trois

cent quarante-cinq mille huit cent trente-trois habitans, près du tiers jouit de ces mêmes distinctions.

Les deux hautes cours de chancellerie en Espagne, sont à Valladolid et à Grenade. Le président de cette dernière me fit l'honneur de me communiquer l'état des différens bureaux et employés appartenans à cette cour et soumis à son autorité. Ils sont comme suit :

16 *Oidores,* ou juges civils.
8 *Alcaldes del crimen,* ou juges criminels.
2 *Fiscals,* ou avocats et solliciteurs généraux.
1 *Alguazil-Mayor,* ou grand-prévôt.
1 *Secretario.*
104 *Abogados,* ou conseillers.
12 *Relatores de la civil,* ou secrétaires lecteurs.
1 *Teniente-chanciller mayor,* vice-chancellier.
2 *Tesoreros de Penas de Camara y gastos de justicia,* ou trésoriers.
1 *Contador,* contrôleur comptable.
16 *Escrivanos de camara,* ou notaires.
6 *Relatores del crimen,* secrétaires rapporteurs au criminel.

5 *Escrivanos del crimen.*
2 *Escrivanos mayores de hijos-dalgo.*
8 *Porteros.*
3 *Agentes de los fiscales.*
40 *Receptores,* pour recevoir les amendes.
32 *Procuradores,* procureurs.
32 *Alcaldes de barrio,* prévôts.
Alcaldes de corte.
11 *Alguazils de corte.*
6 *Escrivanos de provincia.*
1 *Repostero.*
1 *Alcayda de la carcel de corte,* geolier.
18 *Porteros.*

Le gouvernement municipal est composé d'un *corregidor,* vingt-quatre *regidores* et douze *jurados,* avec deux *alcaldes mayores,* un *alguazil-mayor,* trente *alguazils ordinaires,* trois *escrivanos de cabilda,* vingt-quatre *escrivanos del numera,* trente-deux *escrivanos reales,* un *alcayde de la carcel real* ou geolier de la prison royale. Toutes ces personnes sont de même soumises au président de la cour de la chancellerie.

Pendant mon séjour dans cette ville délicieuse, je fis plusieurs visites à D. Fr.-Antonio de Gardoqui, un des inquisiteurs en qui j'ai

trouvé de rares talens, beaucoup d'instruction et une humanité remarquable. Un soir que j'avais été en voiture avec lui et un de ses collègues prendre l'air au *paseo* ou promenade publique, l'archevêque me fit l'honneur de chercher à connaître mes sentimens, et me demanda très-plaisamment comment un ecclésiastique anglais, un prédicateur de l'hérésie, avait osé se hasarder à se mettre en voiture entre deux inquisiteurs? Je lui répondis que lorsque j'avais eu l'honneur de dîner avec ces messieurs à la table de sa grandeur, je les avais examinés avec attention, et qu'ayant remarqué qu'ils mangeaient du *bœuf* et du *mouton* comme les autres hommes, j'avais conclu que je ne devais rien en craindre. Cette idée le frappa, il en rit de bon cœur, et m'assura que les inquisiteurs d'à-présent, étaient beaucoup plus doux que leurs prédécesseurs et se régalaient rarement de chair humaine; mais, ajouta-t-il, ils ont quelquefois l'air affamés, car ils n'ont pas encore perdu entièrement le goût du sang.

Ceci est vrai; car quoique le *Quemadero*, me parut négligé lorsque j'allai le voir, et qu'on le laissât tomber en ruines; il n'y a ce-

pendant pas plus de huit ans que deux juifs et un turc y furent brûlés; et en 1726 l'inquisition fit saisir trois cent soixante familles accusées d'être secrètement attachées à la religion mahométane. Il est probable que l'accusation était vraie; car la cour d'inquisition, au milieu de toutes ses imperfections, est remarquable dans les soins qu'elle met dans la recherche des faits; on prétend même qu'actuellement il y a beaucoup de mahométans et de juifs en Espagne, les premiers dans les montages, les derniers dans toutes les grandes villes. Leur principal déguisement consiste dans un zèle plus qu'ordinaire pour se conformer à toutes les cérémonies extérieures de l'église, et certaines personnes soupçonnent non-seulement quelques-uns des membres les plus fanatiques du clergé, mais même de ceux de l'inquisition d'être juifs en secret.

Durant mon séjour à Grenade, j'eus l'occasion de voir un malheureux qu'on pendit pour vol et pour meurtre. Il avait reçu sa sentence de mort depuis douze mois et son exécution n'avait pas encore été ordonnée. Depuis ce moment il resta quelques jours sous la direction d'un prêtre qui le catéchisa, reçut sa confes-

sion, lui donna l'absolution, lui administra les derniers sacremens avec la bénédiction de l'église, et le laissa dans la pleine assurance qu'ainsi préparé il irait droit en paradis.

Ce triomphe de la charité chrétienne sur la saine politique est général et se voit dans toutes les parties de l'Espagne; avant qu'il soit permis aux ministres de la justice d'exécuter la sentence de la loi, les ministres de la grâce s'approchent du criminel pour lui administrer toutes les consolations de la religion et le délivrer de la crainte de la mort.

Au moment où j'entrais sur la *Plaza Nueva*, le pauvre malheureux était déjà la corde au cou sur une échelle, et le bourreau, placé sur une autre, se préparait à s'élancer sur lui; quelques heures après son corps fut enterré avec beaucoup de décence [1].

[1] L'usage, dans quelques villes d'Espagne, est de faire les exécutions dans la principale place où la foule se transporte avec ardeur, non-seulement le bas peuple, mais même les classes plus relevées, qui occupent les croisées des maisons dont la vue donne sur la place. Quelques mères même y mènent leurs enfans; et au moment où le bourreau s'élance sur le coupable, elles leur donnent deux soufflets, pour mieux graver dans leur mémoire les conséquences funestes du crime.

Les environs de Grenade sont délicieux; les promenades publiques sont agréables; le pays d'alentour paraît bien cultivé. Me promenant un soir sur le chemin qui conduit à Malaga, je tournai à droite par le *Paseo de Jaraqui*, et je me trouvai au milieu des jardins qui fournissent le marché. On aurait pu se croire dans un forêt d'arbres fruitiers; le terrain était couvert de toutes les espèces de végétaux qui croissaient avec vigueur. Chaque chaumière à une petite cour, ou un berceau formé par un treillis entièrement couvert de vigne, sous lequel le paysan et sa famille s'assemblent le soir pour se raffraîchir, tandis que les rossignols font entendre de toutes parts leur chant plaintif et doux. Il est inutile de dire que tous ces jardins sont abondamment arrosés.

Les deux promenades publiques les plus fréquentées sont, l'une sur les bords du *Xenil*, ornée de beaux ombrages et de fontaines d'une fraîcheur délicieuse; l'autre plus agreste et plus romantique, située le long du *Daro*, rivière connue parmi les Romains sous le nom d'*Auro*, et ainsi nommée à cause de la quantité d'or que l'on trouve dans le sable qu'elle charrie.

Dans une de mes promenades près la Chartreuse, je découvris un bel échantillon de schiste, mêlé de fer et de mica blanc, avec de nombreux dodécaèdres de grenat, que le torrent avait charriés de plus haut; après avoir remonté environ un mille, en côtoyant le ravin, j'en trouvai incessamment davantage; et si un soleil brûlant ne m'avait pas forcé de me retirer, j'aurais cherché à découvrir la source d'où ils venaient.

Cette grande chaleur du soleil est très-utile à la production du nitre et aux manufactures de ce sel qu'on voit près de Grenade. Le gouvernement, qui emploie environ une centaine d'hommes pendant l'été, et vingt-six en hiver, retire par an trois mille quintaux de cette substance. Ici l'eau de lessive n'est pas portée par des hommes comme à Madrid; mais des tuyaux la conduisent à chaque filtre.

Les directeurs, pour se procurer l'espèce de terre convenable, observent les terrains qui, le long des haies, ont une apparence noirâtre le matin, de bonne heure, et qui, vers midi, deviennent noirs; ils prennent cette terre, et trouvent que celle sur laquelle on a mis beaucoup de fumier est la plus productive. Une

fois recueillie, elle sert pendant un temps infini, et quand elle a été de nouveau exposée à l'influence de l'air et du soleil, elle fournit autant de sel aux filtrations suivantes qu'à la première opération. Il n'y a dans les lieux où on trouve cette terre, ni pierre à chaux, ni craie, ni gypse; et comme les cendres sont fort rares, on n'en met point au fond des filtres.

J'ai déjà considéré cette étonnante production sous le rapport du commerce, et je me croirais heureux si j'étais en état de discuter cet objet, avec succès, comme chimiste.

Ici mille questions se présentent en foule à l'esprit. D'où peuvent venir l'alkali végétal et l'acide nitrique dont cette terre est remplie? Supposons que le premier soit originairement le résultat de la putréfaction, comment la terre, après avoir été lessivée et dépouillée par l'eau de tout l'alkali végétal qu'elle contenait, peut-elle en être de nouveau imprégnée par la seule exposition au soleil et à l'air, et d'où peut-elle obtenir cette source inépuisable d'alkali et d'acide combinés? Et si nous réfléchissons qu'avec le nitrate de potasse on trouve constamment du muriate de soude, ou sel marin, en quantité considérable, on se demandera

d'où peuvent provenir l'alkali minéral et l'acide muriatique, non pas seulement une fois; mais lors de chaque exposition subséquente à l'air?

Il est bien connu que le vieux mortier produit six espèces de sel; car outre les deux espèces mentionnées ci-dessus, on y trouve les acides nitrique et muriatique combinés avec la magnésie et la terre calcaire; mais nous devons nous rappeler qu'on trouve à Añover et à Aranjuez du sel d'Epsom et du sel de Glauber, avec le muriate de soude et le nitrate de potasse, et chacun des premiers contiennent de l'acide sulfurique.

Ici se présentent de nouvelles questions: Quelle relation y a-t-il entre ces différentes substances, la craie, la magnésie et l'alkali minéral et végétal? Quel rapport pouvons-nous tracer entre les acides muriatiques, nitriques et sulfuriques? Et n'y a-t-il entr'eux qu'un principe commun d'acidité [1]?

[1] Si quelque bon chimiste espagnol, M. Proust, par exemple, aidé des découvertes modernes, s'appliquait à rechercher la manière dont se forment naturellement ces différens acides et ces bases salifiables dans ces terres d'Espagne, qu'on ne fait qu'exposer à la simple influence

Cette question sera plus naturelle et plus intéressante, si nous considérons qu'en Angleterre, en France et en Espagne, les seuls pays où j'aie pu faire des observations, la craie est imprégnée d'acide sulfurique, et forme la sélénite, ou gypse, en proportion de la quantité de rayons solaires qui échauffent ces pays. Au moins est-il sûr que dans notre île nous avons beaucoup de craie et peu de gypse, et qu'en France ces deux substances sont abondantes; tandis qu'en Espagne il y a très-peu de craie et un grande quantité de gypse, particulièrement dans l'Arragon et dans les provinces méridionales. M. Bowles, savant naturaliste, qui a passé plusieurs années en Espagne, et qui l'a traversée dans tous les sens, nous assure qu'il n'y a jamais découvert le moindre vestige de craie[1]; mais j'ai déjà remarqué un endroit où

de l'air, il pourrait y puiser des données intéressantes sur la synthèse de ces substances réputées simples; substances dont la nature est souvent bien différente de ce qu'on la soupçonne, puisque nous voyons, par les dernières découvertes de M. Davy, que l'alkali minéral et végétal, deux substances qui se trouvent abondamment dans toutes les terres d'Espagne, sont deux métaux unis à l'oxigène.

1. Introduction à l'Histoire naturelle d'Espagne, par Bowles, page 13.

j'en avais trouvé; j'en ai aperçu aussi dans le voisinage de Grenade, quoique je n'aie pas pu m'assurer exactement du lieu où elle est située. L'observation de M. Bowles est pourtant curieuse et digne d'attention. Il n'en a jamais rencontré; et moi, je n'en ai vu qu'à Carvera, ici, et à Piracente.

Les rapports entre la craie et le gypse me parurent évidens, dès que j'eus découvert dans la dernière substance du gravier siliceux, tel qu'on en voit toujours dans la craie. Cela prouvait clairement que cette craie était du gypse, qui avait perdu son acide sulfurique; ou que le gypse avait été craie, et avait fait cette acquisition. Je suis porté à adopter cette dernière hypothèse, et si elle est la véritable, nous demanderons d'où est provenu l'acide? La craie en était-elle impregnée, tandis qu'elle était encore couverte des eaux de l'Océan, ou bien cette acquisition a-t-elle été subséquente à cette grande révolution à laquelle j'ai fréquemment renvoyé? Si nous le supposons, et si nous sommes portés à chercher les principes d'acidité dans les rayons solaires, nous serons peut-être confirmés dans cette idée; la considération suivante, c'est que les chimistes mo-

dernes ont produit en abondance l'air vital ou déphlogistiqué, en exposant des végétaux verts dans de l'eau à l'influence du soleil, et qu'ils l'ont toujours obtenu en proportion de la quantité de lumière, ou en d'autres termes de la plus ou moins grande influence des rayons solaires; et outre cela, le salpètre produit, par la distillation, la même espèce d'air, dans la proportion de douze mille pieds cubes pour une livre, et laisse l'alcali végétal séparé de l'acide [1].

Si nous étions portés à croire, suivant les expériences du docteur Ingenhousz, que les végétaux émettent le jour de l'oxigène, et la nuit un gaz méphytique; si nous considérons que M. Cavendish produit de l'acide nitrique en combinant l'*air vital* avec le *méphytis* atmosphérique ou azote, dans les proportions de sept à trois, nous ne serions pas embar-

[1] Lors même que l'on accorderait que les rayons solaires peuvent développer le principe acidifiant ou oxigène, il resterait encore à expliquer où se trouve le soufre qui doit s'unir avec lui, pour former l'acide sulfurique. Au reste, nous devons remarquer ici que Townsend a écrit ce Voyage dans un temps où on commençait seulement à apercevoir ces belles découvertes des chimistes modernes.

rassés pour trouver la source intarissable d'où pourrait provenir l'acide.

On pourrait pousser plus loin ces conjectures; et en observant qu'une livre d'acide nitrique, distillé sur du mercure, rend dix-huit cent huit pouces cubes de gaz *nitreux*, et dix-neuf cent quatre pouces d'*oxigène*, nous serions confirmés dans l'idée que nous avons découvert l'origine si cherchée de l'acide nitrique.

On obtient le *gaz nitreux* des substances animales, simplement par la putréfaction, ou bien par la combinaison de l'air *inflammable* (gaz hydrogène) et de l'oxigène; car, ainsi que le remarque le docteur Priestley, dans les *Transactions philosophiques* du 27 novembre 1788 : « Si on extrait l'air inflam-
« mable ou déphlogistiqué de quelque subs-
« tance en contact avec l'autre espèce d'air,
« de manière que l'une doive s'unir avec
« l'autre dans ce qui peut être appelé son état
« naissant, le résultat en sera de l'*air fixe*;
« mais si tous les deux son complètement
« formés avant leur union, il en résultera du
« gaz nitreux. »

Ainsi, d'après les différens faits et obser-

vations que nous venons de citer, nous pouvons voir l'intime liaison, et les rapports qui existent entre le gaz inflammable, l'air fixe ou méphytique, et le gaz nitreux ; on voit que les deux derniers proviennent de la combinaison du premier avec l'oxigène, en quantité donnée ; tandis que s'il y a une plus grande proportion de ce dernier, nous obtenons l'*acide nitreux ;* et qu'il résulte de ces principes constituans que, dans les climats chauds, les substances animales produisent constamment un de ces gaz par leur putréfaction, tandis que les substances végétales produisent l'oxigène pendant le jour.

Il y a dans les environs de Grenade quelques plantations considérables de cannes à sucre, dont on a tiré, à ce que l'on m'a dit, un certain bénéfice pendant la guerre ; maintenant elles donnent de la perte. Quelques écrivains politiques se sont affligés du dommage qu'a occasioné à l'Espagne l'abandon de cette branche d'agriculture, jadis si florissante, comme si quelque source fertilisante eût été tarie ou détournée de son cours ordinaire. Ils voudraient que leur pays produisît toutes les choses dont il a besoin, et devînt

par-là plus riche et plus indépendant. Mais ils oublient les bénéfices que procure le commerce, et les avantages qui résultent de cette échange de différentes marchandises, lorsque chaque nation cultive et produit ce qui est le plus adapté au local, à la situation, au sol, au climat et au génie de ses habitans. Ainsi dans le voisinage de Grenade, la terre destinée aux cannes à sucre produirait de bon blé; et dans le cas où il serait impossible d'avoir ces deux productions à la fois, il s'agit de savoir laquelle est la plus profitable.

Je remarquai dans mes excursions autour de la ville, que tous les moulins avaient des roues horizontales. Elles sont adaptées à la nature du pays, et en tout elles lui conviennent mieux que les verticales.

Je trouvai que le genre de la société à Grenade était à peu près le même que dans d'autres villes de l'intérieur, où les manières des habitans ne sont point changées par leurs communications avec les étrangers. La matinée est employée, soit aux affaires pour ceux qui en ont, soit, après la messe, à aller faire des visites aux dames. On dîne de bonne heure, et on mange, suivant l'usage espagnol,

la *olla* avec la *sopa*, et différentes espèces de viandes bouillies dans de petits vases de terre; mais aux tables du président et de l'archevêque, l'on a adopté la cuisine française. Après dîné on fait la *siesta*, et dans la soirée on va au *paseo*. Lorsque la nuit vient, on se rassemble à la *tertulla*, ou assemblée du soir, et on s'y amuse ordinairement à jouer aux cartes.

Quant à la morale, les habitans de Grenade ressemblent beaucoup au reste des Espagnols; les moines sont extrêmement corrompus, et les femmes ne manquent point d'amans pour encenser leurs charmes. Cependant je dois leur rendre la justice d'observer que, d'après ce que dit le père Porro, fameux confesseur, un grand nombre n'a pas été gâté par les manières des temps actuels, et se distingue non seulement par la forme, mais par le fond de leur religion. « Celles-là, dit-il, ne sont point accessibles aux étrangers; silencieuses et retirées, à peine peut-on les voir ou les entendre, et par conséquent, ajoute-t-il, un étranger parcourant le pays, court le danger de se tromper dans le jugement qu'il forme, s'il se hâte trop de tirer ses conclusions ».

Lorsque je fus prêt à quitter Grenade, mon bon ami D. Antonio de Gardoqui, l'inquisiteur, m'envoya un jambon, du chocolat, et six bouteilles de vin vieux, comme un fonds de provision pour mon voyage.

On compte cinquante lieues de Grenade à Carthagène; je payai pour une bonne mule qui devait m'y conduire, deux cents réaux, ou à peu près quarante schellings (50 fr.), ce qui faisait cinq schellings (6 fr.) par jour, sans payer le retour, parce que la mule appartenait aux *corsarios*, ou charretiers publics.

VOYAGE
DE GRENADE A CARTHAGÈNE.

Nous quittâmes Grenade le jeudi 26 avril. Près de la ville, les montagnes sont cultivées et couvertes de vignes; mais plus on avance, et plus le chemin devient sauvage et inégal, couvert de rochers élevés, raboteux, nuds, et pelés. Les plaines intermédiaires sont abandonnées au jonc, appelé *spart* (*Stipa tenacissima* L.), au *Quercus coccifera*[1], au genevrier, et à quelques misérables chênes-verts.

La roche est principalement schisteuse, souvent recouverte de pierre calcaire; et sa surface est remplie de veines considérables de quartz blanc, qui semble avoir été formé dans le schiste.

Nous vîmes plusieurs croix funèbres sur ces hautes montagnes, mais aucune n'était récente, car la police y étant bien établie, et

[1] Chêne-vert du Kermès.

les lois mises en vigueur, on parle très-peu de vols, et depuis vingt ans il ne s'y est pas commis de meurtres.

Après avoir fait environ six lieues, nous arrivâmes à un village nommé *Diezma*, situé au milieu des montagnes, et qui contient environ cent soixante-dix familles.

Comme je n'avais pas mangé de tout le jour, je me hâtai d'aller à la boucherie pour voir ce qui s'y trouvait. J'y appris le prix des denrées; le mouton se vendait ordinairement douze quartos (15 c.), le bœuf huit, 2 pences 1 fart. (10 c.) la livre de seize onces; le pain coûtait six quartos et demi (8 c.); je payai le vin trois quartos (4 c.) le quartille. Mais malheureusement on ne pouvait avoir ni bœuf ni mouton; et pour combler la mesure de mon infortune, je ne pus obtenir à la *posada*, ni lit, ni même une chambre : que faire? le jour baissait, il commençait à pleuvoir. Je cherchai l'*alcalde*, mais on ne pouvait le trouver. Après beaucoup de courses inutiles, je le rencontrai qui revenait des champs; et après un compliment fort court, je lui présentai mon passe-port; ce fut inutilement, car il ne savait ni lire ni écrire. Nous allâmes à la recherche de l'*es-*

crivano, mais il n'était pas chez lui. Enfin cependant nous trouvâmes un paysan qui avait appris à lire et à écrire. Le passe-port fut produit, et scrupuleusement examiné. Il requerait que je fusse pourvu de *toutes choses nécessaires*, à un prix raisonnable. L'*alcalde* ayant écouté la lecture avec attention, me demanda ce que je souhaitais qu'on me donnât. Je répondis un lit. — Un lit! il n'est pas question d'une chose pareille dans le passe-port. — Mais si monsieur veut bien remarquer l'expression de *toutes choses nécessaires*. — Non, non, un lit n'est point *nécessaire* au voyageur, il peut fort bien s'en passer. Je lui dis avec la plus grande humilité, que je m'en remettais à *sa miséricorde* pour juger de la signification du passe-port, et je commençais à me retirer tranquillement, lorsqu'il parut rentrer en lui-même et ordonna qu'on me fît un billet de logement.

Je me rendis avec ce billet à la chaumière qui m'était destinée; j'y trouvai un lit étendu sur le plancher; et je m'y reposai sans souper, n'ayant eu pour toute nourriture dans la journée entière que quelques œufs, et faute de tire-bouchon, pas d'autre vin que celui que

pouvaient me procurer les vignobles d'alentour.

Le lendemain matin, les bonnes gens de la maison préparèrent mon chocolat; et lorsque je pris congé d'eux, il n'y eut pas moyen de leur faire accepter quelque chose pour le lit qu'ils m'avaient fourni.

Depuis *Diezma*, nous commençâmes à descendre, et arrivâmes bientôt dans une plaine très vaste, bornée au midi par les montagnes de la *Sierra-Nevada*. Son sol est fertile; mais elle est trop éloignée de toute habitation pour être cultivée, et elle est par conséquent abandonnée au *spart*. De cette plaine, nous continuâmes à descendre le long d'un large et profond ravin, dans lequel on voyait plusieurs couches horizontales de roche, séparées les unes des autres de dix ou quinze et même vingt pieds, par des lits d'argile, de sable et de gravier. Après avoir quitté le ravin, nous arrivâmes à un petit village appelé *Parillena*, enfermé par de hautes montagnes, composées des mêmes substances, avec quelques lits de gravier pur. Ici, la plupart des habitations sont de simples excavations faites dans la terre.

Nous arrivâmes de nuit à *Guadix*, après

avoir fait, à ce que j'estime, douze lieues, ou environ cinquante milles, depuis Grenade.

Tout le long de la route, sur la droite, du côté de la *Sierra*, le pays a l'aspect le plus singulier; il ressemble à l'Océan orageux, et les pointes innombrables des montagnes semblent avoir atteint ce qu'on peut appeler leur état de tranquillité; elles ne sont plus tourmentées, lavées et ravagées par les terribles pluies et les torrens du printemps; elles sont maintenant protégées par les herbages qui les couvrent et nourries par les mêmes pluies qui anciennement les rongèrent; aussi offrent-elles dans cette saison une délicieuse verdure.

Il est évident que la formation de ces montagnes est d'une date récente et subséquente à l'arrangement général qui eût lieu quand les couches horizontales, couvertes depuis des siècles par les eaux de l'Océan, furent laissées à découvert, et devinrent la portion habitable de notre globe. Il paraît que dans ce temps le pays entier était une plaine étendue; mais qu'étant composée de matériaux peu solides, et sujette à des pluies fréquentes et très-violentes, elle fut bientôt déchirée par de petites fissures, qui devinrent des ravins profonds, jus-

qu'à ce que les angles des hautes montagnes étant brisés, furent emportés par les eaux; alors la plaine se trouva couverte de montagnes, dont les sommets pointus sont, comme on peut l'observer, tous à la même hauteur.

L'élévation de cette contrée est si grande, et l'influence des montagnes voisines couvertes d'une neige éternelle est telle, que les vignes n'y donnaient encore aucun signe de végétation; tandis qu'à Malaga, dix-huit jours auparavant, elles étaient couvertes de feuilles et de grappes.

Guadix, située au pied de la *Sierra-Nevada,* est une ville considérable et le siége d'un évêque. Elle est divisée en cinq paroisses et contient huit mille trois cent quatorze habitans; et sept couvens, cinq pour des moines, et deux pour des religieuses. A l'entrée de la ville est l'*alamedà,* ou promenade publique, bien plantée et remarquable par sa propreté.

La cathédrale offre trois ordres d'architecture, le corinthien, le composite et l'irrégulier. La façade en est singulière, mais jolie; l'intérieur est d'ordre dorique et corinthien. Le marbre des environs de cette ville, est très-

beau et de couleurs variées : rouge, gris, blanc et vert.

Il y a quelques manufactures où on travaille le chanvre, le lin et la soie; mais la position de cette ville est loin de leur être favorable. L'article le plus renommé de son industrie, étant les couteaux de poche, le premier soin de mon guide fut d'en acheter un; le lendemain, lorsque nous partîmes pour continuer notre voyage, il me le montra. La lame avait seize pouces de long, et lorsqu'elle était sortie, un ressort très-fort l'empêchait de se refermer. Quoique ce fût le premier couteau de cette espèce que j'eusse vue, mon imagination me suggéra tout de suite l'usage auquel il était destiné. Mon guide, après avoir montré son arme, commença à la brandir; puis se supposant soudainement attaqué par quelqu'un armé d'un couteau semblable, il se baissa en avant, plia les genoux, et tint de la main gauche son chapeau devant lui, en forme de bouclier, tandis que de la main droite il empoignait fortement le manche de son couteau et en dirigeait la pointe en haut; ainsi préparé, et jetant un regard furieux à son antagoniste supposé, il s'élança en avant, et paraissant avoir

reçu dans son chapeau le coup de son ennemi, il lui donna le coup fatal, qui devait entrer dans le bas-ventre, et percer dans un instant le malheureux de part en part.

Ces couteaux sont sévèrement défendus : mais malheureusent les coutumes anciennes sont trop puissantes contre les lois humaines, sur-tout dans un pays où les passions sont si aisément enflammées, et où, d'après la marche des procédures juridiques, les lois doivent être extrêmement faibles. Nous avons déjà remarqué que nulle enquête ne peut être prise que par les *escrivanos*, et nul jugement ne peut être prononcé que d'après leurs procès-verbaux. Mais comme à présent, ces officiers sont ordinairement pauvres, et quelquefois dénués de principes, ils peuvent, sans beaucoup de difficultés, se laisser persuader de changer la nature d'un procès et le rendre à leur volonté blanc ou noir. Les assassinats sont fréquens, parce qu'ils restent impunis; et comme les lois offrent peu de sécurité, il est de l'intérêt de chaque particulier d'être armé pour sa défense. C'est dans cette vue seulement qu'un Espagnol se procure l'arme redoutable dont j'ai parlé; mais une fois sa colère

provoquée, ses vues changent, et ce qui était destiné pour se défendre, devient l'instrument de la perfidie, de la malice et de la vengeance.

Ce pays élevé offre peu de marques de culture, quoique des parties considérables de terres que nous avons traversées m'aient paru bonnes et susceptibles d'être arrosées. Les productions naturelles sont les pins, le genevrier, le savinier, le romarin, et d'autres herbes aromatiques, le genet d'Espagne, et le *passerina hirsuta* [1], mais principalement le *spart.*

Tandis que nous traversions ces montagnes, dont les sommets couverts de neige se perdent dans les nuages, nous vîmes plusieurs troupeaux de chèvres, dont quelques-uns étaient nombreux, un entr'autres en contenait cinq cents; mais nous n'aperçûmes pas un seul mouton. En avançant, nous rencontrâmes neuf chariots et une longue suite d'ânes chargés de lin; ils allaient à Grenade. Celui de ces ânes qui marche le premier, est toujours distingué des autres, et ne permet jamais à aucun de ses confrères de prendre sa place.

Les charretiers et les âniers étaient tous

[1] Passerine velue.

réunis, et assis sur l'herbe devant la porte d'une *venta*, ou auberge solitaire; ils mangeaient pour leur dîné des escargots apprêtés avec du riz. Lorsque nous approchâmes, l'un d'eux se leva respectueusement et nous offrit de partager leur repas [1]. Nous refusâmes leur offre, tout aussi respectueusement, et continuâmes notre route jusqu'à une autre *venta*, distante d'environ quatre lieues de Guadix.

J'eus l'occasion d'observer près de cet endroit les couches des roches, et je les trouvai composées d'un mélange de quartz, de silex, de schiste et de gravier calcaire, toutes arrondies comme par l'action de l'eau.

Le *trillo* était le plus petit de tous ceux que j'avais vus; et au lieu de cailloux, il était garni de quarante barres de fer pour couper la paille.

Peu après avoir quitté cette *venta*, nous commençâmes à descendre le long d'un *ba-*

[1] C'est un usage général en Espagne d'offrir de partager ce que l'on mange avec les personnes présentes; de même toutes les fois que quelqu'un regarde votre habit, ou tout autre objet, vous devez lui dire : *Es a la disposicion de vuste*. « Cela vous appartient ». Ce sont de simples politesses d'usage, qui ne tirent nullement à conséquence.

ranco ou ravin, et nous entrâmes, avec la plus vive satisfaction, dans la riche vallée de *Baza*, où cependant les vignes ne commençaient pas même à pousser.

On dit que *Baza* contient six mille cinq cents familles. La cathédrale est à peine digne d'attention; les orgues, à la vérité, y sont grandes et belles, mais le grand autel est antique et dénué de goût.

Au-dessous de la ville, est une plaine étendue et bien arrosée. Le sol est très-blanc; et quoique singulièrement fort, on le laboure avec une charrue qui n'a ni coûtre, ni oreilles, ni versoir; cependant le blé paraît passablement bon, mais le seigle est très-mauvais. On se sert de mules pour labourer.

Depuis cet endroit, on monte pendant près de deux lieues, toujours en traversant la même plaine, bornée de toutes parts par ces montagnes de neige. Nous découvrîmes que dans cette étendue de pays, d'environ trente milles en circonférence, la roche est du gypse, et que c'est de là que vient la blancheur du sol dans la plaine qui est au-dessous. Les couches paraissent être horizontales, et plusieurs d'entr'elles sont entièrement composées de doubles

cristaux de sélénites lenticulaires comme ceux de Montmartre, près Paris. Le nitre est singulièrement abondant dans toute l'étendue de cette contrée gypseuse.

Le samedi soir, 28 avril, nous arrivâmes à *Callar de Baza,* misérable village, avec plusieurs habitations creusées dans la roche gypseuse. Le lendemain, avant de le quitter, nous fûmes obligés d'aller à la messe.

J'observai que la chapelle n'était pas assez grande pour contenir tous les assistans. Plusieurs restèrent dehors, où ils ne pouvaient ni voir officier le prêtre, ni entendre sa voix. Cependant, lorsque le son d'une petite cloche parvint jusqu'à eux, ils se frappèrent la poitrine; et après avoir fait le signe de la croix, leurs dévotions furent faites pour la journée. Etant libres de passer le reste du jour comme ils le voudraient, les uns s'amusèrent à des jeux et à d'autres passe-temps; d'autres travaillèrent à leur jardin, et quelques-uns allèrent à la charrue.

La petite vallée qui produit les subsistances de ce village, a environ un quart de mille en largeur; elle est entourée de montagnes arides de gypse; et quoique bien arrosée, et par con-

séquent fertile en lin, en chanvre, en blé et en vin dans les endroits élevés, sa population est trop considérable relativement à l'étendue des terres susceptibles de culture.

En voyant un pays aussi fertile, mais aussi resserré, je fus frappé tout de suite de l'idée que la race humaine qui, dans le principe, et tant que le nombre des individus est encore borné, peut vivre dans l'afluence, augmente continuellement, jusqu'à ce qu'elle se balance avec la quantité de subsistance qui lui est nécessaire. Dès ce moment deux causes se combineront pour régler le nombre des habitans. S'ils continuent ensuite à s'accroître, une fois qu'ils auront passé les limites naturelles de la population, ils souffriront et seront misérables. Si dans ces circonstances, en voyant la plupart des pauvres nus et affamés, on ordonnait mal à propos qu'aucun individu dans la communauté n'eut à souffrir, et que tous eussent de quoi se nourrir et se loger, n'est-il pas clair qu'on voudrait l'impossible, et que tous les efforts qu'on ferait pour soulager les malheureux, ne serviraient qu'à donner plus d'extension à la misère humaine.

Ce sujet est extrêmement intéressant, et

mériterait d'être discuté à fond; c'est ce que j'ai fait ailleurs dans une dissertation sur nos lois pour les pauvres, et souvent dans cet ouvrage, lorsque l'occasion s'est présentée; je m'en tiendrai pour le moment à cette légère observation.

Nous ne fîmes que tourner pendant trois ennuyeuses lieues depuis Callar de Baza, jusqu'à Vertientes, au milieu de montagnes couvertes de romarin et d'herbes aromatiques, mais sur-tout de spart, et de quelques pins épars. Nous ne vîmes point de moutons. Tout le pays est rempli de chèvres. Nous en admirâmes un troupeau de deux mille, toutes blanches comme du lait, qui cherchaient leur nourriture entre les rochers, et étaient dispersées sur le penchant d'une haute montagne.

En approchant du *puerto*, ou passage, nous observâmes quelques moutons parmi les chèvres, et des troupeaux de cochons qui se nourrissaient au tour des chênes-verts disséminés çà et là.

Vertientes, ainsi nommé à cause de la séparation des eaux, contient vingt-cinq familles; *Contador,* qui est à quelque distance, en contient vingt de plus.

Au delà de ce passage, la vue s'agrandit et s'étend à mesure que l'on descend de ces contrées élevées, où les eaux se divisent; une portion va dans le Daro, ou le Xenil, et de là dans le Guadalquivir, qui se jète dans l'Océan; tandis que l'autre, dont le cours est moins prolongé, se précipite avec le Guadalentin dans la mer Méditerranée, près de Carthagène. A mesure que nous descendions, la végétation paraissait se ressentir de l'influence d'un soleil plus chaud; le terrain devenait plus fertile et toutes ses productions paraissaient plus vigoureuses. Le spart, qui, dans ces régions élevées pouvait à peine se distinguer de l'herbe, devient si long dans les régions plus basses, qu'il rampe à terre. Les vignes commençaient à pousser, l'alouette gazouillait dans les airs, et dans une vallée immense les champs promettaient de toutes parts les plus abondantes récoltes.

A une lieue de *Vertientes*, ou suivant l'expression de mon guide, *après avoir fait une lieue aussi longue que le carême*, on trouve *Chirivel*, village qui contient cent cinquante maisons, et qui, avec quatorze autres comprenant tout le pays environnant, et un tiers

de la dîme, est la propriété de la duchesse d'Alba. On n'a ici ni bœuf ni mouton; la chair de chèvre se vend pour 10 quartos, ou 2 $\frac{13}{16}$ pences (24 c.) la livre de 16 onces; et le pain 2 quartos et demi, ou $\frac{45}{64}$ d'un pence (4 c.).

Nous descendîmes ensuite pendant trois lieues le long d'un large ravin creusé par un torrent, et enfermé par de hautes montagnes et des rochers raboteux de schiste, jusqu'à *Velez el Rubio*, où le pays s'ouvre de nouveau et la vallée s'élargit. Cette ville contient, dit-on, trois mille familles avec un seul couvent et une belle église, bâtie par la duchesse d'Alba, à qui appartiennent la ville et les terres qui sont autour.

La *posada* a une apparence magnifique, et peut, comme auberge d'Espagne, passer pour commode; mais quand on considère toutes les dépenses que la duchesse a faites pour l'avantage du public, on trouve qu'elle aurait pu faire quelque chose de plus pour la commodité des voyageurs. Les chambres destinées pour les recevoir sont d'une bonne dimension et communiquent par une galerie spacieuse; mais tout le rez-de-chaussée est abandonné aux charretiers, et consiste en une petite cui-

sine, avec un grand magasin destiné à contenir les charges des mules, à recevoir et à loger les charretiers. Leurs cris et leurs chants qui raisonnent dans toute la maison, par le moyen de la longue galerie, sont insupportables; et comme la cuisine est toujours ouverte, ils se pressent sans cesse autour du foyer pour se procurer leur soupé, et ils ne laissent pas le loisir à la maîtresse de la *posada* de penser à ses autres hôtes. La ville est commandée par un château qui jadis était fort, mais qui tombe en ruines.

Au sortir de Velez, on traverse une plaine ouverte et fertile; elle s'étend jusqu'aux limites qui séparent les royaumes de Grenade et de Murcie. Ici l'aspect change, et au lieu d'un pays uni, riche en grains et parsemé d'arbres fruitiers, on n'aperçoit plus que des montagnes nues, sauvages et arides, servant de repaires aux loups, et couvertes principalement de spart.

On avait bâti sur le sommet d'un roc aride et schisteux, un château appelé *Xixena,* pour garder ce passage; c'était jadis une place forte, et ses ruines ont encore une apparence respectable.

En approchant de *Lorca,* nous dépassâmes de nombreuses bandes d'ânes [1], chargés de bois de sapin fendu et destiné pour brûler; nous observâmes le tamarisc et le laurier rose (*nerium oleander*), qui étaient très-abondans.

Après avoir passé trois jours dans ces régions élevées, où nous avions toujours eu la neige en vue, et où nous étions exposés à la rigueur du froid de l'hiver, nous trouvâmes, en descendant dans la plaine, la transition subite à la chaleur de l'été, plus frappante qu'agréable. Nous ne fûmes pas plutôt arrivés près de Lorca, que nous remarquâmes une multitude d'hirondelles, et en entrant dans cette ville, nous fûmes assaillis par des myriades de mouches Les montagnes étaient dénuées de toute végétation, tandis que plus bas les paysans étaient occupés à moissonner.

Il faut avoir fait le chemin de Grenade à Lorca, pour en bien connaître toutes les fatigues. La nourriture y est mauvaise, et les

[1] On est dans l'usage, dans cette partie de l'Espagne, de fendre les narrines des ânes destinés à voyager, pour leur faciliter, dit-on, la respiration qui, autrement, serait gênée, et les ralentirait dans leur marche.

gites sont pires. J'avais à la vérité pris la précaution d'emporter avec moi, ou plutôt mon ami l'inquisiteur avait eu la bonté de me donner un jambon et six bouteilles de bon vin; mais cela me fut assez inutile; car malheureusement le jambon n'avait été ni trempé ni cuit, et dans toute la route, et même dans toute l'étendue de pays entre Grenade et Carthagène, on ne put pas trouver un vase assez grand pour l'y faire bouillir, ni aucun ustensile plus profond qu'une poële à frire. A Callar de Baza, j'avais dit qu'on le préparât, et un voyageur qui m'avait joint sur la route avait recommandé qu'on le fit bouillir dans du vin. Je donnai mes ordres en conséquence et payai le vin; mais le lendemain matin lorsque je voulus en couper quelques tranches je le trouvai cru, et en l'examinant, il se trouva que mon jambon n'avait été que quelques heures sur un très-petit feu, dans la poële où l'on frit les œufs. Mon vin me fut également une source perpétuelle d'embarras, car je n'avais point de tire-bouchon; je ne pus me procurer une fourchette pour essayer d'y suppléer, et il n'y avait pas moyen de l'enfoncer dans la bouteille; cependant avec de la patience, et au

moyen d'un canif, je me tirai de cet embarras.

La première nuit de mon voyage j'eus le bonheur de m'arrêter dans un village, où mon passe-port put me procurer un lit; mais comme la nuit suivante nous logeâmes dans une *venta*, je n'aurais point eu cette ressource, si de bonnes bohémiennes n'avaient pas mis leur lit sur le plancher pour me céder leur place; il est vrai qu'elles le refusèrent d'abord; cependant me voyant faible et malade, elles eurent compassion de moi, et cédèrent de bonne grâce leur lit, en se réservant cependant la chambre où il était; mais à Lorca, un bon soupé et un bon lit me firent oublier toutes mes fatigues.

Lorca est une grande ville située sur les bords du Guadalentin, elle renferme neuf paroisses et 21,866 habitans, huit couvens d'hommes et deux de femmes. Elle avait naguère des manufactures de toiles, détoffes de soie et de laine; mais elles tombent en décadence. Si l'on exécutait le projet d'un canal qui, traversant le pays, formerait une communication avec Carthagène, le commerce renaîtrait et l'agriculture reprendrait une nouvelle vigueur

par l'arrosement de plus de trois cent mille acres de bonnes terres; car tel est l'effet de l'humidité dans ce climat brûlant, que dans une saison pluvieuse, des fermiers ont recolté cent pour un de leur blé.

Les usines pour faire le salpêtre sont très-grandes et semblent être conduites de manière qu'elles consomment très-peu de combustible.

Je fus enchanté des promenades publiques; elles ressemblent au parc d'Oxford, mais elles sont sur un plan plus étendu et plus beau parce que les champs de blé qu'elles renferment sont bien arrosés. Là les habitans se rassemblent tous les soirs pour prendre de l'exercice, et pour jouir de la société, à l'ombre des arbres élevés. La place de la parade pour la milice est spacieuse, et après le soleil couché elle offre une promenade agréable.

Les couvens les plus dignes d'attention sont ceux de *San-Iago, Santo-Domingo* et *de la Merced.* L'intérieur de la grande église n'a rien de remarquable, si ce n'est un mandement très-curieux de l'évêque et du doyen, qui accorde quarante jours d'indulgences chaque fois qu'un pénitent dira un *ave Maria* et un *Pater noster* à six saints qui sont nommés,

pourvu que ce soit au bénéfice des ames du purgatoire. La façade de cette église est élégante, les colonnes sont nombreuses, et l'architecture est d'ordre corinthien et composite. Tous les criminels y trouvent un asile.

Un vieux château, bâti sur le bord d'un rocher élevé, était jadis un signe de dépendance, ou un objet de terreur; à présent on le regarde avec indifférence.

Après avoir quitté la ville et traversé la plaine, nous fîmes attention au labourage. La terre est forte, les charrues sont les mêmes que celles que j'ai décrites dernièrement, et l'on se sert de deux ânes pour les conduire. Combien ne doit pas paraître étonnante l'influence du soleil, puisque, malgré les défauts si visibles de l'agriculture, les champs arrosés produisent cent fois la semence.

Nous remarquâmes près de la ville beaucoup d'oliviers et de mûriers; et nous vîmes aussi de nombreux troupeaux de moutons, sans apercevoir de parc pour les renfermer. Les bergers étaient suivis de gros chiens, armés de colliers garnis de pointes, d'où je conclus qu'il y avait des loups dans ces montagnes.

Mon guide me parla de quelques mines de plomb et de cuivre, qui étaient dans le voisinage, mais je n'eus pas l'occasion de les visiter; cependant je vis clairement par la nature des montagnes, qu'elles devaient abonder en minéraux.

Plus nous nous éloignâmes de Lorca, plus nous perdîmes de vue toute espèce de culture; nous gravîmes au milieu de montagnes couvertes de spart et de quelques végétaux agréables à la vue; les principaux étaient le *spartium* ou genet d'Espagne, le laurier rose (*nerium oleander*), dans quelques endroits abrités, la *passerina hirsuta* et beaucoup de cistes charmans.

Le sol est blanc et contient du gypse; mais la roche des montagnes, à droite et à gauche, paraît être schisteuse. On peut recueillir du nitre en abondance et a peu de frais, soit sur les montagnes, soit dans la plaine.

Les paysans portent ici des culottes courtes et des bottines qu'ils appèlent *alpargates*[1], faites avec des tiges de spart. Un homme

[1] Les *alpargutes*, ou espèces de sandales, faites en cordes de fil ou de spart, ne sont autre chose que de grosses semelles de corde avec une partie relevée, où

peut en faire deux paires par jour, et en use une en quinze jours; cet article de sa toilette lui coûte environ douze schellings (14 francs 40 cent.) par an, tandis qu'à Grenade, ou les souliers sont faits avec des cordes, et coûtent trois réaux (75 cent.), une paire dure trois mois; de sorte que la dépense de la chaussure ne s'y élève qu'à deux schellings et quatre pences (3 francs) par an.

Après avoir fait six lieues nous arrivâmes à un village appelé *la Penilla*, composé d'une cinquantaine de chaumières éparses. Il est situé sur une langue de terre très-élevée, entre les vallées de *Lorca* et de *Camponubla*. Le sol en est calcaire et produit en blé huit pour un. Quelques mures, olives, figues et poires sauvages montrent, par leur végétation vigoureuse, combien le pays serait fertile s'il était bien cultivé.

Ce pays est très-sain; on n'y aperçoit aucune apparence d'eaux stagnantes; les sources sont à plus de cent pieds au-dessous de la surface de la terre, et les habitans sont renommés pour être exempts de toute fièvre tierce et

entre d'un côté la pointe du pied, et de l'autre le talon, et qui sont attachées avec des petites cordes de la même nature que l'*alpargate*.

putride, tandis que dans les vallées on en souffre extrêmement.

Il n'y a ici aucun grand propriétaire, ni *vinculo,* comme ils les appèlent; c'est-à-dire, que les propriétés sont libres et non substituées. Rien ne leur manque donc qu'un marché pour exciter leur industrie.

Nous quittâmes *la Penilla* à six heures du matin, et traversant une contrée unie, enfermée entre de hautes montagnes, nous arrivâmes au passage ou col, et de là nous descendîmes pour entrer dans la vallée de Carthagène. Après avoir dépassé le sommet de la montagne, nous perdîmes de vue la pierre calcaire pendant près d'une lieue, et nous trouvâmes du schiste; mais nous laissâmes ensuite cette pierre et retrouvâmes encore la pierre calcaire, tandis que tous les rochers les plus élevés sont évidemment de schiste. Près du sommet se trouve une *noria,* dont l'eau est à dix pieds de la surface du sol.

Nous arrivâmes à Carthagène, le mercredi 2 mai, vers le milieu du jour; j'y fus reçu de la manière la plus hospitalière par la famille de M. Macdonell, négociant Anglais, établi dans cette ville.

CARTHAGÈNE.

Carthagène occupe le penchant d'une colline, et la petite plaine qui est entre le côteau et le port. Cette ville est protégée au midi et à l'ouest par de hautes montagnes et des rochers arides, mais elle est ouverte du côté du nord et communique à l'est avec une vallée étendue.

Cette vallée, comme nous l'avons vu, est séparée de la plaine de Penilla par une chaîne de collines qui est une continuation des montagnes dont j'ai parlé précédemment; tandis qu'au nord, une autre chaîne de montagnes la sépare de la vallée de Murcie.

Un château situé sur le sommet de la colline, commandait autrefois la ville; maintenant il commence à tomber en ruines; mais on a élevé sur les hauteurs voisines des ouvrages considérables pour défendre le port, ainsi que les arsenaux et les bassins.

La population est, dit-on, de 60,000 ames distribuées en 15,000 familles.

Les rues sont larges et les maisons commodes : elles ont généralement des toits plats; ce qui, dans un climat comme celui-ci, procure une grand agrément aux habitans, en leur offrant une retraite où, après le coucher du soleil, ils peuvent se ressembler pour jouir de la brise raffraîchissante; et comme la saison des pluies est très-courte, ces toits sont suffisans pour protéger l'intérieur des maisons contre l'humidité. La nouvelle place pour la parade, qui s'étend de l'est à l'ouest à la tête du port, et qui est vis-à-vis de son entrée, est construite sur un plan régulier; et comme on à été obligé d'enlever un rocher considérable de schiste pour faire place à cette longue suite d'habitations, on à creusé sous chaque maison d'excellentes voûtes pour l'usage des négocians. A l'extrémité de cette place est l'hôpital royal, grand établissement destiné à recevoir les malades de l'arsenal de marine et ceux de l'armée, ainsi que les *presidiarios* ou criminels condamnés aux galères, qui sont réduits en Espagne au plus bas degré de servitude.

La cathédrale, misérable édifice, est à présent très-dégradée; et comme le siége de

l'évêque a été transporté à Murcie, elle est devenue une église paroissiale.

Aucun des couvens ne me parut digne d'attention; mais le nombre de ceux destinés aux hommes est vraiment remarquable; car sur neuf, huit sont pour eux. Je ne pus pas parvenir à apprendre par quelle raison on a ainsi négligé de songer aux femmes qui, par l'isolement auquel elles sont exposées comme orphelines ou comme veuves, ont le plus besoin d'un semblable asile, et qui, par leur nature, sont plus propres aux occupations paisibles et dévotes du cloître.

J'aurais voulu visiter l'arsenal de la marine; mais lorsque je quittai Madrid, sachant que je trouverais à Carthagène M. Macdonell, je négligeai de demander des lettres de recommandation; et faute d'un ordre de la cour, je ne pus pas y être admis. J'ai cependant d'autant moins regretté ce contre-temps, que j'avais visité les arsenaux de Cadix, et qu'on peut voir très-distinctement celui de Carthagène, soit des collines voisines, soit des maisons qui ont la vue de ce côté.

Au milieu de l'arsenal est un vaste bassin où les vaisseaux de guerre sont amarrés vis-

à-vis des magasins destinés à serrer ses agrès et ses munitions.

Les calles de constructions sont tenues à sec par le moyen des pompes à feu, dont trois sont constamment en activité. Lorsque j'ai réfléchi à l'énormité de cette dépense, il m'a paru qu'au moyen de l'eau on pourrait élever les vaisseaux à la hauteur nécessaire, et laisser alors la pompe à feu se reposer, jusqu'à ce que l'eau fût de nouveau utile pour les redescendre.

Il y a dans cet arsenal deux mille criminels, presque tous des voleurs qui, étant condamnés à la chaîne, sont appelés *presidiarios*. Ils sont employés aux travaux les plus vils, quelques-uns pour cinq ans, les autres pour dix. A l'expiration de ce terme, ils sont vomis dans la société, sans être corrigés et sans avoir pris l'habitude du travail. Au contraire, ils se sont corrompus dans la société des autres voleurs, et sont devenus incapables de s'adonner aux occupations auxquelles ils étaient originairement destinés. Avant l'introduction des pompes à vapeur, ces misérables étaient obligés de travailler aux pompes à chaînes; mais telle était leur malice, suggérée par le désespoir, que plusieurs épiaient l'occasion de jeter des pier-

res, des cloux et de petits morceaux de fer dans les pompes pour les gâter.

Ces deux mille esclaves exigent une garde continuelle de cinq cents soldats pour les surveiller; indépendamment de cette dépense, ils coûtent chacun au gouvernement cinq réaux (1 fr. 25 c.) par jour pour leur entretien; tandis que leur ouvrage ne peut pas être estimé à un dixième de ce qu'ils consomment.

Cet usage absurde d'employer des criminels aux travaux publics, n'existe pas seulement en Espagne; nous l'avons adopté dans notre île, pays plus éclairé, comme on peut le voir à Portsmouth, où le grand maître de l'artillerie emploie deux ou trois cents criminels, qui sont mieux nourris que la plupart de nos honnêtes, laborieux et sobres paysans. On leur donne tous les jours plus de dix-huit onces de pain, à peu près une livre de viande de boucherie, une once de fromage, un quart de soupe, à peu près autant de bière et des pommes de terre en abondance. Ainsi nourris, bien vêtus, bien logés, travaillant peu, leur condition ne peut-elle pas être enviée par les pauvres laborieux? Cependant telle est la dépense qu'ils occasionent à la nation, que celle

que coûte un seul individu serait plus que suffisante pour entretenir une famille.

Si nous calculons à Carthagène ce que coûte l'entretien de ces criminels, en omettant la paye des soldats destinés à les garder, nous verrons qu'il revient à 36,500 livres sterling (875,000 fr.), outre ce qu'on dépense pour le même objet dans tous les ports de mer et dans les villes de garnison d'Espagne. Cependant, malgré l'énormité de ces frais et la cruauté exercée sur des individus qui, sous un gouvernement plus sage, auraient pu redevenir de bons citoyens, tel est l'effet produit par un système de finances vicieux, que ces gens ne sont point corrigés, et que d'autres ne sont pas détournés de suivre leurs traces; tandis que, d'un autre côté, non-seulement l'avantage qu'on en retire est très-faible en comparaison de ce qu'ils coûtent au public, mais encore leur travail est perdu pour la communauté, puisqu'ils sont détournés de toute autre occupation plus utile.

On laisse, dans cet arsenal, flotter dans l'eau les mâts et les bois de construction, sans craindre le dommage que les vers peuvent leur causer, parce que, comme on n'ouvre pas

les écluses que l'eau ne soit corrompue, l'évaporation qui se fait avec rapidité, laisse une forte saumure, dans laquelle il serait impossible que les vers pussent vivre; tandis que dans le nord de l'Espagne, où l'évaporation n'est pas aussi considérable, on enterre les mâts dans le sable, et au moyen de pieux on les empêche de flotter lorsqu'ils sont couverts par la marée.

La pêche est considérable à Carthagène: elle est divisée en deux branches distinctes, et parfaitement indépendantes l'une de l'autre; celle qui se fait en dedans du port est la propriété d'une compagnie composée de dix-huit associés, et établie par une charte; tandis que tous les marins qui sont enrôlés peuvent librement pêcher en pleine mer.

Dans le port on pêche sur-tout l'*atun*, ou le thon et le *melvas;* le premier poisson est plus utile. Il a cinq à sept pieds de long, et sa forme ressemble à celle du maquereau; mais il a la tête grande et la queue très-petite; sa chair est brune, tendre, et peut se saler. On en tire, par cette opération, environ dix réaux ou deux schellings (2 fr. 50 c.) par arrobe, ou à peu près un penny (10 c.) par livre. Les

melvas sont achetés par les *regidores*, moyennant soixante réaux ou douze chellings le cent (15 fr.)

La moitié du poisson pris dans le port, doit être vendue au bénéfice des pauvres, à un prix fixé par les *regidores*, et le roi prend la moitié de tous les bénéfices de la compagnie, qui se montent à environ mille liv. sterl. (24,000 fr.) par an, comme une compensation de son droit à un quart de leur pêche. Il n'est pas permis à la compagnie de pêcher pendant la nuit, de crainte qu'on ne profite de cette occasion pour faire la contrebande. Outre ces entraves, les *regidores* prennent pour eux le meilleur poisson au prix qu'ils veulent; et tandis qu'ils l'achètent soixante réaux (15 fr.), ils le revendent cent (25 fr.), et partagent entr'eux le profit. Jusqu'en 1750, les *corregidores*, *alcaldes* et *regidores*, réclamaient le privilége de prendre le meilleur poisson sans le payer, sous le titre de *postura*, c'est-à-dire, *présent* ou *récompenses* pour leur peine d'en fixer le prix; mais cette coutume fut abolie par un édit royal, et à présent s'ils veulent piller, il faut qu'ils le fassent d'une manière détournée.

Les pêcheurs de la pleine mer jouissent de plus de liberté et ont des privilèges particuliers. Leur pêche fraîche est envoyée au marché, où elle est exempte de l'*alcavala, millones, arbitrio*, et de toutes les autres taxes; ils sont sujets seulement aux réglemens dont on a parlé ci-dessus. Ils payent au roi un réal (25 c.) de moins par *fanega* que les autres, et ils ont six mois de crédit comme une compensation pour le sel qu'ils emploient, et qui leur est fourni par les magasins royaux. Ils exportent leur pêche salée libre de droits, et ils ne payent que deux pour cent à la couronne, au lieu d'*alcavala* et de *millones*, pour le poisson nécessaire à la consommation des ménages, tandis que le poisson étranger paye dix pour cent. Cependant ils se plaignent d'être pillés par les intendans de la marine, à qui ils doivent s'adresser pour obtenir leurs permissions, et ils prétendent que ces officiers leur volent leur poisson.

Lorsque les magistrats sont réclamés par les conducteurs du poisson, ils doivent fixer un prix raisonnable pour les paniers, tonneaux et balots, et doivent décider ce qu'il faut payer pour peser le poisson.

On fait ici une grande quantité de cordes et de cables de spart; quelques-uns sont filés comme ceux de chanvre, d'autres ne sont faits qu'avec du spart aplati. L'une et l'autre de ces opérations s'exécutent avec la plus grande promptitude. Ces cables sont excellens, parce qu'ils flottent sur la surface de l'eau, et ne sont pas sujets à être coupés par les rochers sur les côtes malsaines. On fait avec le spart de bonnes nattes pour les maisons, des *alpargates* pour les paysans, et dernièrement on en a filé des fils très-fins pour en faire de la toile. Il n'est pas douteux que si on donne quelque encouragement à cette manufacture, elle ne puisse être portée à une telle perfection que cette plante, jadis inutile, deviendra une source abondante de richesses pour les provinces méridionales de l'Espagne.

J'ai remarqué que ce jonc est une production particulière et naturelle de toutes les montagnes les plus élevées et les plus incultes du midi, et on ne peut s'empêcher d'admirer ici la bonté de la providence, qui subvient ainsi aux besoins de l'homme en donnant aux habitans de ces régions arides et élevées, où il ne croît ni chanvre ni lin, une abondance

de matériaux propres à leur habillement et au développement de leur industrie.

Le gouvernement espagnol voulant tirer un revenu de ce précieux article de commerce, commença, en 1773, par mettre un impôt de deux et demi pour cent sur l'exportation du spart travaillé, et neuf maravedis (7 c.) par *arroba* sur celui qui était brut. Mais peu d'années après, voulant que les manufactures en fussent restreintes à l'Espagne, on alla plus loin, et on défendit l'exportation du spart non travaillé; cependant quelque temps après, oubliant sa maxime favorite, le gouvernement a donné à Jean-Baptiste Condom, de Madrid, une permission ou plutôt un privilége exclusif pour l'envoyer à l'étranger.

La production la plus importante de ce pays, et l'objet de commerce le plus considérable, est la *barilla*, espèce de cendre alkaline connue dans le commerce sous le nom de soude, que l'on obtient en brûlant une grande diversité de plantes, presque toutes particulières à cette côte, telles que le *soza*, l'*alguazal*, le *suzon*, le *sayones*, le *salicornia* et la *barilla*. On se sert de ces cendres

pour blanchir, pour faire du savon et du verre.

Toutes les nations de l'Europe font quelque espèce de cendres alkalines par la combustion de différentes substances végétales; mais la qualité supérieure de la barille lui a fait jusqu'à présent obtenir la préférence. Le pays qui la produit est d'environ soixante lieues de long sur huit de large, et situé sur les bords de la Méditerranée.

La quantité qu'on en exporte annuellement d'Espagne, est d'environ cent cinquante mille quintaux, et paye un droit de dix-sept réaux (4 fr. 25 c.) par quintal, ce qui produit un revenu de 25,500 liv. sterl. (612,000 fr.) par année; cependant don Bernardo de Ulloa nous apprend, qu'en 1740 cet article fut affermé six millions deux cent soixante mille quatre cent douze maravedis, c'est-à-dire, 1,822 liv. sterl. 4 s. 3 d. (43,733 fr. 10 c.). Sans cette taxe oppressive, on en exporterait une beaucoup plus grande quantité, parce que les Français, qui autrefois fréquentaient les marchés espagnols, font venir maintenant une partie de la barille de Sicile, où on trouve la meilleure après celle d'Espagne.

Carthagène est principalement redevable

de cet article de commerce à M. Macdonell, au moins c'est à lui qu'on doit attribuer l'état florissant dans lequel il est maintenant; car avant que ce négociant se fût établi dans cette ville, les environs ne produisaient qu'une très-petite quantité de cette substance, et l'on n'y en apportait point d'une certaine distance.

Toutes les plantes dont j'ai parlé comme donnant de la soude, sont indigènes et se recueillent dans un marais appelé *Almojar*, situé à l'est de la ville. J'y trouvai deux espèces de *soza*, l'une appelée *blanca* et l'autre *fina*. Elles sont toutes les deux bonnes, et cependant inférieures en qualité au *sayones* et à la *barilla*.

Les principales importations consistent en marchandises de balottages et en *bacala* [1], qui vient directement de Terre-Neuve, en payant des droits de trente réaux (7 fr. 50 cent.) par quintal, ou environ six schellings les cent livres. Quant aux marchandises en balles, la mousseline et les toiles de coton sont prohibées; mais comme il en entre autant que lorsque les ports leur étaient ouverts, le gouvernement perd une source abondante de re-

[1] Morue salée.

venu, et le peuple paye ces objets au double.

Je remarquai, dans mes excursions autour de la ville, que la grande vallée située au nord et à l'est, est très-agréablement variée dans ses formes. Elle s'élève, d'un côté, en petits tertres, ou s'incline en vallons; quoiqu'elle ne soit arrosée par aucune rivière, quelques *norias* éparses font juger que même les terres les plus élevées pourraient être abondamment pourvues d'eau. Le sol est composé de parties de chaux, de sable et d'argile, qui proviennent de la décomposition des montagnes voisines, dont la base est une roche schisteuse couverte de pierre calcaire.

On se sert de bœufs pour le trait; mais on emploie des mules ou des ânes pour le labourage. On cultive une année le froment; la seconde, l'orge; puis la troisième, la terre reste en jachères. Pour cultiver le froment, on ouvre la terre en septembre; et après trois labours, la semence est mise en terre environ au milieu de novembre, ou au commencement de décembre. Au mois de juillet, on recueille de dix à cent pour un, suivant que la saison a été sèche ou pluvieuse. Quant à l'orge, on laboure la terre une ou deux fois, suivant que le temps

le permet, et on sème ordinairement ce grain en septembre; mais on attend toujours la première pluie qui tombe après la récolte du froment, et on retire trente à quarante *fanegas* de grains sur une *fanega* de terre; ou en d'autres termes, de quinze à vingt-deux pour un de la semence, parce qu'une *fanega* de terre est la quantité sur laquelle on sème une *fanega* de froment, ou deux *fanegas* d'orge.

Une *fanega* de blé contient 3,312 pouces cubes, et pèse un quintal, ce qui est cent livres espagnoles, ou cent deux livres et trois quarts *avoir du-poids;* et parmi les marchands, cinq *fanegas* et un quart passent pour équivaloir à huit boisseaux de Winchester, de 2,178 pouces cubes; mais par approximation, deux *fanegas* de grains peuvent valoir trois boisseaux; et une *fanega* de terre peut être regardée comme représentant les trois quarts d'un acre.

Au lieu d'une jachère, on sème souvent de la *barilla,* et on en tire de dix à douze quintaux snr une *fanega ;* mais si par manque de pluie la récolte du froment n'a pas réussi dans la bonne saison, on sème de même cette terre en barille; et en supposant que le prix du marché soit de quarante réaux (10 fr.) le

quintal, cette récolte est plus profitable que la plus belle récolte en froment. Le prix moyen est beaucoup plus élevé; mais la valeur de cet article hausse et baisse avec une grande variété, et il se vend quelquefois vingt (5 fr.) et d'autres fois cent vingt réaux le quintal (30 fr.). On fait moudre tout le blé par des moulins à vent. J'en ai compté trente près de la ville; l'eau est si rare, que M. Macdonell paye treize liv. st. (312 fr.) par an, seulement pour le transport de celle qu'on emploie pour l'usage de sa famille.

Les arbres les plus communs dans cette vallée sont, l'orme, le peuplier, l'olivier, le figuier, le grenadier, le mûrier, l'abricotier, le palmier, le palmite et le jujubier (*genjolero*). Ce dernier porte un petit fruit extrêmement doux, et qui ressemble à l'olive pour la grosseur et pour la forme, mais dont le noyau est plus petit. Son feuillage tient de celui du frêne; il est d'un vert plus foncé, et sa surface est luisante.

Le *palmito* (chamærops humilis) s'élève à environ deux pieds; ses feuilles, qui viennent sur une tige élancée, s'étendent en éventail. Il porte des grappes de bonnes dat-

tes; et sa racine, qui est excellente, ressemble à l'artichaut. On trouve entre chaque peau un beau tissu de fibres en forme de réseau, dont on se sert ordinairement au lieu de chanvre, pour charger et nettoyer les armes.

J'ai déjà remarqué que le roc est schisteux et couvert de pierres calcaires; mais nous trouvâmes dans quelques endroits du grés siliceux avec du gravier poli et des coquilles de mer. Non loin de la ville est une montagne de laquelle on tire du gypse dont on se sert pour faire le plâtre. Tout le pays abonde en salpêtre.

Les maladies épidémiques les plus communes sont les fièvres putrides et intermittentes. Elles sont occasionées par la proximité de ce vaste marais dont j'ai déjà parlé, qui contient plusieurs centaines d'acres. Il pourrait aisément être desséché, et se changer en champs fertiles. En 1785, dans les trois mois d'automne, deux mille cinq cents personnes perdirent la vie; et l'année suivante il en mourut deux mille trois cents de plus. Cependant l'*Almojar* reste en marais; il est vrai que le gouvernement déploie son autorité, mais non de la manière la plus avantageuse pour soulager les habitans.

Lorsque la cour fut instruite de cette épidémie, elle envoya un ordre aux médecins de n'administrer aux malades aucun autre remède que celui qui était si fameux et qui avait été prescrit par D. Joseph Masdeval, qui l'avait appelé son opiate. En voici la formule :

℞ Sel d'absinthe.
— *Ammoniac optimè depurati* ā ā ʒ i.
Tartari stibiati; termine clariori tartari emetici gr. xviij.
Triturentur per horse quadrantem, deindè adde et optimè misceantur pulv. cort. peruv. ℥ i.
Syr. absinth. q. s. fiat opiata.

Il donne de cette opiate un sixième de deux en deux heures, avec une cuillerée de la potion suivante :

℞ *Aq. viper* ℥ v.
Aq. benedict Rulandi termino clariori vini emetici ℥ j.
Cremor tartari pulv. ʒ j. m.

Il ordonne, avec cette médecine, beaucoup de bouillons, et on continue l'usage jusqu'à ce que le malade soit guéri.

Dans une conversation que j'eus à la cour avec ce médecin, il m'apprit qu'une des pro-

priétés de ce remède était d'agir comme émétique ou cathartique ; mais qu'en le continuant il ranimait l'élasticité de la surface extérieure du corps, excitait la transpiration, et agissait quelquefois comme diurétique. Il m'assura que, dans les cas les plus désespérés, la maladie avait cédé le quatrième jour après qu'il avait commencé à administrer ce remède ; et il me fit l'honneur de me montrer une grande quantité d'attestations de différens médecins de presque toutes les parties de l'Espagne.

Afin de m'ôter tous les doutes que j'aurais pu avoir sur la nature de la maladie, il m'en rapporta les divers symptômes, tels que dans le commencement un abattement remarquable, accompagné de douleurs dans la tête et dans les reins ; une soif insupportable ; la langue chargée, sèche, noire, fendue et tremblante lorsqu'on la sort ; le poulx petit, dur, prompt et intermittent ; les glandes parotides enflées ; l'urine limpide d'abord, mais épaisse dans la suite de la maladie ; une respiration gênée ; le blanc des yeux devient rouge ; des taches, accompagnées de pétéchies, se montrent sur les bras et sur la poitrine ; d'abord point de sommeil, puis un assoupissement

continuel sans s'apercevoir qu'on vient de dormir; le délire, un tintement dans les oreilles, suivi de surdité; des larmes involontaires; les extrémités toujours froides; l'ébranlement de la lèvre inférieure; et enfin, si le malade n'est pas bien traité, la mort.

On ne peut pas douter de la nature de la maladie d'après cette description; mais quant à l'effet du remède, on peut certainement se permettre quelques discussions à son sujet. Il est évident, d'après les principes ordinaires de la chimie, qu'une double décomposition a lieu, et que le tartre émétique est réduit à une chaux sans action. Je dois convenir que la première fois qu'on me parla de ce singulier remède, je fus porté à croire que le pouvoir tonique du quinquina donnait à l'estomach la force de supporter cette quantité extraordinaire de tartre émétique; mais en y réfléchissant plus mûrement, il me paraît clair que ce remède actif une fois décomposé, a perdu son efficacité, et j'ai été confirmé dans cette idée par un fait que m'a raconté le docteur Masdeval, lorsque j'eus l'honneur de le voir à l'Escurial. Il avait ordonné cet opiate à un moine qui était au dernier période d'un *typhus* ou

fièvre putride; mais la garde lui donna, par méprise, toute la dose à la fois, et lui administra ainsi dix-huit grains de tartre émétique, sans autre effet cependant que d'abattre la violence de tous les symptômes. Je suis donc convaincu que l'on doit attribuer au vin émétique le nettoiement du canal alimentaire, et que l'effet du fameux opiate serait à peu près le même avec ou sans le tartre stibié, et doit être entièrement attribué au quinquina.

Les médecins de Carthagène étaient très-disposés à accorder à ce remède tout le crédit qu'il méritait, et à n'en prescrire aucun autre lorsqu'ils seraient convaincus qu'on pourrait user de celui-ci en sûreté; mais il leur paraissait peu raisonnable d'exclure absolument tous les autres. Ils envoyèrent donc leurs remontrances à la cour; et pour toute réponse, il arriva un ordre du roi qui les soumettait à l'intendant de l'arsenal de marine, et les empêchait de rien prescrire que d'après ses instructions.

Dès que ce mandat de la cour fut arrivé, l'intendant assembla les médecins, et leur intima la volonté royale, en leur faisant connaître que dans le cas de désobéissance, les

prisons seraient ouvertes, et les gardes prêts à exécuter ses ordres. Ils se plaignirent, mais en vain; et voyant que la plus absolue soumission était leur seule ressource, ils consentirent à ordonner l'opiate dans tous les cas; bien plus, pour prouver leur sincérité, ils signèrent un certificat qui démontrait qu'il n'y avait pas de remède plus efficace que celui ordonné par le roi.

Le peuple cependant n'était pas si soumis au mandat du roi; et sachant que les médecins s'étaient engagés à ne pas varier leurs ordonnances suivant l'exigence du cas et la différence des maladies qui pouvaient survenir, il refusa absolument de rechercher les secours de la médecine, et résolut d'attendre du hasard la guérison ou la mort. Lorsqu'on apprit à la cour que les médecins étaient sur le point de mourir de faim, et le peuple de maladie, par le manque de soins, le ministre se relâcha de sa sévérité, et fit un compromis par lequel les enfans d'Esculape avaient la faculté de suivre ce que leur dicterait leur jugement pour les malades en général, mais étaient obligés de ne pas administrer d'autres remèdes que l'opiate à ceux de l'hôpital royal.

C'est peut-être le premier exemple d'un despotisme qui contrôle les fonctions des médecins, et qui prescrive à cette classe de citoyens l'uniformité dans l'exercice de leur profession.

Le gouvernement municipal de Carthagène est composé d'un gouverneur militaire, de son *alcalde-major*, de trente *regidores*, dont l'office se transmet par succession, s'ils ne l'ont pas vendu auparavant, et de deux syndics choisis par le peuple pour être ses défenseurs particuliers.

Le gouverneur est le juge suprême et indépendant pour l'armée et pour les étrangers établis dans le pays; son *alcalde* préside le tribunal destiné aux citoyens de Carthagène.

Il n'est peut-être rien de plus vicieux que cette forme de gouvernement par *regidores* héréditaires, qu'on pourrait appeler ici les trente tyrans; cependant, pour rendre ce joug enoore plus insupportable, les places d'*escrivanos del numero*, sont aussi dévolues aux héritiers de ceux qui les occupent; elles peuvent même être vendues par portion, et être remplies par un délégué. Quoique les syndics soient, ainsi que les tribuns romains, choisis

par le peuple, ils sont sous l'influence des *regidores*; et comme ils ne tiennent leur place qu'une année, ils n'osent pas essayer de s'acquitter de leurs devoirs envers leurs concitoyens.

On prétend qu'en conséquence de ce système vicieux, les *regidores* et les *escrivanos* sont constamment occupés à piller. Il est certain que les premiers possèdent plusieurs sources de péculat; car outre celles que j'ai déjà mentionnées et que leur offre la fixation du prix des denrées, la principale source de malversation, et celle qui choque le plus généralement, est la création de nouveaux offices très-lucratifs pour eux ou pour leurs créatures, et la répartition entr'eux de fortes sommes qu'ils lèvent sous prétexte de détruire les sauterelles, lors même qu'il n'y en a que peu ou point; pour cet objet ils font de faux rapports au gouvernement, et produisent de tels témoignages de leur zèle et de leur activité, qu'ils obtiennent les plus grands éloges, lorsqu'ils ne mériteraient que des reproches. Il n'y a pas long-temps qu'ils dépensèrent trois cent mille réaux, ou environ trois mille liv. st. (72,000 fr.), et levèrent cette somme par un *arbitrio* ou

taxe arbitraire sur les habitans, sous le prétexte de faire détruire des sauterelles, quoique personne ne pût deviner quelle partie du pays des environs avait été infesté par ce fléau. Il serait dangereux de se plaindre de ces abus, et la vénalité a des ramifications si étendues, que chaque citoyen cherche à s'assurer la faveur et la protection d'un *regidore*, comme le seul moyen de sûreté pour sa personne et ses propriétés. Cette circonstance prouve suffisamment le vice d'un pareil gouvernement et sa mauvaise administration; car par-tout où on trouve des patrons et des cliens, on peut être assuré que les lois y sont faibles, et que la violence y a usurpé la place de l'équité.

Ce défaut d'énergie dans le gouvernement fait que les meurtres et les assassinats sont fréquens à Carthagène; et depuis plusieurs années pas un seul de ces crimes n'a été puni, parce que le plus atroce scélérat peut, à moins qu'il ne soit pauvre et misérable, trouver un refuge dans la rapacité des *escrivanos*.

Le manque de fidélité dans les vœux matrimoniaux, est aussi fréquent à Carthagène que dans les autres provinces d'Espagne. Ce fut

ici qu'un matin quelqu'un dit gravement à son ami : « Avant que j'aille me coucher ce soir, « toute la ville sera en confusion ». Ce qu'il occasiona en rentrant chez lui, une heure plutôt qu'à l'ordinaire, au grand déplaisir de sa femme et de son *cortejo*, dont la retraite précipitée et l'arrivée inattendue à son logis y produisit la même confusion; et ainsi par une suite de semblables arrivées inattendues, la prédiction faite le matin fut accomplie à la lettre.

J'ai déjà remarqué que le célibat du clergé pouvait être regardé comme une des grandes causes de la corruption des mœurs; mais ici je dois observer qu'il n'opère que comme cause seconde, tandis qu'on peut trouver la première, d'après l'aveu de ceux qui sont juges compétans, dans l'introduction des manières italiennes, à l'avénement de Charles III quand il arriva de Naples, en y joignant le manque de liberté raisonnable entre les deux sexes qui existait précédemment.

Si je puis me hasarder à chercher encore une autre cause de cette dépravation générale, je la trouverai dans le manque d'exhortations publiques, car le clergé séculier ne prêche

que très-rarement. Les moines s'étendent à la vérité dans leurs sermons, sur les vertus du saint leur patron, ou s'efforcent de célébrer quelque *senora* favorite et à élever autel contre autel; mais ils paraissent rarement occupés du soin d'améliorer la morale de leur troupeau; et à l'exception du temps de carême, ils n'exhortent pas souvent le peuple à la repentance. Leurs méprisables effusions ont été justement tournées en ridicule, par un auteur Espagnol qui, pour l'esprit et la gaieté, n'a pas de rivaux qui le surpassent; tous ceux qui ont lu sa charmante histoire du fameux prédicateur *Fray Gerundio*, reconnaîtront la justesse de sa censure. Si cet ouvrage n'avait pas été condamné par l'inquisition, il aurait pu produire dans l'éloquence de la chaire, la même réforme que celle qui fut introduite en Angleterre par une production semblable d'Echard, intitulée : *Motifs et causes de mépris du clergé.*

L'Espagne a été si pauvre en orateurs pour la chaire, qu'aucun des moines ou des ecclésiastiques avec lesquels j'ai parlé, n'a pu me recommander un auteur comme digne d'attention; et même à présent s'il paraît un pré-

dicateur d'un mérite un peu distingué, il est admiré comme un prodige et presqu'adoré comme un saint.

Tel était un fameux capucin, le père *Diego* de Cadix, qui vint à Carthagène pendant mon séjour dans cette ville, et qui prêchait tous les soirs dans la grande place à plus de dix mille personnes. Plusieurs de ses admirateurs s'assemblaient de bonne heure pour s'assurer les bonnes places; mais comme il ne commençait qu'après six heures, les magistrats défendirent de retenir des places avant deux heures après-midi : voyant cependant que le tumulte et le désordre, les chaises et les têtes cassées ne faisaient qu'augmenter, ils permirent à chacun d'agir suivant sa volonté; en conséquence, quelques-uns plus zélés que les autres, prirent de nouveau leurs places peu après le lever du soleil.

Le bon père est instruit, éloquent et modeste; et quoique le vulgaire lui attribue plusieurs miracles, il n'annonce aucune prétention à cette distinction; cet homme qui a une permission de l'évêque et la protection des magistrats, était constamment suivi d'une garde pour empêcher que ses habits ne lui

fussent enlevés pour en faire des reliques. Il était écouté avec l'attention la plus profonde, et après un discours sur le pardon des offenses; plusieurs personnes ennemies se réconcilièrent et devinrent amies. Un de ses sermons cependant avait un but dangereux; mais le sentiment de l'honneur, de la reconnaissance et de la piété filiale est tellement imprimé dans le cœur humain, que peu de personnes parurent goûter sa doctrine; au contraire, la plupart de ses auditeurs semblèrent frémir d'horreur, lorsqu'il s'efforça de leur persuader que, dans un cas d'hérésie, il était de leur devoir de dénoncer à l'inquisition leurs plus proches parens, ou leurs plus chers amis.

VOYAGE
DE CARTHAGÈNE A ALICANTE.

Le mardi, 15 mai, à sept heures du matin, je pris congé de mes amis, et je partis pour Murcie dans un *calesin;* je traversai la vallée par laquelle j'étais venu à Carthagène, et vers midi j'arrivai à la *venta* de *Jimenao*, qui en est à quatre lieues. L'après-dîné, nous quittâmes la vallée vers trois heures et nous montâmes par un beau chemin neuf, au milieu des montagnes dont la plupart sont cultivées jusqu'au sommet.

La cause de cette culture qui s'élève si haut, et de la grande fertilité de la vallée que je venais de quitter, me paraît être due à la roche schisteuse et tendre qui la borde des deux côtés et dont les débris renouvellent sans cesse le sol, et le nourrissent constamment d'une argile grasse et fertile.

En coupant les montagnes pour faire le chemin, on a mis à découvert de vastes couches

de gravier poli, de quartz blanc, de pierre calcaire et de grès siliceux.

Nous rencontrâmes, en montant, deux chariots chargés d'ail; mon guide m'assura que la quantité que je voyais là était celle qui se consommait chaque semaine à Carthagène.

En descendant vers Murcie, je remarquai une croix funèbre; son inscription m'apprit qu'un voyageur avait été volé et assassiné dans cet endroit trois ans auparavant.

La vallée de Murcie est aussi féconde que celle de Carthagène; sa richesse provient de la même cause; mais certainement elle surpasse en beauté tout ce que j'ai vu en Espagne; le sol en est gras et bien arrosé, et cette vaste étendue ressemble à un jardin bien cultivé. Les orangers, les citronniers, les oliviers et les mûriers y croissent en abondance, et toute la vallée fourmille d'une telle multitude d'hommes, tous actifs et occupés à des travaux utiles, qu'ils ressemblent aux abeilles lorsqu'elles vont recueillir le miel, et reviennent chargées à leur ruche. Comme ils sont habillés en blanc, on les aperçoit d'autant plus aisément; ils ont pour vêtement une veste et des culottes courtes de toile.

Comme nous approchions de la ville, un *corsario* ou charretier qui nous accompagnait, eut le malheur de briser un panier qu'on avait confié à ses soins, et celui, plus grand encore, de découvrir ce qu'il contenait. Après cet accident, je remarquai qu'il devenait pensif, et je vis clairement qu'il éprouvait quelque tentation à laquelle il résista d'abord; mais enfin il prit un gâteau, ferma le panier, et détourna ses yeux; mais peu à peu il parut vaincre ses scrupules, et avant d'être arrivé à la ville, il avait presque mangé le tout. Si la tentation s'était présentée plutôt à lui, je suis porté à croire que pas un des gâteaux n'aurait atteint le lieu de sa destination. Je souris de sa simplicité, et continuant mes réflexions sur les différentes tentations auxquelles l'humanité est sujète, j'en tirai cette conclusion que l'ignorance du mal est la meilleure sauve-garde de l'innocence.

On arrive à Murcie par une avenue droite, large, bien plantée et bien arrosée, bordée à droite et à gauche de champs féconds.

La ville est partagée en onze paroisses: elle a une cathédrale, et contient, suivant

le dernier rapport envoyé au gouvernement; quinze mille familles. Il y a neuf couvens de femmes et dix d'hommes.

Dès que je fus arrivé, je me hâtai d'aller voir la cathédrale, dont la tour élevée avait attiré de très-loin mon attention. La façade de cet édifice est élégante, et ornée de seize colonnes de marbre, d'ordre corinthien, et de trente-deux statues de grandeur naturelle. Un des objets le plus frappant de ce bâtiment, est une chapelle du marquis de Los Veles : elle est hexagone, et couverte d'un dôme dans le style gothique à la fois léger et élégant. Cette chapelle est entourée d'une chaîne en pierre d'un travail curieux.

Lorsque j'entrai dans la cathédrale, je fus extrêmement trompé dans mon attente, en voyant qu'elle répondait si peu à la beauté de sa façade. On n'y voit rien de remarquable, excepté les tableaux et les joyaux.

L'un des deux autels d'argent est simple; l'autre destiné pour les grandes fêtes est plus orné. Une *custodia* pour renfermer l'hostie, pèse à peu près six quintaux et demi, ce qui est un peu moins de six cents livres. Une autre *custodia* en or pèse huit livres et

quatre onces, et est enrichie de six cents émeraudes et de plusieurs diamans de prix. Un vase à peu près semblable, dont on ne se sert que pour serrer les hosties consacrées, et qui est appelé *el copon*, est du poids de cinq livres d'or, et orné de plusieurs brillans d'une valeur considérable. A droite de l'autel on voit une urne d'argent massif de quatre pieds de long sur deux et demi de large et quatre de haut, où sont déposées les cendres des deux saints évêques Fulgence et Florentin. Au-dessus est une petite caisse renfermant un poil de la barbe de Notre-Seigneur, envoyé de Rome par le cardinal Velluga qui était évêque de ce diocèse.

On ne finirait pas si on voulait énumérer tous les bijoux qui appartiennent à cette église; ils forment une masse de richesse qui, si elle était en circulation, animerait l'industrie et produirait de nouveaux trésors au pays, aussi loin que son influence pourrait s'étendre.

La sacristie destinée à renfermer ces richesses est dans le centre d'une grande tour, construite comme celle de Séville, pas aussi haute, mais lorsqu'elle sera achevée, elle aura dix pieds de plus que ce fameux édifice. En

montant par une pente douce, on fait le tour du sanctuaire, vaste enceinte destinée à servir de refuge aux assassins : ils sont également à l'abri du glaive de la justice et du poignard de la vengeance.

Je vis dans cette prison volontaire deux meurtriers qui avaient chacun leur lit. Ils me suivirent à la tour, et paraissaient heureux d'avoir quelqu'un à qui ils pussent parler; mais je m'attendais si peu à entendre la vérité de leur bouche, que je ne leur fis aucune question sur les circonstances qui les avaient amenés dans cette triste demeure.

On jouit d'une vue délicieuse du sommet de cette haute tour qui domine la vallée et les montagnes voisines. On aperçoit toute la ville qui entoure la cathédrale, et qui est placée à peu près dans le centre de la vallée, dont les dimensions de l'est à l'ouest sont à peu près de six lieues, et de deux du nord au sud. Elle est bornée au midi par la chaîne de montagnes sur laquelle nous venions de passer, et qui la sépare de la vallée de Carthagène. A l'est, elle communique par une petite ouverture d'environ une lieue, avec la vallée d'Orihuela et avec la mer. Au nord-

ouest sont des collines, et au delà de hautes montagnes qui bornent la vue dans le lointain.

La cathédrale est construite avec une espèce de pierre de taille connue sous le nom de Pisolite, parce qu'elle paraît composée de coquilles en petits fragmens, avec des globules ronds comme des œufs de poisson. Elle contient aussi plusieurs bivalves et des anomies entières.

Le plus grand couvent est celui des Cordeliers : mais le plus joli est celui des religieuses appelées *Las Capuchinas*.

Je fus extrêmement frappé du pont bâti sur la *Segura* : il est magnifique, et remarquable sur-tout par la vue délicieuse qu'il offre de la rivière, de la ville, de la vallée et des montagnes lointaines : tous ces objets produisent, par leur situation respective, les effets les plus agréables.

Comme cette rivière se déborde souvent dans la saison des pluies, la ville aurait déjà été emportée depuis long-temps, sans une forte digue de vingt pieds de large sur autant de haut qui la protège. Cette digue construite seulement pour la sûreté de la ville, et qui s'étend à plusieurs milles en avant

dans le pays, offre une promenade très-agréable aux habitans; et comme ils y ont fixé leurs *stations* sacrées, ils y trouvent aussi un but de dévotion. J'ai déjà expliqué la nature de ces stations, en décrivant le couvent des Franciscains de Séville.

Ceux qui ont toujours vécu dans un climat tempéré ne peuvent pas imaginer combien le voyageur souffre des mouches lorsqu'il passe l'été dans les provinces méridionales de l'Espagne. Mais de toutes les villes que j'ai traversées, Murcie est celle qui m'a paru infestée d'une plus grande quantité de ces insectes incommodes. C'est là qu'on peut comprendre clairement pourquoi le nom *Beelzebut*, dieu des mouches, est devenu la qualification d'un être detesté de tous les humains. Dans quelques maisons on se sert, pour écarter les mouches, d'un grand éventail, suspendu au-dessus de la table, et qui est constamment en mouvement; dans d'autres, un des domestiques est occupé sans relâche à remuer des branches d'arbres pendant que l'on dîne; mais les grands ont à côté d'eux un domestique, dont le seul emploi est de chasser les mouches avec une serviette.

Je ne fis pas un long séjour à Murcie. Cette ville et ses environs sont très-intéressans ; mais n'ayant malheureusement pas trouvé la lettre de recommandation que le comte de Florida-Blanca m'avait donnée pour une des principales personnes de la ville, je me hâtai trop de conclure que les officiers des douanes de Cadix l'avaient égarée lorsqu'ils avaient examiné mon porte-manteau et pris mes lettres. J'eus ensuite le déplaisir de découvrir qu'ils l'avaient placée avec mes lettres pour Valence; mais il était alors trop tard pour profiter de la découverte. Dégoûté de la saleté de la *posada*, où l'on était fort mal, et n'ayant aucune autre recommandation pour Murcie, je résolus de quitter la ville après y avoir passé une nuit.

Le *posadero* qui, comme la plupart des aubergistes d'Espagne, est un bohémien, m'assura qu'il payait trente réaux (7 fr. 50 c.), c'est à-dire, six schellings par jour d'impôt, et sept cent cinquante réaux (175 fr.) par an pour l'*alcavala ;* cependant de toutes les mauvaises *ventas* et *posadas* que j'ai vues, celle-là me parut une des plus misérables.

Ce qu'il paye pour l'*alcavala* n'est pas très-

considérable, parce que chaque *arroba* d'huile devant un droit de cinq réaux (1 fr. 25 c.), et la viande de boucherie trois quartos la livre (7 c.); si on suppose que sa consommation est proportionnelle à l'impôt journalier qu'il acquitte, le total devrait se monter à plus de sept livres dix schellings (180 fr.) par année.

Malgré ces lourdes impositions, le bœuf se vend onze quartos, ou un peu plus de trois pences (30 c.) la livre de seize onces; le mouton treize quartos (33 c.); le porc quinze (37 c.); le chevreau seize (39); et le pain quatre quartos (10 c.), s'il est très-blanc.

Le mercredi 16 mai, à trois heures après midi, je me plaçai dans mon calesin, et côtoyant le bord de la rivière, je pris le chemin d'Alicante. A gauche on voit un vieux château placé au sommet d'un roc calcaire très-élevé, pointu comme un pain de sucre, et rempli de fossiles étrangers. Le froment, l'orge, l'avoine, les pois, le lin, le chanvre, la luzerne (*alfalfa*), me parurent promettre d'abondantes récoltes, les arbres étaient ornés de la plus brillante verdure; je remarquai particulièrement des peupliers, des saules, des ormes, des cyprès, des orangers, des citronniers, des figuiers, des

mûriers; des palmiers, des néfliers, des coignassiers et des grenadiers. En un mot, toute la vallée est un jardin continuel. J'observai que les fours était séparés des maisons, et couverts de terre pour concentrer la chaleur.

Nous arrivâmes le soir de bonne heure à *Orihuela*, à quatre lieues de Murcie. C'est une ville riche et florissante, bâtie des deux côtés de la Ségura. Elle renferme vingt-un mille ames, trente couvens, et un séminaire établi en 1555, pour deux cents étudians.

La cathédrale est antique, et peu digne d'attention, mais l'église paroissiale de *Santa-Augusta*, est très-élégante, et celle des frères Augustins, lorsqu'elle sera finie, procurera un grand ornement à la ville.

Dans plusieurs endroits des environs se trouvent de bons ateliers de salpêtre pour le gouvernement. L'eau est si abondante dans toute cette vallée, que les récoltes ne dépendent pas du plus ou moins de pluie : de là vient le proverbe :

Llueva o no llueva, frigo en Orihuela [1].

[1] « Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, l'orge réussit toujours à Orihuela ».

En quittant cette ville, nous continuâmes notre route le long de la vallée, au milieu de vastes plantations de mûriers; nous avions la rivière à notre droite, et de hautes montagnes à notre gauche. Ici la réglisse paraît être comme une mauvaise herbe répandue dans tout le pays; le sol qui est profond lui convient particulièrement, et la chaleur du soleil, jointe à l'abondance d'eau, donne à la végétation une vigueur extrême.

Nous laissâmes ensuite cette plaine immense et la Segura sur la droite, puis traversant à gauche une petite vallée qui servait de communication, et passant entre des rochers élevés, nous entrâmes, après avoir fait environ un mille, dans la fertile vallée de Punda qui, ainsi que celles qui lui correspondent, sont dirigées de l'est à l'ouest, comme presque toutes les chaînes de montagnes d'Espagne; elles communiquent près de la mer avec la vallée d'Orihuela. Nous aperçûmes quelques croix funèbres sur les montagnes.

L'habillement des paysans consiste en une veste, des culottes, des bas, le tout de couleur blanche; ils portent des sandales de spart

une ceinture de couleur, et un bonnet noir [1].

Après avoir fait deux lieues, nous arrivâmes à *Alvatera*, misérable village dont l'église est magnifique; il appartient au marquis Dos Aguas. Les principales productions du pays sont le vin et les olives. En avançant davantage, nous rencontrâmes un troupeau de moutons voyageurs qui allait pâturer sur les montagnes. Nous vîmes à un endroit où quatre chemins se réunissaient, un poteau élevé, au haut duquel le quartier d'un homme était suspendu à un crochet de fer. Les trois autres quartiers étaient suspendus dans les endroits où ce malheureux avait commis des vols ou des meurtres.

Dans les fonds, les champs de froment paraissaient bien garnis, et attendaient la faucille; l'orge déjà récolté et rangé autour des aires, était prêt à être foulé par le bétail.

Tous les chemins sont ici dans l'état de pure nature; mais comme au-dessous d'une couche d'un sol gras et argileux, on trouve un lit de gravier bien ferme, on pourrait, en

[1] Ce bonnet noir, qui est ordinairement de velours, porte le nom de *montera*. Il varie un peu de forme, selon les différentes provinces.

enlevant cette première couche, faire des chemins qui n'exigeraient aucune réparation pendant plusieurs générations.

Environ à un mille d'Elche, en traversant le lit élargi d'un torrent, alors à sec, et à l'entrée d'une immense plantation d'oliviers, je vis trois poteaux semblables à celui que nous avions aperçu auparavant; ils portaient tous le quartier d'un homme, et servaient de monument qui indiquait autant de vols accompagnés d'assassinat.

Elche, Ilici des Romains, peut avec vérité être appelée la ville de dattes, car elle est toute entourée de palmiers. Ces arbres sont, dans le mois de mai, chargés de fruits qui pendent en grappes, forment un cercle complet, et ressemblent, lorsqu'ils sont mûrs, à une couronne d'or du centre de laquelle s'élève un bouquet de plumes. Chaque grappe remplirait un boisseau, à en juger d'après l'apparence, et on dit qu'elle pèse de six à dix arrobas. Il existe une grande variété dans ce fruit, soit pour le goût, soit pour la couleur. Quelques dattes sont vertes étant mûres; mais plus ordinairement elles sont jaunes et quelquefois d'un brun foncé : quelques-unes

sont douces, d'autres un peu acides. L'arbre mâle ne produit que des fleurs, l'arbre femelle porte les fruits [1].

[1] Ces grappes pendent de la base des feuilles qui forment une touffe au haut d'un tronc élevé et garni d'aspérités dues à la base du petiole de la feuille qui reste toujours. C'est sur ces aspérités que les habitans posent leurs pieds quand ils grimpent sur ces arbres, droits et sans branches, pour aller cueillir leurs fruits, après avoir enveloppé leur corps et le tronc de l'arbre d'une corde lâche, comme l'a très-bien décrit M. Desfontaines dans sa *Flore atlantique*.

Mais l'opération la plus difficile a lieu quand ils montent pour réunir toutes les feuilles du dattier en une espèce de cône; cette opération se fait dans le but d'étioler les feuilles. Lorsqu'elles sont ainsi blanchies, on s'en sert dans les processions le jour des Rameaux; les prêtres, après les avoir bénies, les vendent aux particuliers, qui les mettent sur leurs balcons pour se préserver, disent-ils, des malheurs qui peuvent leur arriver. Ces branches ainsi blanchies, sont même un objet d'exportation pour l'Italie; et on les emploie aussi à différens ouvrages, comme des nattes, des paniers, des chapeaux, etc. Pour les réunir en cône, on redresse les feuilles extérieures, qui sont ordinairement étalées, au moyen d'une corde qu'on resserre toujours de plus en plus, jusqu'à former un faisceau, que l'on recouvre de feuilles inutiles ou de paille, et que l'on assure avec d'autres cordes dont on entoure ce cône depuis la base jusqu'au sommet. On se sert pour cette opération de légères échelles d'une douzaine d'échelons;

Elche est divisée en trois paroisses, et contient, suivant le dernier recensement du gouvernement, dix-sept mille quatre cent trois individus, dont huit mille six cent cinquante-sept hommes, et huit mille sept cent quarante-six femmes; mais le nombre des veuves est de sept cent cinquante-un, et celui des veufs de trois cents. On y compte vingt nobles, dix-huit avocats, douze *escrivanos*, treize inquisiteurs et trois couvens, deux pour les moines et un pour les religieuses. La grande église est un beau bâtiment; la structure en est élégante, et son dôme est

on les pose sur le sommet du tronc, et on les appuie contre ce cône, qui souvent plie sous le poids. L'œil effrayé du spectateur n'ose regarder cet homme au milieu d'un si grand danger, tandis que calme et serein il achève tranquillement son ouvrage. Le cône une fois achevé, il descend son échelle et sa hache, entre de nouveau dans sa ceinture ou corde circulaire, et descend avec une rapidité étonnante. On commence à former ces cônes depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin, et on ne les ferme en haut qu'au mois d'août pour que les feuilles du centre croissent et deviennent égales aux autres. C'est de cette manière que l'on tire parti des dattiers mâles et des femelles qui n'ont pas de fruit; on les met en cônes tous les trois ans, temps suffisant pour qu'il poussent de nouvelles feuilles.

magnifique. Il y a deux curés pour le service de l'autel, un vicaire, quatre docteurs, et plusieurs chapelains. L'édifice est en grès; mais comme le ciment naturel qui lie les particules de cette pierre est peu tenace, elle se décompose et se fend.

Elche appartient au duc d'Arcos, maintenant comte d'Altamira. Elle est gouvernée par son *corregidor*, quatre *regidores*, autant de députés des communes, deux *alcaldes*, et *un alguazil mayor*. Le palais ducal est situé sur le bord d'un profond ravin, et porte les marques de l'antiquité la plus reculée. Il fut conquis sur les Maures en 1363, par Pierre, surnommé *le Cruel*.

En quittant Elche, on traverse des plantations d'oliviers très-considérables, entremêlées de caroubiers (*algarrobos*)[1]; alors la vue s'étend : on a la mer à droite environ à une lieue de distance; à gauche, les montagnes éloignées disparaissent et se perdent à l'horizon, tandis qu'à quatre lieues en avant de soi, on domine le fort élevé d'Alicante.

En approchant de la ville, le pays devient sauvage et inégal; mais lorsqu'on est des-

[1] *Ceratonia siliqua*. L.

cendu à peu près au niveau de la mer; on trouve un sol très-fertile, de vastes champs de blé, et de grandes plantations d'amandiers.

Dans toutes les provinces méridionales de l'Espagne, et particulièrement dans ce canton, on voit des fontaines nombreuses et des réservoirs d'eau recouverts par des arches, que l'onattribue peut-être à tort à la patiente industrie des Maures, tandis qu'on pourrait, avec autant de fondement, les attribuer aux Romains, aux Carthaginois, ou aux habitans plus anciens de la presqu'île.

Je m'amusai beaucoup, pendant ce court voyage, de la superstition de mon guide; superstition, au reste, qui n'était pas bornée à lui seul, et que j'ai retrouvée également chez tous les voituriers et les charretiers avec qui j'ai eu par la suite occasion de causer sur ce sujet. Ils portent constamment sur eux la patte d'une taupe, pour garantir leurs mules et leurs chevaux du *mal de ojos*. Je crus d'abord que c'était le *mal d'yeux;* mais, après m'en être informé, je vis que je me trompais, et que cette expression marquait la maligne influence de la sorcellerie qui se fait sentir par le regard. Dans les provinces

méridionales de l'Espagne, comme jadis en Angleterre, et même comme aujourd'hui encore en Cornouailles, les enfans et le bas peuple s'accordent tous à attribuer un pouvoir nécromantique à la femme qui, dans chaque village est la plus difforme, la plus décrépite par l'effet de la vieillesse, et dont les yeux sont les plus hagards. Dans le Cornouailles, la sorcière, pour opérer ses charmes, est obligée de répéter trois fois les mots : « *Je souhaite* » ; mais en Espagne un seul regard suffit, et l'objet sur lequel se dirige cette maligne influence, peut tomber et mourir s'il n'est soutenu par un pouvoir supérieur. Les amulettes les plus efficaces sont la patte d'une taupe qu'on porte dans sa poche; un morceau d'écarlate d'un habit qu'un homme ait porté, ou le *manesita* qu'on attache au poignet des enfans. Le *manesita* est une *petite main* de jais, d'ivoire, de verre, ou de pierre montée en argent, et dont le pouce est passé entre les deux doigts du milieu. Mais à défaut de ce préservatif, quelqu'un qui craindrait le danger, peut s'en défendre aisément en mettant son pouce dans la même position. C'est aussi pourquoi, dès

qu'une tendre mère observe un méchant regard fixé sur son enfant, elle s'écrie : *Festa una figa*, c'est-à-dire, passe le pouce en signe de défiance. Cette espèce de superstition n'est pas du tout nouvelle, nous la remarquons distinctement chez les Romains.

Ecce avia, aut metuens divum matertera cunis
Exemit puerum, frontemque atque uda labella
Infami digito, et lustralibus ante salivis
Expiat, urentes occulos inhibere perita.
Persii Satyra, II. 31—34.

Je remarquai dans ce petit voyage un établissement qui fait beaucoup d'honneur au comte Florida-Blanca, en contribuant non-seulement à l'agrément et à la commodité du voyageur, mais aussi à la sûreté de sa personne. Le gouvernement s'est engagé à élever, à la distance de chaque lieue, une petite cabane avec un jardin convenable qui sert d'habitation à un *peon caminero*, qui reçoit cinq réaux (1 fr. 25 c.) par jour pour réparer les grandes routes et protéger les voyageurs. On lui fournit pour cet objet tous les outils et les armes nécessaires. Cette institution doit devenir générale dans toutes les provinces.

ALICANTE.

Alicante est situé au fond d'une baie formée par les caps de *la Huerta* et de *San Pablo*. Cette ville est protégée par un château, bâti sur le sommet d'une montagne, à laquelle les habitans avaient l'habitude d'accorder leur confiance lorsqu'ils étaient attaqués par leurs ennemis, mais qui actuellement est plutôt pour eux un objet de terreur; car il arrive quelquefois que de grandes portions de rochers se détachent de leur base, et menacent de détruire une partie de la ville.

Les rues sont étroites, et étaient fort mal pavées; mais à présent, grâce au zèle infatigable du gouverneur, D. Francisco Pacheco, peu de villes peuvent se vanter d'être plus propres; ainsi par les soins bien dirigés d'un homme, cette ville, qui jadis était un véritable nid d'ordure, est devenue un séjour délicieux.

Il paraît, par le dernier dénombrement

envoyé au gouvernement, que les habitans se montent à 17,345 individus, dont 8,524 hommes et 8,821 femmes; les hommes non mariés et les jeunes garçons se montent à 4,966; les femmes non mariées et les petites filles à 4,576; mais il y à 937 veuves et seulement 341 veufs. En divisant ces habitans d'après leur âge, il paraît qu'il y a

au-dessous de sept ans	2,865
De sept à seize	3,144
De seize à vingt-cinq.......	2,870
De vingt-cinq à quarante....	3,782
De quarante à cinquante.....	2,033
Au-dessus de cinquante....	2,651
TOTAL............	17,345 *

* Suivant Cavanilles, Alicante et la campagne qui l'entoure auraient contenu en 1794, 5,000 familles, ce qui porterait, en calculant suivant lui 9 individus pour deux familles, le nombre de ses habitans à 22,500; mais l'épidémie qui a régné sur les côtes d'Espagne en 1804, a enlevé à la ville d'Alicante un tiers de ses habitans; et un grand rapport que cette maladie a offert avec la fièvre jaune d'Amérique, c'est que de tous les individus qui se sont retirés dès les premiers momens dans la campagne, aucun n'a péri, quoiqu'ils ne fussent pas très-éloignés de la ville.

Le clergé est composé de 56 membres, en comprenant ceux qui ont dans quatre paroisses la direction particulière des ames, ainsi que quelques autres individus qui sont ordonnés, et qui vivent ou de leur patrimoine ou de bénéfices ecclésiastiques dont le revenu équivaut à trois réaux (75 cent.) par jour, c'est-à-dire, à environ onze liv. sterl. (264 fr.) par an.

Parmi les séculiers on compte soixante-quatre nobles, vingt-huit avocats, trente-un *escrivanos*, deux cent quatre-vingt-quatorze étudians, neuf cent soixante-quatorze fermiers, deux mille trois cent un journaliers; les marchands et les gens de boutique se montent à trois cent treize, les manufacturiers à onze, les artisans à treize cents quatre-vingt-douze, et les domestiques à six cent trente. Outre cela il y a huit couvens qui contiennent environ deux cent cinquante personnes liées par des vœux.

Le produit de l'impôt provincial, de celui sur les denrées et du monopole royal sur l'eau-de-vie et le sel, se monte, pour cette ville et les villages des environs, à 539,561 réaux, ou un peu moins de 5,400 livres sterl.

(129,600 fr.). Maintenant, comme tout le district, ou *corregimiento* d'Alicante, contient, suivant le dernier rapport fait au gouvernement, 33,045 individus, on voit que la proportion de ces taxes ne se monte pas à plus de seize réaux ou environ trois schellings et deux pences (4 fr.) pour chaque habitant.

Aucune des églises ni aucun des couvens ne sont dignes de remarque. Je m'amusai beaucoup, il est vrai, dans la grande église, mais ce ne fut pas en examinant son architecture, ni aucun des autels; ce qui attira mon attention fut une concession du collége des cardinaux, sanctionnée par l'archevêque et l'évêque, qui accordait deux mille cinq cent quatre-vingts jours d'indulgence à chaque pénitent qui dirait, devant l'autel de la vierge, *Ave Maria purissima,* et autant à ceux, qui en l'entendant, répondraient, *Sin peccado concebida* [1].

Il y a pour le service de cette grande église dix chanoines, trois dignitaires et deux béné-

[1] Il est d'usage à Alicante, quand on entre dans une maison, au lieu de demander s'il y a quelqu'un, de crier *Ave Maria purissima;* et on vous répond de l'intérieur: *Sin peccado concebida,* ce qui équivaut à une invitation d'entrer.

ficiers, mais ils passent pour très-pauvres. Le siége de l'évêque est à Orihuela, où les chanoines sont mieux payés.

Le commerce d'Alicante est considérable; il entre annullement dans son port de cinq cents à mille vaisseaux, dont la plupart sont Catalans. En 1782, il y en entra neuf cent soixante-un. Les principaux articles qu'on en exporte sont :

Graine d'anis, trois à quatre mille quintaux.

Amandes, huit à dix mille quintaux.

Barille, soixante à quatre-vingt-dix mille quintaux.

Eau-de-vie, environ cent mille pipes.

Cumin, deux mille à deux mille cinq cents quintaux.

Spart, brut et travaillé en cordes et en nattes, quantité indéterminée.

Figues, environ mille quintaux.

Poisson, une quantité incertaine.

Grana silvestre [1], appelé aussi vermillon, environ trois cents quintaux.

[1] Le *grana silvestre* est l'insecte appelé *kermès*; il fournit cette couleur qui s'approche de celle de la cochenille, et dont nous avons déjà parlé.

Mine de plomb, une quantité incertaine.

Racine de réglisse, *id.*

Fleurs de lavande, pour l'Angleterre et la Hollande, *id.*

Jus de citron, *id.*

Ecorces de grenades [1], *id.*

Raisins, soixante à cent mille quintaux.

Sel, environ cent mille tonneaux.

Saffran, une quantité incertaine.

Soie et vinaigre, *id.*

Vins, environ deux cents tonneaux.

Laine, trois à quatre mille quintaux.

La valeur de notre commerce avec Alicante et ses environs, se verra clairement dans le tableau suivant des années 1784 et 1785 que m'a donné le consul anglais.

[1] Ces écorces de grenade servent aux teinturiers.

Exportations pour la Grande Bretagne, et importations de l'année 1784.

PORTS.	EXPORTATIONS.	VALEUR sterling. liv.	s.
Alicante.....	Barille, 7,375 bales	40,562	10
Valence.....	Raisins, 146,560 paniers,	40,304	»
Murviedro ...	Eau-de-vie, 430 pipes...	4,300	»
Alicante.....	Vins et fruits..........	3,800	»
La Muetta....	Sel, 630 tonnes........	378	»
	Par aperçu, 7,100 tonneaux.	89,344	10

IMPORTATIONS.

Alicante.....	Morue de Terre-Neuve, 55,800 quintaux......	34,875	»
Valence.....	*Idem*, 5,200 quintaux...	3,380	»
Denia......	*Idem*, 8,900 quintaux...	5,785	»
Alicante.....	Morue sèche de Shetland, 1,500 quintaux.......	1,575	»
	Saumon salé, 674 tierçons	1,685	»
	Objets manufacturés en fer, cuivre, étain, etc.	2,000	»
	En laines.............	6,000	»
Valence.....	*Idem*, et *idem*.........	19,945	»
	Par aperçu, 3,932 tonneaux.	75,245	»

PORTS.	EXPORTATIONS. (1785)	VALEUR sterling.	
		liv.	s.
Alicante.	Barille, 2,957 balots	21,068	»
Valence.	Raisins, 120,000 paniers .	39,000	»
Murviedro. . . .	Eau-de-vie, 300 pipes. .	3,000	»
Alicante.	Vins et fruits	1,500	»
La Muetta. . . .	Sel, 1,600 tonneaux. . . .	960	»
	Par aperçu, 5,712 tonneaux.	65,528	»

IMPORTATIONS.

Alicante.	Morue de Terre-Neuve, 45,000 quintaux.	30,375	»
Valence	*Idem*, 15,000 quintaux. .	10,500	»
Denia.	*Idem*, 8,900 quintaux. . .	7,700	»
Alicante.	Saumon, 100 tierçons. . .	275	»
	Morue de Shetland, 1,250	1,312	»
	Objets manufacturés	1,174	»
	Étoffes de laine.	3,780	»
Valence.	*Idem* et *idem*	27,106	»
	Par aperçu, 3,824 tonneaux.	82,222	»

La barille est un article considérable de commerce, et jusqu'en 1780 il était borné à ce port seul; mais depuis que les droits ont été élevés de cent quatorze maravedis et trois quarts (78 c.) le quintal, à quatre cent quarante-deux (3 fr. 23 c.), même droit qui avait été précédemment établi par le gouvernement de Carthagène, cette branche de commerce s'est répartie plus généralement. Les droits actuels sur le quintal de cent quatorze livres avoir-du-poids, sont ainsi qu'il suit : droit royal, quatre cent quarante-deux maravedis; *alcavala*, trente-cinq et deux tiers (8 c.); droit de courtage et droits consulaires, douze (7 c.); en tout environ deux schellings et dix pences (3 fr. 38 c.).

Tandis que les droits sur la barille qu'on exportait étaient d'un peu plus de trois réaux le quintal (75 c.), le gouvernement Espagnol en exigeait vingt-quatre (6 fr.) pour le savon; en conséquence l'huile et la soude étaient transportées à Marseille et changées en savon pour l'usage de l'Espagne et de ses colonies [1].

Le droit de courtage est d'un quart pour cent sur toutes les marchandises qui entrent

[1] *Vide Camp. E. P. part. iv.* p. 249.

et sortent; il se paye par les marchands au marquis de Paralès, comme une compensation pour le privilége qu'ont les négocians de nommer eux-mêmes leurs courtiers, parce que le marquis réclame cette nomination, d'après une concession du roi, à qui il avait prêté trente mille piastres, ce qui équivaut à quatre mille cinq cent liv. sterl. (108,000 fr.); mais pour éviter les conséquences de cette concession oppressive, les négocians consentent à lui payer les intérêts de cent mille piastres (325,000 francs).

M. Condom exporte annuellement de ce port, pour Marseille, environ trois cents tonneaux de *spart* et environ quatre-vingts cargaisons, chacune de cinquante à cent tonneaux, pour Gênes, Venise et le Levant. Il est obligé d'expédier avec le *spart* brut un tiers qui soit manufacturé; mais il est facile d'éluder cette clause.

Il est très-curieux de voir la vîtesse et la facilité avec laquelle les femmes et les enfans font le fil de *spart*. Après avoir trempé ce jonc dans l'eau et l'avoir suffisamment battu, ils parviennent à tordre deux fils en même temps sans roue ni fuseau, ce qu'ils font en

les frottant entre les paumes de leurs mains, de la même manière que les cordonniers forment un fil sur leurs genoux, mais avec cette différence qu'un seul mouvement tord les deux fils et les joint en même temps; pour en tenir les bouts séparés, ils interposent entr'eux le pouce de la main droite; et s'ils ont besoin de ce doigt pour quelqu'autre objet, le pouce gauche y supplée. Deux fils ainsi tordus en un seul de la largeur d'une grosse plume de corbeau, se vendent un *quarto*, les quarante-six verges (42 mètres), ou environ un farthing et une petite fraction (un peu plus de 3 cent.); le *spart* brut vaut environ un cinquième de cette somme.

Je ne fus pas moins frappé en voyant l'adresse et la promptitude avec laquelle les tourneurs de bois tendre exécutent leur ouvrage. Ils s'asseyent à un établi très-bas, au-dessus duquel les deux poupées, avec leurs pointes, sont élevées de 6 pouces; au lieu d'une perche et d'un marche-pied, ils se servent d'un arc, auquel ils donnent un mouvement continuel avec la main droite. La main gauche tient l'outil qu'ils guident par l'application constante de leur pied droit, tandis que le gauche

retient les poupées appliquées contre l'ouvrage. Une pareille position doit être extrêmement pénible, jusqu'à ce que l'habitude y ait accoutumé.

Le *grana silvestre* n'est pas encore un objet considérable d'exportation; il n'y a que peu d'années que cette branche de commerce s'est introduite à Alicante. Guixona, ville à environ cinq lieues d'Alicante, envoie annuellement nombre de gens sur toutes les montagnes de Grenade et d'une partie de l'Andalousie pour en chercher, mais jusqu'à présent sans beaucoup de succès.

Le *saffran* a été dernièrement très-recherché pour les marchés étrangers; il se recueille dans le voisinage d'Albazète, à environ 125 lieues d'Alicante, où il y en a une quantité considérable; il vaut de cinquante à soixante réaux (12 fr. 50 c. à 15 fr.) la livre, et paye pour tous droits d'exportation 207 maravedis ou environ quatorze pences (1 fr. 40 c.) la livre de seize onces.

La *pêche* à Alicante est exempte de toute espèce d'impôt; et, pour lui donner de plus grands encouragemens, on a mis une taxe de dix pour cent sur le poisson étranger, outre

480 maravedis (3 fr. 75 c.) qui se payent comme droit principal et *millones*.

Le *chien de mer* pourrait avoir de la valeur sans l'esprit de monopole et les vues resserrées du gouvernement; il est bon à manger, et donne environ vingt-cinq livres d'huile. Outre la chair et l'huile, la peau seule se vendait ordinairement à Alicante vingt réaux (5 fr.) lorsque les ports étaient ouverts; mais à présent que l'exportation en est prohibée, le prix en est tombé à huit réaux (2 fr.) et la pêche en a souffert considérablement.

Le privilége de la pêche est borné dans cette province aux marins enrôlés, dont le nombre se monte à peu près à soixante mille.

Avec une telle pépinière de matelots dans la Méditerranée, et une autre semblable dans la baie de Biscaye, où on a accordé des priviléges particuliers pour cet objet, l'Espagne pourra devenir une puissance navale formidable. Les Catalans fournissent déjà Alicante de harengs pris sur les côtes de Galice, tandis qu'anciennement cette ville en recevait annuellement d'Angleterre environ cinquante cargaisons.

Le gouvernement municipal de cette ville

est composé de huit *regidores*, dont quatre sont nobles et quatre membres des communes ; ils sont tous regardés comme possédant des franchises qui descendent par hérédité à leurs enfans, et qui peuvent aussi se substituer, de sorte qu'elles sont vénales. Les communes nomment quatre assesseurs qui restent deux ans en fonction, et sont renouvelés par moitié tous les ans. Il y a de plus deux syndics, dont l'un, le *personero*, doit exposer les griefs des communes ; mais ni l'un ni l'autre n'ont le droit de voter. Le président ordinaire de cette cour, est le gouverneur, ou en son absence l'*alcalde-mayor* ; le corps municipal comprend aussi trois médecins et deux chirurgiens qui sont salariés.

Les officiers dépendant de cette cour, sont les procureurs, les avocats, les *escrivanos* et les *alguazils*.

Il y a pour maintenir l'ordre dans différens quartiers de la ville, des *alcaldes de barrio*. Précédemment ceux-ci achetaient leurs charges, et trouvaient moyen de s'en dédommager avec intérêt ; mais le gouverneur actuel à pris le parti de faire une nouvelle élection tous les ans ; seulement il continue dans leur charge

ceux qui se sont distingués par leur fidélité.

Les *escrivanos reales* sont simplement des notaires; les *escrivanos del numero*, au nombre de vingt-trois, peuvent être appelés de mauvais avocats, avec lesquels le gouverneur est en guerre perpétuelle, mais le combat est inégal. Il a cherché à restreindre leur influence par l'introduction de la preuve orale mais ils ont résisté avec succès à cette attaque. Le gouverneur ayant surpris cinq d'entr'eux en faute, les envoya en prison, et notifia en même temps que le premier qui serait pris de nouveau dans le même cas, serait envoyé en Afrique. Il se plaignait un jour à moi, de la manière la plus touchante, du malheur qu'il avait d'être tous les jours témoin d'un mal qu'il ne pouvait détruire, parce que ces misérables ne pouvaient être convaincus du délit qu'à moins de preuve écrite prise par un autre *escrivano*. Il s'affligeait de ce que, lors même qu'il savait que la preuve donnée était fausse; il était obligé d'y conformer son jugement, sans pouvoir le rectifier; cependant il à réussi en un point, qui est de ne plus leur permettre de faire un procès long et ruineux sur une bagatelle.

Ces *escrivanos* font à leur tour tout ce qu'ils peuvent pour le tourmenter. Le corps municipal s'étant arrangé avec la personne qui devait fournir la viande aux habitans, cet homme fit conduire son bétail à travers la ville, au milieu du jour. Le gouverneur fit en vain des remontrances. Apprenant cependant qu'on se plaignait continuellement d'accidens occasionés par cette manœuvre, et voyant le peuple distrait de ses occupations suivre le bétail en foule, comme il le fait toutes les fois qu'il voit un taureau, son animal favori, il interposa son autorité, et défendit absolument qu'aucun bœuf parut dans les rues passé une certaine heure de la matinée. Le fournisseur refusa alors d'approvisionner la ville; et excité par les *escrivanos*, il en appela à l'intendant de la province. En conséquence de cet appel, le gouverneur n'eut d'autre ressource que de s'adresser directement au ministre; et si ses amis avaient été moins puissans à la cour, il aurait infailliblement été obligé de céder.

Avant l'élection de D. Francisco Pacheco au gouvernement d'Alicante, la ville fourmillait tout le jour de mendians, et la nuit, de filles de mauvaise vie et de voleurs. Ces

bandes de misérables étaient nourries par les maisons religieuses, les ecclésiastiques, et les aumônes des citoyens charitables qui se trompaient en croyant faire du bien. Le gouverneur vit les causes et les conséquences de cette foule de sujets inutiles, et résolut d'obvier à ce mal, quoiqu'il sentit bien qu'il allait soulever tous les préjugés; c'est pourquoi il engagea les prédicateurs, les mieux vus du peuple, à s'étendre, pendant le carême, sur le mérite des aumônes, et à expliquer ensuite la nécessité de faire une distinction dans la distribution de ces charités, afin de ne pas nourrir et encourager la fainéantise, la prodigalité et le vice.

Après cette préparation, il assembla les principaux citoyens, leur exposa son plan, et forma une société composée de deux cent cinquante personnes les plus considérées du diocèse, à la tête desquels étaient l'évêque, les chanoines et la principale noblesse, sous la dénomination de *Frères des pauvres*. On élut des gouverneurs et des tuteurs pour la maison de Miséricorde, et pour les douze quartiers dans lesquels la ville est divisée, afin de prendre des renseignemens exacts sur tous les habitans, ainsi que sur leur âge et

leurs occupations. Chaque tuteur avait dans son quartier trois assistans, pour examiner avec lui la condition des pauvres, et pour distribuer les secours fixés par les gouverneurs dans la semaine précédente; secours qui consistaient en argent ou en matériaux bruts, en médecines ou en alimens, suivant le rapport qui leur avait été fait.

On fait apprendre aux enfans, dans la maison de Miséricorde, les métiers les plus communs, et par conséquent les plus utiles. On les accoutume ainsi à l'industrie, et les fainéans sont forcés à travailler. Cet établissement n'a pas d'autres sources de revenu que le produit du travail et les contributions volontaires des citoyens.

Cette institution ne date que du 30 juin 1786; et en mai 1787, on y avait dépensé six cent vingt-neuf livres sterling (15,096 fr.) pour l'entretien d'environ une centaine d'hommes, femmes et enfans. Ils sont bien nourris, et font peu d'ouvrage à présent; mais lorsqu'ils seront accoutumés à l'idée de leur réclusion, leur nourriture leur sera distribuée avec plus d'économie, et leur tâche sera augmentée et plus productive.

Il y a aussi une autre institution qui doit devenir d'une grande utilité, en se chargeant des orphelins, des enfans abandonnés, et des fils de soldats qui ont une nombreuse famille; c'est une académie militaire dans laquelle on enseigne à lire, à écrire, l'arithmétique, les exercices manuels, et tout ce qui est nécessaire pour en faire de bons sergens. D. Francisco Pacheco eut la bonté de faire pour moi la revue d'un de ces petits régimens, qui fit toutes les évolutions et son feu avec une précision étonnante. Le nombre de ces enfans, dans tout le royaume, est de deux mille, parmi lesquels on choisira tous les sergens pour l'armée.

J'eus aussi le bonheur de voir, avec le gouverneur, une revue de l'artillerie; ainsi que la distribution des prix accordés aux ingénieurs qui se distinguent le plus par leurs connaissances. On donne les plus grands soins à leur éducation, non-seulement à Alicante, mais aussi dans tout le royaume.

Les établissemens militaires de tout genre paraissent être sur un très-bon pied, et dénotent à la fois le sagesse et l'humanité. Les soldats sont enrôlés pour huit années, pendant

lesquelles ils obtiennent de fréquens congés. Lorsqu'ils ont servi quinze ans, leur paye va toujours en augmentant, et après trente-cinq années de service, ils se retirent avec le rang et le brevet d'officier, et une pension d'environ vingt livres sterling (480 francs) par année.

Parmi les nombreux objets qui fixent l'attention des étrangers, aucun ne m'a plus intéressé que le château et le rocher sur lequel il est bâti; plusieurs raisons différentes excitaient ma curiosité. Comme anglais, je désirais examiner une forteresse défendue si bravement, ou plutôt si témérairement par son gouverneur en 1707; je voulais plus particulièrement voir le vide laissé par le jeu de la mine, qui fut si fatale au général Richard et à vingt de ses officiers. Lorsque les Espagnols eurent à peu près fini leur ouvrage, ils en avertirent la garnison, et lorsqu'ils y eurent placé treize cents barils de poudre, ils permirent généreusement au général anglais d'y envoyer ses ingénieurs, qui examinèrent la mine et son contenu. Ils rapportèrent que le poids était trop grand pour la quantité de poudre, et que la garnison était en sûreté.

Le jour fixé pour faire jouer cette mine, tous les habitans des environs s'assemblèrent sur la montagne en face pour être témoins de la catastrophe, et on avertit la garnison de l'instant fatal. Dans ce moment même les officiers s'amusaient à boire; leur tête étant un peu montée par le vin, ils déclarèrent leur résolution de ne pas quitter la batterie qu'ils n'eussent bu encore deux bouteilles qu'ils avaient envoyé chercher. Mais le domestique n'eût pas plutôt tourné le dos, que la batterie, le général Richard, et vingt braves officiers sautèrent en l'air.

On peut juger par la grandeur de l'ouverture, du poids énorme de ce qui sauta; mais lorsque j'eus observé le mauvais état et les crevasses naturelles du rocher, il me parut évident que les ingénieurs des assiégés étaient, ou extrêmement ignorans, ou téméraires à l'excès. Cette forteresse aurait pu être battue en brèche du mont Saint-Julien, mais les assiégeans préférèrent une mine.

En parcourant les rochers, j'observai la trace d'un sentier, très-fortement marqué, conduisant à une partie du fort, dont les murailles étaient très-basses. Ce côté de la mon-

tagne étant le plus roide et le plus escarpé, je n'aurais pas imaginé que jamais homme pût y parvenir, et je fus bien surpris de voir un pareil sentier. Il était très-étroit, mais bien battu; et quoique tournant derrière la forteresse, il communiquait à un autre qui conduisait de la campagne au quartier de la ville situé à l'est.

Lorsqu'à mon retour je m'informai de la nature et de l'usage de ces chemins détournés et secrets, on me répondit que les lois, dans plusieurs provinces d'Espagne, étant très-favorables au sexe le plus doux, si la femme se plaignait des mauvais traitemens de son mari, il était conduit en prison sur son seul témoignage, et si elle jurait qu'il l'avait battue, la punition devenait plus sévère, et le mari était envoyé aux *presidios* pour plusieurs années.

De même, lorsqu'un père désapprouve la conduite de son fils, qui peut ruiner ou déshonorer sa famille, le jeune homme est envoyé dans une retraite forcée pour y apprendre à devenir plus sage.

Il paraît, d'après les observations du chef de la justice, le comte Campomanes, dans

l'appendix de son *Éducation populaire*, qu'en Espagne plusieurs personnes de qualité sont détenues en prison, ou envoyées aux *presidios* pour de pareilles fautes. Il assure cependant, et non à l'honneur des dames espagnoles, que leurs accusations ne sont pas toujours justes. Nous pouvons conclure, d'après lui, que plusieurs de ces belles, persuadées par leur *cortejos*, accusent faussement leurs maris de mauvais traitemens, dès que ces bons hommes montrent quelque disposition à la jalousie.

Quelques jeunes gens de qualité sont destinés, me dit le gouverneur, à passer leurs tristes jours dans ce château, à la requête de leurs pères ou de leurs femmes. Mais à l'aide de la sentinelle, ils parviennent fréquemment à escalader le mur dans l'obscurité de la soirée; ils passent alors déguisés au milieu de la ville, s'amusent avec leurs amis jusqu'à ce que la compagnie se sépare, et retournent ensuite au château par ce sentier secret, qui est précisément celui qui avait attiré mon attention.

Dans une conversation que j'eus avec le gouverneur, sur l'usage établi depuis longtemps en France et en Espagne, et adopté

depuis peu en Angleterre, d'employer les criminels aux ouvrages publics, il convint avec moi que leur travail vaut à peine la dixième partie de ce qu'ils coûtent, et il m'assura qu'autant qu'il avait pu l'observer, il croyait que cette punition les encourageait au mal, plutôt qu'elle ne produisait la moindre réforme avantageuse dans leurs mœurs. Il me parla surtout de quatre mille cinq cent soixante-dix-neuf criminels qui avaient été bannis et conduits aux *presidios*, ou garnison d'Afrique, et dont la plus grande partie, à l'expiration de leur bannissement, étaient revenus sur la côte orientale du royaume, où, depuis ce temps, ils commettaient les crimes les plus atroces. Il regardait donc les *presidios* comme la plus mauvaise école où on put envoyer la jeunesse coupable.

Le pays qui environne Alicante est sauvage et inégal; les montagnes sont hautes, nues, et peu susceptibles de culture; les vallées sont presque toutes petites, mais d'une fertilité remarquable; le sol est sablonneux, avec des lits d'argile et de marne. La roche est en général calcaire. La ville est fournie de subsistances, en partie par une vallée au nord, et

par la *Huerta*, vallée riche et étendue à l'est à la distance d'un mille; mais elle l'est sur-tout par la vallée de Murcie, d'où les charretiers apportent du blé, et y rapportent du poisson.

La Huerta est arrosée par un vaste réservoir, appelé *el Pantano*, construit dans les montagnes, à environ cinq lieues d'Alicante. Le gouverneur eut la bonté de m'y mener dans sa voiture, et de me montrer ce lac artificiel, formé entre deux hautes montagnes par une muraille dont les dimensions, réduites en pieds anglais, sont de cent quarante-sept en hauteur et de deux cent soixante-deux en longueur, du sommet d'une montagne à l'autre; mais elle n'a pas plus de vingt-quatre pieds de long dans le fonds. L'épaisseur de la muraille est de soixante pieds au sommet et cent vingt-un à la base. Elle décrit une courbe elliptique, ce qui est très-convenable pour soutenir la pression de l'eau; mais si l'épaisseur de la muraille était seulement de sept pieds au sommet, au lieu de soixante-sept, cela aurait été suffisant, parce qu'une surface étant donnée, la pression des fluides sur cette surface est en proportion de sa profondeur. La profondeur étant donnée, il est égal que

la quantité d'eau soit d'un acre ou de dix mille. On aurait pu construire, avec cette dépense, plusieurs réservoirs semblables, les uns au-dessus des autres; mais lorsqu'on considère que ce *pantano* a été fait en 542, on n'est plus surpris de voir autant de travaux superflus.

Lorsque l'eau arrive près de la *Huerta*, elle est partagée en quatre par l'administrateur, et chaque propriétaire de terres reçoit ou doit recevoir la quantité qui lui est due, en proportion de ses terres et en payant le prix stipulé. Pour prévenir la fraude et la violence, le roi, par un édit royal, publié en 1739, fit soixante-deux règlemens pour la distribution de cette eau, et fixa une cour spéciale pour veiller à l'observation de ces règlemens; malgré cela, soit que les administrateurs ignorant les lois de l'hydrostatique, soit par négligence de leur part ou l'influence des présens, plusieurs propriétaires obtiennent plus que leur portion, tandis que d'autres se plaignent en vain de ne pas avoir la leur [1]. On

[1] Les personnes chargées de distribuer cette eau, se servent d'une clepsydre, et quand le sable a coulé le temps prescrit, ils bouchent le canal où l'eau passait, et ouvrent celui d'un autre propriétaire.

doit s'affliger de voir que le gouvernement ne fasse pas construire d'avantage de ces *pantanos;* les fermiers de la Huerta pourraient disposer de cinq fois autant d'eau qu'ils en reçoivent à présent; et lors même que tout l'intervalle entre les montagnes serait couvert de réservoirs, ils pourraient tous être remplis. Le *pantano* quoique très-grand, peut se remplir par une pluie de quatre heures.

Indépendamment du produit des grains et des herbages de toute espèce, le gouvernement tire un revenu annuel de près de deux mille livres sterling (48,000 fr.), par la distribution de cette eau.

La roche des montagnes qui entourent le *pantano*, est une belle pierre calcaire qui couvre du schiste; et comme le pays produit le sapin, le genièvre et le chêne du kermès en abondance, le bois pour brûler la chaux se trouve sur les lieux, et la dépense pour construire ces réservoirs ne serait pas par conséquent très-considérable.

Après avoir examiné le *pantano*, je visitai les jours suivans la *Huerta*, pour apprendre à connaître l'agriculture de cette vallée, si riche, si bien cultivée et si bien arrosée.

En allant à l'est de la ville, et après avoir monté graduellement environ un mille, on domine sur une vaste étendue de prés de trente mille acres, entourée de hautes montagnes, excepté du côté de la mer et couverte d'orangers, de citronniers, de mûriers, d'amandiers, de cérisiers, d'abricotiers, de pêchers, de pruniers, de pommiers, de poiriers, de grenadiers, d'oliviers, de caroubiers, de vignes qui, quoique plus humbles, ne sont pas moins profitables, et de réglisse, ainsi que de toute espèce de grains, de légumes et de fourrages pour le bétail [1].

On prétend que cette vallée renferme plus de vingt mille personnes, et je le crois aisément; car dans quelque endroit que l'on passe, on voit des vieillards, des hommes, des femmes, des enfans, en quantité innombrable, tous occupés à labourer, semer, récolter,

[1] La seule espèce de fourrage que produise la campagne d'Alicante, est l'*alfalsa*, ou luzerne (*medicago sativa*), qui, il est vrai, donne des coupes très-fréquentes, mais dont la culture est si peu générale, à cause de l'eau qu'elle exige, qu'on la vend par petites poignées pour la donner de temps en temps aux mules, dont la nourriture ordinaire est la paille, l'orge et la silique du caroubier.

fouler le grain avec le bétail, vanner le blé, ou le transporter dans les greniers, biner les vignes, distribuer l'eau dans leurs champs, ou bêcher leurs terres et les préparer pour de nouvelles productions.

Lorsque je parcourus cette délicieuse vallée, ses habitans avaient récolté leur orge, et étaient occupés à le fouler avec des mules; ils y ajoutent des charettes, qui vont et viennent sur l'aire, afin de séparer le grain et de rompre la paille qui doit servir de fourrage; d'autres tiraient la soie des cocons. Leur dévidoir a cinq pieds de diamètre, et reçoit six jeux de fils de trente à trente-six ou quarante-deux cocons, qui nagent dans un bassin d'eau bouillante; ces fils sont rangés sur la roue de manière à ne pas se coller les uns aux autres.

Je fus très-content des haies qui entourent la plupart des petites fermes. Elles sont en roseaux, rangés deux à deux [1], et croisés les uns sur les autres comme un treillis, de manière

[1] Ces roseaux sont l'*arundo donax*, qui vient dans ce pays à une très-grande hauteur, et qui croit sur le bord des torrens. On fait aussi dans la campagne d'Alicante des haies vives avec le porte-chapeau, ou épine du christ, le même arbuste qui est commun dans le midi de la France.

cependant à ne pas former des angles droits; mais des losanges ou des figures rhomboïdales; les roseaux ne sont pas passés les uns dans les autres, mais liés ensemble par des fils de *spart.*

Chaque partie de la *Huerta* est rafraîchie par l'eau, une fois en quinze jours en été; mais en hiver elle peut s'en passer pendant trois semaines ou un mois. Outre ce qui vient du *pantano*, il y a quelques *norias;* la plus remarquable, qui appartient à M. le Baron de Arabet, est mise en mouvement par le vent et élève l'eau à quarante pieds [1].

La terre ne se repose jamais; car à peine

[1] Cette *noria* n'est plus, depuis quelques années, mue par le vent, parce que sa position dans un lieu bas et au milieu des arbres ôtait souvent à cet élément la possibilité de la faire tourner. Ce jardin de M. de Arabet possède deux arbres dont la vigoureuse végétation et la bonté des fruits paraissent indiquer qu'ils réussiraient dans le midi de la France. Le premier est un azerolier blanc (*cratægus azarolus*), dont le fruit est plus gros et plus délicat que celui de l'azerolier rouge et blanc cultivé dans le Languedoc; le second est le chirimoya (*anona cherimolia*) du Pérou, dont le fruit, qui ressemble pour la forme à celui de l'ananas, lui est préféré par beaucoup de personnes. *Voyez* le Dict. d'Hist. Nat. de Valmont-Bomare.

a-t-elle récompensé le fermier de ses peines par une récolte abondante, que celui-ci la prépare pour un autre. On sème l'orge en septembre, et après l'avoir récolté à la fin d'avril, où dans la première semaine de mai, on met immédiatement à la place du maïs, qui se recueille ordinairement au milieu de septembre. Mais avant qu'il mûrisse, on sème des *sandias* [1] (*pasteques* ou melons d'eau), ou quelqu'autre plante alimentaire qui fournit une troisième récolte dans le cours de la même année. En novembre, on sème le blé, et en juin on le récolte. Le produit du froment et de l'orge est de quinze à vingt-quatre pour un. On sème à peu près deux boisseaux du premier par acre, et entre trois et quatre du dernier. Le lin est mis en terre au mois de septembre ou au commencement d'octobre, et s'arrache en mai; mais le chanvre, qui se sème en avril, reste sur pied jusqu'en août. Ces récoltes, jointes au concombres, melons, *garbanzos*, (ou pois chiches), pois, haricots, laitues, *alfalfa* (ouluzerne), forment une prodigieuse variété de produits pour ces champs qui, fertilisés par les rayons du soleil, et

[1] *Cucurbita*. L.

nourris par les eaux abondantes du *pantano*, sont une source inépuisable de richesses.

Les propriétaires de ces terrains ont, au printemps, une immense quantité d'oranges et des citrons; en été, des prunes, des cérises, des pêches, des abricots, des figues, etc. [1]; en automne, des raisins, et en hiver, une riche variété de fruits couvre leurs tables. Ainsi, Cérès et Pomone semblent se disputer à qui contribuera le plus au bien être et à la prospérité de cette heureuse vallée.

Une des productions les plus avantageuses de cette contrée est la barille; pour la cultiver, on laboure les terres quatre ou cinq fois, on les fume bien, et après avoir tourné le terrain encore deux fois, on unit sa surface avec des planches au lieu de herses, on met la semence en terre dans les mois de janvier et de février, et on attend toujours pour cela un temps pluvieux.

Quand la plante est à peu près de la grosseur

[1] Les Alicantins sont en général peu amateurs des diverses variétés de fruits et de légumes; ils ne connaissent, par exemple, dans leurs jardins, qu'une sorte de pêche, qui est grosse, jaune intérieurement, et de l'espèce qu'on nomme *Pavie* en France.

d'un schelling ou d'une pièce de 2 francs, on arrache la mauvaise herbe; et en septembre, on ramasse la récolte en tas d'environ six pieds de haut. On brûle cinquante de ces tas dans un trou, en remuant bien avec des bâtons la matière liquide que cette plante forme en brûlant; on recouvre ensuite de terre cette masse pour la mettre à l'abri de la pluie; et au bout de huit ou dix jours, elle est assez refroidie pour pouvoir être ôtée.

Outre la barille (*salsola soda de* Linné), ce pays produit plusieurs autres espèces de plantes, qui donnent de la soude par la combustion, ce sont :

1° L'*Aguasul*, ou (*Mesembryanthemum*).

2° *Salicor* (*Salicornia Europea*). La Salicorne; il y en a deux espèces, l'une annuelle et qui vient dans l'humidité, l'autre perpétuelle et qui aime les endroits secs et pierreux.

3° *Barilla punechosa*, *soda colorada*. (*Salsola Kali*). Celle-ci donne peu de cendres et peu de sel.

4° *Sosa prima* (*Chenopodium Maritimum*). Cette plante est la plus commune, et se trouve le long de la côte.

5° *Sosa Blanca* (*Chenopodium Album*).

6° *Sosa Gorda* (*Salsola Vermicularis*).

7° *Sosa Lenosa* (*Salsola Rosacea*).

8° *Hierba de la Plata* (*Mesembryanthemum cryst.*

De toutes ces plantes, le *Salsola Kali*, la *Salicornia* et les *Chenopodia*, se trouvent en Angleterre; mais elles ne produisent pas une quantité suffisante de sel pour que la culture en soit profitable.

Les progrès rapides de la végétation dans les climats chauds, remplissent d'étonnement les habitans des régions plus septentrionales. Ayant un jour exprimé ma surprise, à ce sujet, au gouverneur, il me mena le soir au jardin de D. Lorenzo Mabibe, peu éloigné de la ville; nous nous y promenâmes à l'ombre d'arbres qui, quatre ans auparavant, n'étaient que des boutures, des pousses de semences de l'année, ou des rejetons. Nous vîmes trois cents figuiers et trois mille cinq cents ceps de vigne chargés de fruits; il boit déjà dans sa famille le vin du vignoble qu'il a planté. Outre cela, il a réuni une quantité immense de grenadiers, abricotiers, pommiers, poiriers, pruniers, mûriers, orangers, citron-

niers, caroubiers et azeroliers (*crataegus*) qui, par leur grosseur, semblent avoir été plantés il y a au moins vingt ans.

Il fit l'année passée, dans cette vigne, trois tonneaux et demi de vin, chaque cep ayant donné l'un dans l'autre une quarte.

Tout le produit d'Alicante, en vin, est d'environ quatre mille tonneaux. Pour faire le vin *fondellon* [1], on cueille le raisin, on ôte les graines de la grappe, et on le met sur des claies d'osier assez élevées; on les y laisse pendant quinze jours à l'influence du soleil et du vent, pour évaporer l'humidité superflue, après quoi on les met en presse [2].

[1] Outre la distinction qui existe naturellement entre le vin blanc et le *tinto*, il y a à Alicante deux espèces de vin rouge, l'*aloque*, qui est le vin commun que l'on boit pendant le repas; ce vin, qui ne s'exporte presque que pour l'Amérique, est un vin sec qu'on réduit en grande partie en eau-de-vie. L'autre espèce, appelée *fondellon*, est un vin doux qu'on réserve pour le dessert, et qui est plus particulièrement connu en France sous le nom de *vin d'Alicante*.

[2] Les grands propriétaires des environs d'Alicante ne pressent que la rafle du raisin; car celui-ci, après avoir été apporté du vignoble dans des paniers, et être resté exposé assez long-temps au soleil, est placé sur un plancher

La plus remarquable des curiosités naturelles des environs d'Alicante, est les bains de *Buzot*. En ayant entendu faire la description par un médecin, je résolus d'aller les voir avant que de quitter la ville, et j'en formai la partie le 31 mai. Nous montâmes à cheval de grand matin; après avoir traversé la *Huerta*, nous montâmes tout à coup de douze à quatorze pieds et atteignîmes une plaine plus élevée, appelée *el Campillo*, qui est comme la *Huerta*, arrosée par le *pantano*. Ayant parcouru cette plaine fertile et bien cultivée, nous commençâmes à gravir les montagnes, et à quatre lieues d'Alicante, près du village de *Las Aguas*, nous arrivâmes à l'endroit romantique où les sources chaudes sortent de terre.

dont les planches mal jointes recouvrent une grande cuve faite en maçonnerie : là, des hommes, les mains appuyées sur les hanches, forment une espèce de rond et foulent au pied le raisin en changeant continuellement de place; celui-ci une fois écrasé, tombe avec la peau dans la cuve, où on les laisse quelque temps subir une première fermentation pour colorer le vin, que l'on soutire ensuite pour le mettre dans des tonneaux. Quant à la rafle, on la soumet à la presse sur des pressoirs dont la construction montre combien peu les Espagnols ont fait de progrès dans les arts mécaniques.

Ce pays est entrecoupé par de hautes montagnes, dont les plus remarquables sont celles de *Buchampana*, de *Sierra-Gitana* et de *Cabezo*, appelée ainsi par contraction *de Cabeza de Auro*, ou tête d'or. La *Sierra-Gitana* tire son nom des Bohémiennes. Cette chaîne élevée, exposée à tous les orages, est loin d'être un séjour agréable, car les éclairs s'y montrent avec une violence peu ordinaire, et le bruit du tonnerre est répété de toutes parts par les innombrables rochers des environs; ces rochers sont calcaires, et on y voit quelques coquilles fossiles. Je trouvai un *marmor metallicum* ou terre pesante, avec du gypse ou terre calcaire; l'une et l'autre saturées d'acide vitriolique [1]; je trouvai dans plusieurs endroits de la mine de fer, avec des hématites.

Sur la pente méridionale, près de la base de ces hautes montagnes, on voit sortir quatre sources abondantes, deux desquelles sont près l'une de l'autre, et les autres plus éloignées. Leur température est d'environ 104 degrés de Fahrenheit (32° de R.). Elles ont un goût ferrugineux; bien décidé; elles déposent un

[1] Sulfate de baryte et de chaux.

sédiment d'ocre jaune, et on y trouve, par l'évaporation, du sel de Glauber et du sel marin, qui restent cristallisés. Deux ou trois verres de ces eaux sont un purgatif prompt et agréable. Cette partie du pays est sujète à de fréquens tremblemens de terre.

J'eus là l'occasion d'examiner l'histoire naturelle *du Grana-Kermès* ou *Grana Sylvestra*. Il se trouve sur le *Coscoja* (*Quercus coccifera* de Linné), qui s'élève ici à la hauteur d'un à deux pieds. Les graines de *kermès* paraissent sur les tiges ou sur les petites branches; quelques-unes auprès du bas de la plante, mais plus souvent sur les branches les plus élevées, toujours à l'abri des feuilles, et fixées sur l'écorce par un gluten qui, à la vue et au toucher, ressemble à une peau mince et blanche répandue sur la tige, et recouvrant, comme la coupe ou le calice du gland, un segment de la graine. En examinant plus attentivement, je suivis l'enveloppe glutineuse à travers un petit orifice, d'où elle sortait de la graine, et où elle se répandait comme le *placenta* sur la surface interne.

Les graines étaient de différentes grandeurs, d'un huitième à un quart de pouce

en diamètre, parfaitement sphériques, et couvertes d'une poudre blanche qui, lorsqu'on l'enlevait, laissait voir une surface qui paraissait rouge, unie et polie. Je trouvai sur une même tige des graines dans trois états différens. Dans le premier, je ne pus découvrir que des membranes coriaces, remplies d'un suc rouge, qui ressemblait au sang, mais qui, sur le papier, laissait une trace aussi brillante et aussi belle que le plus beau carmin. Dans le second état, j'aperçus, sur la première enveloppe ou pellicule, une membrane mince et coriace, renfermant des œufs, alors très-petits, et à peine visibles sans le secours d'une lentille convexe: entre cette membrane et la pellicule, il y avait la même liqueur rouge, mais en plus petite quantité que dans le premier. J'ôtai avec soin la pellicule qui était évidemment séparée de la membrane intérieure, en sorte qu'elle semblait servir de viscères et de vaisseaux sanguins; mais près de l'orifice, ces deux enveloppes adhéraient fortement ensemble.

La membrane intérieure est mince, blanche et forte : elle a un *septum* lunaire for-

mant l'ovaire, qui d'abord est très-petit, et qu'on peut à peine distinguer, mais qui croît progressivement jusqu'au troisième état où il occupe tout l'espace; alors le jus coloré disparaît, et l'on ne voit que les œufs au nombre de quinze cents, ou deux mille.

Il me paraît évident que la graine ne tire aucune espèce de nourriture de la plante sur laquelle elle est fixée; et je suis porté à croire, d'après sa position, que le petit animal choisit le *quercus coccifera*, qui ressemble au houx par ses feuilles pointues, seulement comme un abri et une protection contre les oiseaux.

Je mis quelques-unes de ces graines dans une tasse, le 31 mai, et le 12 juin je trouvai une multitude d'animalcules d'une couleur rouge brillante, excessivement petits, et qui couraient autour de la tasse avec une rapidité étonnante, mais seulement par intervalles fort courts. Un de mes amis avait mis quelques-unes de ces graines dans une tabatière, où il les oublia; mais lorsqu'après quelques semaines il eut occasion de reprendre sa boîte, il en trouva le dessus couvert à l'intérieur d'humidité et d'une multitude

d'insectes ailés qui y étaient attachés, et tous morts.

Avant mon excursion à Buzot, quelques paysans de *Las Aguas* s'étaient répandus sur les montagnes voisines, où ils avaient recueilli plus de quatre arrobas, ou cent livres de *grana*, qu'ils avaient vendu à Alicante pour quinze réaux, ou environ trois schellings (3 fr. 66 c.) la livre.

Outre le *grana-kermès*, j'observai sur le *coscoja* plusieurs grandes excroissances rouges, dont on peut distinguer deux espèces; la première sur les feuilles, l'autre sur le pédicule des chatons de fleurs. La première se fait voir sur le milieu de chacune des surfaces des feuilles : elle est d'abord d'une couleur verte, mais en grossissant elle devient d'un rouge brillant, et occupe toute la feuille, à l'exception que sur quelques feuilles il reste un petit rebord intact. Les dernières exrcoissances sont plus longues que les premières, et les pédicules des chatons où elles se trouvent, sont beaucoup plus gros que les autres; cependant les fleurs qui paraissent au-dessus de la surface de ces excroissances, ne semblent pas en être affectées. Ces tumeurs

ont plusieurs orifices qui communiquent avec de petites cellules, contenant chacune un petit ver blanc. La cellule est formée par une forte membrane, mais la substance de la tumeur est spongieuse. Je ne pus découvrir aucun insecte dans l'excroissance placée sur la feuille, quoique je ne doute pas que celles-là comme les autres, ne soient occasionnées par une mouche *icheneumon*, et que chacune d'elles ne contienne un œuf.

Je pourrais donner l'histoire naturelle de la sauterelle, mais cette tâche a été déjà si bien remplie par le judicieux Bowles, que je serai extrêmement concis sur ce sujet. Ces insectes voraces commettent de grandes dévastations dans le midi de l'Espagne; ce fléau est dû non-seulement à la chaleur du climat, mais aussi au manque de culture, parce que les femelles ne déposent jamais leurs œufs dans des terres labourées, mais toujours dans celles qui sont incultes. C'est pour cette raison que dans la Galice, qui est bien cultivée, on est très-peu incommodé des sauterelles.

Adanson nous a donné, dans son voyage au Sénégal, une peinture frappante des ravages

causés par une nuée de sauterelles qui obscurcissait le soleil et occupait plusieurs lieues d'étendue, et qui désolèrent tout le pays en peu d'instans, en dévorant les fruits, les feuilles, les herbes, l'écorce des arbres, et même les roseaux secs qui couvraient le toit des cabanes.

Linné reconnaît vingt espèces différentes de sauterelles. Celles que j'ai remarquées en Espagne sont les *grylli italici*, distinguées par la rougeur de leurs ailes. Leur mâchoire est forte et dentelée comme une scie; leur tête ressemble, d'une manière frappante, à celle du cheval, et cette ressemblance a été remarquée dans tout ce genre. Le son de leurs ailes ressemble, dit-on, au bruit que font des chars dans l'éloignement.

Elles ne sont pas toujours regardées comme un fléau, car on ne les voit ordinairement que dans les forêts; mais lorsque la saison a été favorable à leur propagation, et que ces insectes rapaces obscurcissent l'air, lorsqu'ils rassemblent leurs phalanges pour tomber sur les riches pâturages, lorsqu'ils dépouillent les vignes et les oliviers de leur feuillage, lorsqu'ils dévorent le blé, lorsqu'ils entrent

dans les maisons et détruisent tout ce qui se présente à eux, alors ils sont universellement regardés comme une punition du ciel. C'est ainsi qu'on les regarda, lorsque, pendant quatre années consécutives de 1754 à 1757 inclusivement, elles ravagèrent toutes les provinces méridionales de l'Espagne et du Portugal.

On aurait peine à peindre cette scène lugubre, ou au moins une autre semblable, avec plus d'énergie et de feu poétique qu'un des petits prophètes. Il dit au peuple de s'affliger, parce qu'une nation forte et innombrable, dont les dents sont comme celles du lion, les a soudainement envahis. Alors s'adressant aux hérauts : « Faites retentir la trompette en Sion, jetez des cris sur ma montagne sainte; que tous les habitans de la terre soient dans l'épouvante, car le jour du Seigneur va venir; il est déjà proche, ce jour de ténèbres et d'obscurité, ce jour de nuages et de tempêtes : comme l'aube du jour se répand sur les montagnes, ainsi se répandra un peuple nombreux et puissant; il n'y en a pas eu, et n'y en aura jamais de semblable dans la suite des siècles; il est précédé d'un

feu dévorant, et suivi d'une flamme qui brûle ; la campagne qu'il a trouvée comme un jardin délicieux, n'est après lui qu'un désert affreux ; et rien ne lui échappe. A les voir, on les prendrait pour des chevaux, et ils s'élanceront comme une troupe de cavalerie ; ils sauteront sur les sommets des montagnes avec un bruit semblable à celui des chariots et d'un feu qui brûle de la paille sèche, et ils seront comme un peuple puissant rangé en bataille. Les peuples à leur approche trembleront d'effroi ; on verra partout des visages ternis et plombés ; ils courront comme des hommes vaillans ; ils monteront sur les murs comme des gens de guerre ; ils marcheront serrés dans leurs rangs, sans que jamais ils quittent leur route ; ils ne se presseront point l'un l'autre, mais chacun gardera la place qui lui a été marquée ; ils se glisseront au travers des épées, et ne seront point blessés ; ils entreront dans les villes, ils courront sur les remparts, ils monteront sur les maisons, ils entreront par les fenêtres comme un voleur ; la terre tremblera devant eux, les cieux seront ébranlés, le soleil et la lune seront obscurcis, et on ne

verra plus l'éclat des étoiles : mais le Seigneur fait entendre sa voix avant d'envoyer son armée, parce que son camp est innombrable, parce que l'exécuteur de sa parole est fort; car le jour du Seigneur est grand, il est terrible; et qui le pourra soutenir[1] ».

La demeure ordinaire de ces insectes est dans les forêts et dans les déserts, où ils peuvent mettre leurs œufs en sûreté sans crainte d'y être dérangés. La femelle étant pleine, le mâle se hâte de gagner la rivière, où ils se noie. La femelle dépose alors ses œufs dans l'endroit le plus inculte des environs, et les garantit de la pluie en les couvrant d'une espèce de colle. Après avoir fini son ouvrage, épuisée de fatigue, elle boit et meurt.

Les œufs éclosent aux mois de mars, d'avril ou de mai, suivant leur position ou l'état de la température. Lorsqu'ils sont éclos, les tribus réunies restent ensemble encore environ trois semaines, jusqu'à ce que leurs jambes, leurs dents et leurs ailes aient acquis la force nécessaire, après quoi elles se dis-

[1] Joël. *cap. ii.* I—II.

persent dans les contrées voisines, et dévorent toutes les espèces de végétaux.

Lorsque les gouverneurs de province sont informés, au printemps, qu'on a vu des sauterelles, ils assemblent les soldats et les paysans, les divisent en compagnies, et en environnent tout le district. Chaque homme est armé d'un long balai, avec lequel il frappe le terrain, et conduit ainsi les jeunes sauterelles vers un centre commun, où on a préparé une grande excavation, remplie de fascines pour les recevoir et les détruire par les flammes. On employa ainsi, en 1780, trois mille hommes à Zamora pendant trois semaines, et on dit qu'ils en ramassèrent plus de dix mille boisseaux.

Un botaniste pourrait avoir, dans les environs d'Alicante, assez d'occupation pour employer tout son temps. Il trouverait sur les montagnes, le spart, le genièvre, le pin, le *coscoja* (kermès), le romarin, le thym, la sauge, la menthe, la lavande, plusieurs espèces de cistes, et une grande variété de plantes trop longues à nommer. Celles qui me frappèrent le plus, furent les cistes, les capriers avec leurs beaux pétales blancs et

leurs longues étamines pourpres, et le laurier-rose.

Sans s'éloigner de plus de vingt milles de la ville, on trouve chaque climat de la zone tempérée, soit en s'élévant sur les montagnes, soit en se tenant près de la mer. C'est cette circonstance qui offre les plus grands avantages au botaniste dans son étude favorite.

Mon objet principal étant la minéralogie, j'examinai le mont Saint-Julien près de la ville. Son sommet est de pierre calcaire, avec des pétoncles, des huîtres à bec, et quelques autres bivalves. Au-dessous est une couche de gypse, chargée de fragmens d'ardoise, puis de la roche calcaire avec des coquillages fossiles; ensuite, près du niveau de la mer, est une couche de coquilles, divisée en deux; une supérieure est composée de petits fragmens, l'autre inférieure est entièrement de coquilles,. à peu près entières, et cimentées les unes avec les autres par des fragmens rompus, mais sans aucune matière hétérogène. Au-dessous est une couche de poudings, composés de caillous roulés (*bowlders stones*), tous calcaires, et de quelques coquilles; cette couche est près du bord de l'eau.

Le rocher sur lequel est placé le château d'Alicante, est calcaire et abonde en fragmens de coquillages fossiles; mais la *Sierra* au nord, au delà des vallées, paraît être schisteuse. Je fus très-étonné de trouver, au mont Saint-Julien, autant de discordance dans les coquilles déposées à différentes hauteurs. Près du sommet les corps fossiles sont incrustés dans la roche et pétrifiés; mais près du niveau de la mer, ils sont détachés et paraissent à peine changés. Les premiers, comme nous l'avons vu, sont des pétoncles, des huîtres et quelques autres bivalves; les derniers sont des arches, des cones, des buccins, des casques, des rouleaux, des pourpres, des nerites et des peignes de Dacosta, dont aucune espèce ne se trouve à une plus grande élévation. Je fus d'autant plus frappé de cette différence, en me reppelant les fossiles de l'île Shepey, décrits par Ed. Jacob Esg, et de ceux de Hampshire, ramassés au-dessous des falaises de Hordwell par M. Brander, si bien décrits par le docteur Solander, et comparés avec ceux qu'on trouve dans les montagnes calcaires près de Yeovil, de Sherborn et à Marston-Moor; car on peut observer précisément la même discor-

dance dans la position de tous ces fossiles.

On doit citer de pareils faits par-tout où ils se présentent, parce qu'ils peuvent nous aider dans la suite à acquérir une connaissance plus parfaite des changemens qui ont eu lieu sur le globe à des époques reculées.

Environ à deux lieues d'Alicante est une montagne appelée *Alcoray*, dans laquelle le roc est calcaire et rempli de fossiles étrangers. On y a découvert du cinabre et du gypse rouge, qui peut-être était coloré par le cinabre.

Je me contenterai pour le moment de rapporter les faits; si dans la suite l'occasion s'en présente, j'y ramenerai de nouveau le lecteur; et m'appuyant sur eux, j'éleverai peut-être quelque théorie, si un homme qui est infiniment plus propre que moi à traiter ce sujet, ne se laisse pas persuader de communiquer au public ses idées sur cette partie de l'histoire de notre globe. S'il nous faisait part de ses observations sur le déluge, nous aurions le bonheur de posséder un répertoire complet de tous les faits, et nous pourrions espérer quelque théorie, qui servirait à établir le degré d'antiquité de notre globe, et qui serait

confirmée par toutes les découvertes subséquentes.

La maladie la plus ordinaire dans cette partie de l'Espagne, est la fièvre intermittente, produite ici, non par des marais pestilentiels, mais par la quantité de melons et de *sandias* (pasteques) que mangent les paysans, et par le travail pénible auquel ils se livrent en s'exposant à un soleil brûlant. Pour traiter cette maladie, on saigne quatre fois le malade dans le commencement, et on lui fait boire de la limonade; après quoi, au bout de sept ou de quatorze jours, il est ordinairement guéri, à moins que la mort ne vienne le surprendre dans l'intervalle. Si la faculté croit découvrir quelque obstruction intérieure, on administre le quinquina en petite quantité et l'on dit que la cure est toujours complète. C'est un médecin de l'hôpital royal qui m'a donné tous ces renseignemens, et qui m'a honoré d'une notion détaillée de sa théorie et de sa pratique dans cette maladie [1].

Il est heureux pour le peuple d'avoir, dans

[1] Malgré le rapport de ce médecin, on voit souvent en Espagne des fièvres rémittentes résister aux remèdes, et durer plusieurs années.

tous les accidens auxquels la nature humaine est sujète, une autre source d'espérance que le savoir de ses médecins; espérance qui ne manque jamais au moment de sa détresse. Par exemple, S. Antoine, abbé, préserve du feu ceux qui le prient, et S. Antoine de Padoue les délivre de l'eau; sainte Barbe est le refuge des personnes timides dans les temps d'orages et de guerres; saint Blaise guérit les maladies de la gorge; sainte Luce celles des yeux; saint Nicolas est le patron des jeunes femmes qui ont le désir de se marier; saint Ramon est leur protecteur pendant leur grossesse, et saint Lazare les assiste au moment du travail; sainte Polonia préserve du mal de dents; saint Dominique guérit la fièvre, et saint Roch est le saint qu'on invoque lorsqu'on craint la peste. Ainsi dans toutes les maladies, dans toutes les afflictions, on peut adresser ses prières à quelque saint, qui est particulièrement chargé de soulager les malheureux.

Dans les temps de calamités générales, lorsque non-seulement les individus, mais toute la communauté est menacée de peste ou de famine, quand les patrons ordinaires sont sourds aux prières, ou n'ont pas le pouvoir de se-

courir, on ordonne des processions publiques, et *la santissima Faz* est exposée à tous les yeux. Cette relique sacrée, semblable à sa rivale, *el santissimo Sudario*, que l'on conserve parmi les trésors de la cathédrale d'Oviédo, est la représentation fidèle du visage du Rédempteur, imprimé sur le mouchoir de sainte Véronique; impression dont il n'y a que trois originaux.

Un Jésuite instruit m'a appris l'histoire *authentique* de ce trésor inestimable. De ces trois impressions, l'une est à Rome, la seconde à Jaen, et la troisième fut pendant quelque temps déposée à Jérusalem. Celle-ci, dans les temps de persécution, fut envoyée au roi de Chypre, et de cette île malheureuse elle chercha un refuge dans une chapelle particulière appartenant au pape. Elle y resta quelque temps; puis ayant été envoyée à Venise où la peste régnait, elle acquit une telle réputation, que les Vénitiens se déterminèrent à ne plus la laisser sortir de leur ville. Le pape réclama son trésor, et il envoya un cardinal pour la reconduire à Rome; mais dans le même temps sa sainteté ayant causé, par sa mort, une vacance dans le saint-siége,

le bon cardinal fit présent de son dépôt précieux à un chapelain qui fut nommé curé de *San-Juan*, dans la *Huerta* d'Alicante, et ce fut là que celui-ci l'apporta.

Cet homme, connaissant peu le trésor qu'il possédait, l'avait jeté négligemment dans une malle et l'avait recouvert de ses habits; mais à son grand étonnement, lorsqu'il ouvrit la malle, il vit que l'image sacrée était au-dessus de ce qu'elle contenait. Pensant que ses domestiques pouvaient l'y avoir mise, il la rejeta au fond, ce qu'il répéta jusqu'à trois fois; mais à la troisième, et à sa grande confusion, il la retrouva encore au-dessus. Cet événement merveilleux fit renaître la renommée de cette image, et depuis lors la succession des miracles qu'elle a opérés n'a point été interrompue.

Il se trouve, malheureusement pour cette relique inestimable, que le visage est beaucoup plus petit que nature; tandis que celles de Jaen, d'Oviédo et de Rome, sont dans les proportions naturelles. Mais on a remarqué, me dit là-dessus le savant Jésuite, d'après le témoignage des révérends pères du couvent de *Santa-Clara*, où elle est conservée, que

le visage ne paraît pas toujours de la même grandeur; on le voit quelquefois, il est vrai, en diminutif; mais d'autres fois il est visiblement aussi grand que ceux de Jaen et de Rome.

Il n'y a pas eu dernièrement de preuves authentiques de son efficacité contre la peste ou la famine; mais en 1489, on la porta en procession après une longue sécheresse, et aussitôt des pluies rafraîchissantes vinrent abreuver la terre; depuis ce temps, on l'a regardée comme le trésor le plus riche de la *Huerta*.

Je ne suis pas assez instruit de la topographie de l'ancienne ville, de sa chronologie, ni de la géographie du pays d'alentour, pour asseoir un jugement sur l'histoire de ce savant jésuite, qui prétend qu'en 1489, lorsque le curé de *S. Juan* de la *Huerta*, accompagné de deux franciscains, conduisait la *santissima Faz* à Alicante, ils passèrent un petit ravin appelé *Iloxia*, et s'arrêtèrent sur un terrain élevé qui était au delà. Mais je suis tenté de croire qu'il ne se souvenait pas bien de la position de la ville à l'époque à laquelle se rapporte son miracle. Je laisse donc à d'autres le soin de discuter cet objet.

Alicante était anciennement une lieue plus à l'est qu'à présent, sur l'autre côté du mont S.-Julien, non loin du cap de la *Huerta;* et la nouvelle ville ne consistait encore, en 1519, qu'en cinq ou six chaumières; mais dans les trente ou quarante années suivantes, environ mille familles vinrent s'y refugier pour échapper aux ravages des Algériens.

Toutes les anciennes maisons de la *Huerta* ont des tours fortes et élevées, qui prouvent combien on y craignait les déprédations de ces forbans; et l'immense agrandissement d'Alicante apprend que ses habitans ont joui de la paix et de la sécurité sous la protection de son château. En 1776, les Algériens envahirent, comme une armée de sauterelles, toutes les côtes de la Catalogne et des royaumes de Valence et de Grenade; mais ils ne tardèrent pas à être repoussés. Ce n'était pas tant pour le pillage, que pour faire des prisonniers, qu'ils tentaient ces incursions; parce qu'ils étaient assurés que leurs captifs seraient rachetés par les *pères de la Merci,* ordre de religieux institué à cet effet. Ils avaient trop de sagesse pour attacher du prix au travail d'un esclave; c'était seulement l'espoir de la ran-

çon qui les tentait. Quelle pitié de voir la disposition charitable de ces pères aussi mal appliquée, et produire les maux mêmes qu'ils cherchaient à prévenir! Cependant de semblables méprises sont très-communes.

J'eus la curiosité de demander à D Francisco Pacheco son opinion relativement à la non réussite de l'expédition espagnole contre Alger. Il était présent à cette journée mémorable; élevé en grade et jouissant de la confiance du général O'Reilly, il est compétant pour porter un jugement sur sa conduite. L'armement consistait en 20,000 hommes, avec une flotte nombreuse pour la protéger; mais les canots de débarquement ne pouvaient contenir que 8,000 hommes. La première division reçut donc l'ordre de se ranger en bataille sur le rivage, et de rester en armes jusqu'à l'entier débarquement de toutes les forces, parce que le dessein du général était de s'avancer en colonne, et de prendre possession d'une montagne qui domine la ville d'Alger. Les troupes de cette première division débarquèrent heureusement, et ne trouvèrent aucun obstacle; mais l'officier commandant, voyant les Maures assemblés pour lui résister,

et cependant peu nombreux, impatient de cueillir des lauriers, au lieu de rester en repos suivant les ordres qu'il avait reçus, s'écria: *A ellos mis hijos* (à eux mes enfans), et commença l'attaque. L'ennemi se retirant, il continua à le poursuivre, jusqu'à ce que ses troupes, harrassées de fatigue, furent jetées dans le plus grand désordre par une multitude d'Algériens, qui s'étaient tenus en ambuscade derrière les chameaux, les rochers et les buissons.

La seconde division se hâta d'aller soutenir la première, mais il était trop tard; et la confusion étant devenue générale, le commandant en chef fut obligé de faire battre la retraite; il la conduisit avec une telle habileté, que ses troupes s'embarquèrent à la vue de plus de 150,000 Maures. Il sauva son artillerie et perdit seulement 460 hommes, nombre bien petit, si l'on considère qu'ils avaient combattu pendant quatorze heures, sans interruption. Sans la témérité de l'officier qui avait le commandement de la première division, la ville aurait été réduite en cendres au bout de trois jours.

Je ne puis douter, sur le témoignage d'un

pareil témoin, ni des faits rapportés, ni de la conclusion qu'il en tire; car de toutes les personnes de distinction que j'ai eu l'honneur de voir, il n'y en a point qui possède autant de bon sens, de fermeté et de loyauté que celui-ci.

Une des plus grandes satisfactions dont on jouisse en voyageant, est de converser avec des hommes distingués par leur caractère. Ce plaisir est si grand, que quand même je n'aurais rencontré qu'un homme comme le gouverneur d'Alicante, j'aurais été suffisamment récompensé des fatigues d'un voyage long et ennuyeux. Je crois que je n'ai jamais vu un plus brillant modèle de perfection. Calme et réfléchi, il paraît toujours avoir de l'empire sur lui-même; hardi et intrépide, il réussit à faire obéir les plus obstinés; cependant, ses manières sont douces et aimables, et il met tant d'affabilité et de bienveillance dans ses discours et ses actions, qu'excepté ceux qui violent les lois, tous doivent se sentir portés à cultiver son amitié. Comme chevalier de Malte, il a une riche commanderie dans une situation délicieuse, où il paraît jouir de tous les agrémens que ce monde peut donner, excepté celui d'être utile au genre humain. Il

préfère, pour cette raison, le séjour de son gouvernement d'Alicante, où il éprouve des contradictions et des vexations à chaque pas qu'il fait pour l'embellissement de la ville, ou l'établissement d'une police régulière. Cependant, sa persévérance surmontera toutes les difficultés, et la postérité la plus reculée bénira sa mémoire.

En admirant un homme doué d'un tel caractère, on ne peut s'empêcher de s'affliger qu'il soit chevalier de Malte, et par conséquent étranger au bonheur domestique. Quoique chevalier de Malte, il ne paraît point insensible aux charmes de la beauté, car en parlant un jour des femmes andalouses, de leur taille, de leur grâce, de leur vivacité, il remarqua, avec beaucoup d'esprit, qu'une beauté pareille suffisait pour tourner la tête de l'homme le plus sage.

Les poids et mesures d'Alicante diffèrent de celles des autres provinces. Le *quintal* est de quatre arrobas de vingt-quatre livres chacune, et la livre est de dix-huit onces espagnoles ou dix-neuf anglaises; par conséquent le quintal est de deux livres plus pésant que nos cent livres

—

La *vara*, de quatre palmes, est à peu près égale à la verge anglaise.

Le *cantaro* est de quatre *azumbres* ou trente *medias*, et équivaut à trois gallons. On s'en sert pour les liquides.

Le *cahiz* contient douze *barchillas* ou quarante-huit *celemines*, et est égal à sept boisseaux et demi.

Huit *quartos* sont égaux à neuf liards anglais.

Le sel se vend vingt-huit réaux (7 fr.) la *fanega* ou les cent livres, à l'*alfori* ou magasin du roi, où un administrateur, un *fiel meditor* ou mesureur juré, un *escrivano* et un *visitador* ou inspecteur sont employés.

VOYAGE

D'ALICANTE A VALENCE.

Je quittai Alicante le 6 juin. La seule chose qui me frappa dans la vallée, fut une fontaine mauresque; mais lorsque nous eûmes atteint un terrain plus élevé, ses couches que j'aperçus m'intéressèrent beaucoup. Je vis là ce que j'avais d'abord conjecturé, c'est que ces hautes montagnes sont composées particulièrement de schiste, et que ce schiste est recouvert de pierre calcaire; il y a cependant quelques couches de gypse. Nous descendîmes de ces hauteurs dans la riche vallée de Montfort, arrosée par des torrens abondans et qui paraît bien cultivée. Le sol est léger, et pour labourer on n'emploie qu'une mule; malgré cela, la terre y produit abondamment du vin, de l'huile, des figues, des grains de toute espèce et de la barille. Les tomates et le poivre long (*poivrons*) paraissent y être fort recherchés. Montfort est à quatre lieues d'Alicante.

Après dîné, nous fîmes encore cinq lieues pour gagner *Villena*. Le chemin passe presque toujours dans un pays aride et inculte, entre de hautes montagnes de gypse, qui sont désertes et convenables seulement aux croix funèbres qu'on y rencontre. J'observai dans un ravin, un petit torrent qui coulait sur un lit de *sélénite*, dont les bords étaient couverts de sel marin. Après avoir passé les montagnes, nous entrâmes dans la fertile vallée de *Elda*, où la vigne, les amandes, les figues, les olives, le froment, le maïs, l'orge et la luzerne couvrent la vaste étendue qui se présente aux yeux. On laboure ces vignes avec deux mules; mais dans les champs on ne se sert que d'un seul âne. Sur la gauche, entre *Elda* et *Villena*, on trouve *Sax*, village de deux mille ames, dans la position la plus romantique, au pied d'une montagne escarpée, sur le sommet de laquelle est un vieux château, situé perpendiculairement au-dessus du village et de la plaine voisine. Après avoir traversé cette plaine, nous voyageâmes jusqu'à *Villena*, entre des rochers élevés et des montagnes.

Villena, est une ville considérable, placée

à l'extrémité d'une *Sierra*, appelée *S. Christobal*. Elle contient 2,500 familles, et est divisée en deux paroisses, avec deux couvens pour les hommes et un pour les femmes, une congrégation de S. Philippe de Néri, un palais pour le marquis, propriétaire de l'endroit, et plusieurs autres édifices considérables. On voit sur la montagne voisine un très-ancien château, jadis place forte, mais dominée par une montagne plus élevée.

Cette ville renferme des manufactures de savon et de toile, ainsi que plusieurs distillateurs d'eau-de-vie.

Les promenades publiques sont très-agréables et bien plantées, les fontaines sont très-abondantes; réunies, elles forment un ruisseau qui arrose la plaine, dont les productions sont le froment, l'orge, l'avoine, le seigle, le maïs, les porreaux, les oignons, les carottes, la luzerne, le chanvre, le vin, les olives, les figues, et les mûres.

Près de la ville est un lac salé qui a deux lieues de circonférence; et à quatre lieues plus loin, on trouve une montagne composée de sel gemme et recouverte de gypse.

J'observai dans la *posada*, qu'il n'y avait

aux fenêtres ni volets ni barreaux de fer pour les tenir fermées d'une manière plus sûre; j'en conclus qu'il régnait dans ce pays une simplicité de mœurs admirable, ou qu'une police attentive réprimait les écarts de l'intempérance et les déprédations qui sont souvent la suite d'une misère extrême.

Le 7 juin, à cinq heures du matin, nous continuâmes notre voyage au milieu de la plaine jusqu'à *Fuente-la-Higuera*, en laissant *Almanza* à la gauche, à la distance de près d'une lieue.

L'évêque Burnet s'est trompé dans le récit qu'il nous a donné de la fameuse bataille d'Almanza. Le fait est simplement celui-ci: Le duc de Berwick désirant tenter une action décisive, envoya au camp du lord Galway deux espions, sous le déguisement de déserteurs, et leur commanda de dire que le duc d'Orléans amenait de France un renfort de douze mille hommes, qu'il devait arriver dans deux jours, et qu'alors les deux ducs et leurs armées réunies forceraient les Anglais à livrer bataille. Lord Galway donna dans le piége, leva le siége de Villena, fit faire à son armée une marche de trois longues lieues, et au

milieu du jour, avec des troupes harrassées, il attaqua le duc de Berwick qui l'attendait tranquillement. L'événement fut tel qu'on pouvait s'y attendre; car par ce stratagème, le duc affermit la couronne sur la tête de Philippe V, et la lui conserva par sa valeur. Le lendemain le duc d'Orléans joignit l'armée victorieuse, et n'amena que quatorze personnes.

Fuente-la-Higuera, village qui contient environ deux à trois mille habitans, est bâti sur un rocher entouré de hautes montagnes calcaires, et domine sur une vallée fertile qui n'est pas bien cultivée : cependant telle est la richesse du sol, que tous les produits en sont beaux, et les arbres d'une grandeur remarquable. Si elle était bien arrosée, elle serait certainement plus féconde.

Ce village, ainsi que plusieurs autres du voisinage, appartient au marquis de *Las Aguas*, qui en nomme les magistrats.

Lorsque nous quittâmes Fuente-la-Higuera, nous joignîmes une compagnie de cinq hommes qui conduisaient six chevaux, tous chargés de piastres pour la France. Aussitôt que nous eûmes gagné la plaine, chacun de ces hommes

fit le signe de la croix, déchargea son mousquet, le rechargea de nouveau, et le pendit au côté de son cheval.

En quittant cette plaine délicieuse, nous entrâmes dans une vallée resserrée, fermée par des rochers calcaires, et où les points de vue changeaient à chaque pas. Tous les endroits unis sont couverts de froment, d'orge, d'avoine ou de maïs; les terres plus élevées sont destinées aux oliviers, aux figuiers, aux vignes; et les fonds raboteux, incapables de culture, sont abandonnés au romarin, au thym, à la menthe, à la lavande et au charmant laurier-rose, tandis que des pins élevés varient la scène, et couronnent les rochers les plus hauts. La route qui est finie depuis peu, est en dos d'âne, bien pavée, et parfaitement droite. A mesure que nous avançions, la vallée s'élargissait, et nous admirâmes des bosquets de caroubiers et d'oliviers, et des vignobles étendus.

A gauche on voit le couvent abandonné, et le château de *Montesa*, bâti pour l'ordre militaire de ce nom, en 1319, par D. Jayme II, et détruit par un tremblement de terre, le 23 mars 1748. Cette contrée en éprouve sou-

vent, et une particularité digne de remarque, c'est qu'avant la secousse, les puits s'en ressentent; leur eau s'élève et s'abaisse subitement d'une manière extrêmement sensible.

A l'extrémité de chaque lieue, on trouve une jolie chaumière avec un jardin, où habite le *guardia de camino*, dont l'emploi, comme nous l'avons déjà dit, est de défendre les voyageurs et de racommoder les chemins.

Nous arrivâmes vers sept heures du soir à *Roblar*, et nous allâmes à la *posada del Rey*, édifice moderne, bâti par le roi, bien pourvu de tout, et administré pour le compte de sa majesté. Les lits sont excellens; ils consistent en une paillasse et des matelas, et sont garnis de linge très-fin. Le lendemain matin, lorsque je voulus boire mon chocolat, on m'apporta une belle tasse et une soucoupe de porcelaine, faites à la manufacture royale de *Buen-Retiro*, à l'imitation de celle de Sèvres près Paris. Le prix de chaque objet est fixé, et l'administrateur est d'une attention remarquable pour ses hôtes. C'est sans exception la meilleure auberge que j'aie trouvée en Espagne. Il y a quatorze chambres à lit, une cuisine pour les charretiers, une

vaste remise, et des écuries pour trois cent trente chevaux, mulets ou ânes.

De cet endroit, nous vîmes *Xativa*, ou *Saetabis*, appelée à présent *San-Felipe*, ville qui contient environ dix mille ames, avec huit couvens pour les hommes et deux pour les femmes; cette circonstance prouve la fécondité et la beauté de ce pays. Il est sûr qu'il n'y a pas de vallée plus fertile que cette vaste plaine; elle ressemble à un jardin couvert des plus beaux légumes : on y fait par an trois récoltes, qui produisent en abondance du froment, de l'orge, du seigle, des fèves, des pois, du riz, du maïs, de l'huile, du vin et de la soie. Xativa a eu l'honneur de donner naissance à Joseph Ribera, mieux connu sous le nom d'*Espanoleto*.

Nous vîmes sur ces montagnes des pierres calcaires, de l'albatre et des gypses de différentes couleurs. On trouvait dans les premières quelques coquilles fossiles.

Lorsque nous eûmes quitté cette plaine, nous traversâmes encore des montagnes, où nous eûmes l'occasion d'admirer la patience et la persévérance du caractère espagnol. On y fait à présent une nouvelle route, et il paraît

qu'on a pris la résolution de la maintenir sur un même niveau, malgré l'inégalité du terrain sur lequel elle doit passer, sans tourner ni à droite ni à gauche. J'observai l'ouvrage dans un endroit, où plutôt que de s'écarter un peu de la ligne directe, on coupait un large passage dans une longueur assez considérable, à travers un rocher calcaire, haut de plus de cinquante pieds. L'ambition des Espagnols ne voit point des bornes, et ils semblent déterminés, par la vigueur de leurs efforts, à surmonter tous les obstacles qui pourraient les empêcher d'atteindre la perfection.

Nous eûmes, du sommet de ces montagnes, une vue étendue, et nous dominâmes sur la riche vallée de Valence.

Je trouvai là quelques beaux gypses rouges. On a découvert dans ce canton plusieurs veines de cinabre dans des rochers calcaires; mais je ne prétends pas insinuer que le gypse soit coloré par ce minéral; car je suppose plutôt que cette couleur lui vient du fer.

Nous arrivâmes à Valence vers quatre heures du soir, après avoir fait vingt-sept lieues, ou environ cent milles en trois jours [1].

[1] Les voyageurs qui parcourront l'Espagne autrement qu'en voiture, pourront aller d'Alicante à Valence par

une autre route que celle qu'a suivie Townsend. Ils devront suivre toujours la côte; ils traverseront ainsi un grand nombre de villages et de petites villes, et pourront admirer en automne combien ce pays, quoique montagneux, est animé par le commerce des productions du pays, que l'on apporte de tontes parts à ces petits ports, où on les embarque pour le compte des négocians d'Alicante ou de Valence.

A peu près au tiers du chemin entre ces deux villes, la route passe à Calp, petit village près duquel Cavanilles a découvert, en 1794, des pavés mosaïques qu'il a fait fouiller et débarrasser du sable qui les encombrait. Il dut cette découverte au hasard : herborisant dans cet endroit, il aperçut plusieurs petits cubes de marbre blanc, de trois à quatre lignes, qui se trouvaient répandus sur le terrain. Il revient le jour suivant avec des ouvriers, qui enlevèrent le sable et mirent à découvert une suite de pièces contiguës, dont on peut voir le plan dans l'Atlas.

Le plancher de ces diverses pièces est un pavé mosaïque qui est différent dans chacnne; tous ces pavés sont faits de petits cubes de marbre blanc et de marbre noir moins dur, de trois à quatre lignes de côté. Ces cubes n'ont point leurs faces ni leurs angles bien droits, ce qui fait que le pavé lui-même n'est pas parfaitement plane. Ils sont liés au moyen d'un gluten aussi dur que le marbre même, et il y a quelques morceaux où le pavé est uni comme s'il eût été poli avec un sable dur et mouillé. A peine reste-il encore la trace des murs qui servaient de parois; on peut cependant juger qu'ils avaient environ un pied d'épaisseur. M. Cavanilles n'a pas pu deviner à quoi servait la pièce ronde, n° 3; seulement on voit clai-

rement qu'il en sortait autrefois des eaux qui s'échappaient par le canal qui y communique.

A quelques pas de là, il découvrit encore deux autres pièces qui forment entr'elles deux un carré; mais de ces deux, il n'y en a qu'une dont le pavé soit en mosaïque. Il paraît qu'elles communiquaient avec les premières; mais on n'a pas encore fouillé le terrain intermédiaire.

Cette fabrique paraît indiquer un siècle éclairé et un peuple grand, riche et doué d'un goût épuré. La multitude des pièces découvertes en peu de jours; les ruines qui s'observent sur un espace de plus de 400 pieds de diamètre; le nombre considerable de fragmens de marbres précieux, dont la plupart sont ornés de moulures, répandus sur les champs environnans; et enfin les monnaies du temps de Néron et des autres empereurs, que l'on trouve dans ce canton, tout annonce que dans les siècles brillans de l'empire romain il y eut là des maisons de campagne délicieuses. Il paraîtrait donc qu'il y a eu dans le voisinage une grande ville ou quelque village considérable; et en effet, on trouve encore quelques restes d'un canal qui paraîtrait avoir été destiné à amener à cette ville les eaux d'une fontaine qui est à une lieue plus au nord-est de ces ruines [1].

Un peu plus loin que Calp, environ deux lieues avant d'arriver à la petite ville de Denia, le voyageur, amateur des jeux de la nature, pourra se détourner de la route pour aller examiner des grottes qui se trouvent au bord de la mer, au cap Martin. Ces grottes, formées dans des couches de roc calcaire, sont remarquables par les belles

[1] Cavanilles, *Observaciones sobre el reyno de Valencia*, t. II.

stalactites de différentes couleurs qu'on y voit, et par les espèces de cascades que forment, dans quelques places de la voûte, ces concrétions naturelles.

Depuis Denia, la route devient plus praticable ; mais aussi offre-t-elle peut-être moins d'intérêt que n'en font éprouver ces petites vallées arrosées, que l'on retrouve fréquemment dans la première partie de ce chemin, et qui contrastent avec les collines arides qui les entourent.

VALENCE.

La situation de Valence est délicieuse, et le pays qui l'environne est un véritable jardin arrosé par le Guadalaviar, sur les bords duquel la ville est bâtie. Elle est divisée en quatorze paroisses, y compris la cathédrale, et on dit qu'elle contient cent mille individus. D'après les calculs des deux années 1782 et 1786, il y eut 681 mariages, 2,600 naissances et 2,525 décès. La ville est dans un état de prospérité manifeste; et si nous en jugeons d'après les rapports faits au gouvernement, nous serions portés à croire que le progrès de la population a été très-rapide depuis le commencement du dix-huitième siècle, lorsqu'on fixa l'*équivalent*. En 1718, on trouva dans la province entière 63,760 familles, et 255,000 individus. En 1761, lorsqu'on en fit le dénombrement pour les *quintas*, ou la levée pour l'armée, on compta 151,128 familles, et 604,612 individus. En 1768, le comte

d'Aranda obtint des évêques un dénombrement de 179,221 familles, et 716,886 individus; et maintenant, d'après le dernier rapport, on peut calculer qu'il y a 192,970 familles, parce qu'on trouve 771,881 individus. On n'estime, dans cette province, que quatre personnes par *vecino* ou père de famille.

On s'attend naturellement, dans une ville comme Valence, à voir beaucoup de couvens : ils y sont en effet nombreux ; car il n'y en a pas moins de quarante-quatre, partagés à peu près également entre les hommes et les femmes. En outre, on y compte dix églises qui appartiennent à différentes congrégations, colléges et hôpitaux.

Les rues sont étroites, tortueuses et non pavées; mais elles sont propres, et par conséquent saines. Les principaux édifices sont la cathédrale, les couvens et l'université; la première est, sans comparaison, la plus digne d'attention ; elle est d'architecture grecque, légère, élégante, et parfaitement bien finie, particulièrement le dôme et six des plus grandes chapelles. En tout, je n'ai jamais vu de bâtiment qui fut d'un effet plus agréable.

La première chapelle, près de l'entrée à

droite vis-à-vis du maître autel, est dédiée à saint Sébastien. Elle renferme un bon tableau de ce saint par Pedro Orrhente de Murcie. Près de là, lorsque l'on a passé l'entrée de la maison du chapitre, on voit la chapelle de *la Communion*, avec sa coupole et trois autels. Les chapelles de saint François de Borgia, de saint Pasqual et de saint Thomas lui ressemblent. La première est élégamment ornée par la comtesse de Peñafiel qui, comme duchesse de Gandie, doit un respect particulier à saint François, jadis seigneur de ce lieu, et maintenant son patron. Les bras de la croix ont chacun quatre autels et des grands pilliers de marbre. Huit petites chapelles décorées de colonnes de marbre, et placées derrière le maître autel, contribuent beaucoup à la beauté de cet édifice. Dans la partie du nord, l'église est disposée à peu près de la même manière que celle que nous venons de décrire pour le midi et autour du chœur. Dans douze enfoncemens, on voit douze autels qui, joints aux autres, en portent le nombre à cinquante-quatre, sur lesquels on brûle journellement de l'encens.

Le maître autel, qui a trente pieds de haut sur quatre-vingts de large, est en argent, ainsi

que la statue de la Sainte-Vierge, haute de six pieds; la main d'œuvre de ces ouvrages est admirable. On a représenté en relief, sur l'autel, en huit différens compartimens, autant de sujets sacrés, exécutés par les meilleurs maîtres qui vivaient à la fin du quinzième siècle. Ces bas-reliefs sont garantis par des volets qui, à raison des peintures qui les couvrent, ont une valeur bien plus grande que l'autel lui-même avec tout l'argent qu'il contient. Il y a douze sujets, six à l'extérieur et autant à l'intérieur; ce sont les productions de François Neapoli et de Paul Aregio.

Je vis dans la sacristie un sépulcre massif d'argent doré, destiné pour recevoir l'hostie le vendredi saint; un trône magnifique et un dais d'argent pour le dimanche de Pâques; et deux *custodias* du même métal, l'une avec des colonnes corinthiennes et les statues de deux saints patrons de la ville; l'autre de douze pieds de haut, avec une bordure en or, une innombrable quantité de pierres précieuses, et une petite statue de saint Michel l'archange, composée entièrement de brillans; elle fut ajoutée aux trésors de l'église en 1452.

Les meilleurs tableaux sont placés dans la

sacristie et dans la maison du chapitre. Ceux qui sont sortis de la main du chanoine Victoria et de Vergasa sont excellens; mais des tableaux très-beaux, et peu inférieurs à ceux de Raphaël, sont les ouvrages de Juanes, et plus spécialement sa Sainte Famille, qui est dans la salle du chapitre, et son *Ecce Homo*, dans la chapelle de ce nom.

Parmi les reliques les plus estimées, sont plusieurs épines de la couronne de Notre-Seigneur, la coupe dans laquelle il but à son dernier repas, et un portrait pitoyable de la Sainte-Vierge par Saint-Luc.

Les revenus de cette église sont considérables; l'archevêque a cent soixante mille *pesos* [1], ou vingt-quatre mille livres sterling par an (576,000 fr.); sept dignitaires ont chacun de huit à quatorze cents *pesos* ; il y a en outre vingt-six chanoines, dix lecteurs, un maître des cérémonies, des chantres, des assistans, etc., au nombre de trois cents, tous bien payés.

Si la nation se trouvait réduite à la nécessité d'imiter la conduite des Français, qu'elles

[1] Piastres courantes.

immenses richesses, à présent inutiles et stagnantes, deviendraient utiles et précieuses au moyen de la circulation.

Après avoir satisfait ma curiosité dans la cathédrale, en fait d'édifice, de trésors, et surtout de tableaux, je montai à la tour pour juger de la ville et du pays qui l'entoure. La vue est très-étendue et très-intéressante. On domine sur une vallée abondamment arrosée, bien boisée et bien cultivée, ornée d'une riche variété de vergers et de champs de blé, et qui cependant, par la multitude des maisons dont elle est couverte, ressemble à un village continu. A l'est, la vallée s'ouvre sur la mer; mais de tous les autres côtés, elle est bornée par des montagnes éloignées.

Je trouvai quelques bons tableaux dans les convens, particulièrement dans les deux des Carmelites, dans ceux des Capucins, des Dominicains, des Franciscains, des Augustins, dans le couvent destiné aux religieuses de Jérusalem, et dans celui de la Congrégation de saint Philippe de Néri. Dans ceux-ci, les artistes les plus dignes d'être admirés, sont Jacinto de Epinosa, Juan-Bautista Juanes, Francisco Ribalta, D. Joseph Ramirez, Vi-

cente Victoria, qui était disciple de Carlo Maratti, et plusieurs autres, tous natifs de Valence. Le plafond de l'église de *San-Juan de Mercado* est peint à fresque par Palomino, qui était aussi de Valence. La fameuse Cêne de Ribalta se voit dans le collége de *Corpus-Christi.*

Ce séminaire est digne d'attention, non-seulement par ses tableaux qui sont très-beaux, mais par sa bibliothèque qui est très-bien choisie pour le temps où vivait le patriarche d'Antioche. Il termina ses études en 1604, et il choisit lui-même tous les livres. Je remarquai parmi les reliques de la sacristie, un morceau de sculpture si petite, qu'elle contenait, dans la largeur d'un volume in-8°., plus de cent figures, d'une délicatesse et d'un fini précieux.

On dit tous les jours dans ce collége vingt-deux messes pour les morts; et les prêtres qui officient, reçoivent pour chacune quatre réaux (1 fr.). Peu de gens de distinction en Espagne meurent sans laisser une forte somme pour cet objet; mais comme souvent les maisons religieuses reçoivent les legs et négligent l'obligation qui y est attachée, c'est une source

fréquente de procès entre les communautés et les amis des défunts.

Aucune des églises paroissiales, excepté Saint-Nicolas, n'est digne d'attention. Je remarquai dans celle-ci le plafond qui est peint à fresque par Vidal, disciple de Palomino, et le dôme, ouvrage de Victoria. Saint Thomas de Villanueva fait honneur au pinceau de Vergara. On peut mettre au rang des plus beaux tableaux de Valence, trois morceaux d'Espinosa et deux de Juanes, dont l'un, la Cêne, a été peint par ce grand maître, pour orner l'autel.

Le revenu des maisons religieuses est, dit-on, considérable; mais le couvent le plus riche de Valence, est celui qui a été établi en dernier lieu; car lorsque le couvent de Monteza fut renversé par le tremblement de terre de 1748, les moines transportèrent leur habitation dans la ville, et s'y fixèrent. Ils ont dernièrement arrangé leur église avec beaucoup de goût et à grand frais. Ils peuvent aisément le faire, car ils ont pour l'entretien de vingt-quatre moines, un revenu net de neuf mille *pesos*, ou quelque chose de moins de quatorze cent liv. st. par an (33,600 fr.).

L'université de Valence est un établissement respectable; elle fut fondée en 1411 à la sollicitation de saint Vincent Ferrier; et peu après son institution, Alphonse III d'Arragon accorda le privilége de la noblesse à tous les étudians en droit qui y prendraient leurs degrés. Cette université a été dernièrement bien près de son déclin; mais le recteur actuel a relevé la réputation de son école, et l'on y compte aujourd'hui deux mille quatre cents étudians. Lorsque j'étais à Valence, ce recteur venait d'arriver de Madrid, d'où il rapportait son nouveau plan d'études, approuvé par sa majesté (le 22 décembre 1786). Les professeurs sont au nombre de soixante-dix; à savoir, sept pour les langues, le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe; quatre pour les mathématiques, qui comprennent l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la mécanique, l'hydrostatique, l'optique, l'astronomie et la physique expérimentale. Il y a pour la philosophie, qui comprend la logique, la métaphysique, la philosophie morale et la philosophie naturelle, trois professeurs permanens et autant de temporaires. Ils prennent pour guide dans cette partie, le père Jacquier.

Quant à la médecine et à la chimie, il y a onze professeurs, dont six sont permanens, et les cinq autres changent tous les trois ans. Ils suivent, pour ces sciences, les meilleurs auteurs modernes, tels que Beaumé, Maquer, Murray, Heister, Boerhaave, Home, Vanswieten et Cullen. Ils ont aussi adopté la pratique du dernier, mais malheureusement ils ont négligé le meilleur de ses ouvrages, qui est sans contredit la *Synopsis nosologiae methodicae;* et ils ne paraissent pas connaître les ouvrages de Haller et de Gaubius. Il y a ici, comme à l'école de médecine d'Edimbourg, une salle pour la médecine clinique, que les étudians visitent chaque jour, et des leçons de clinique données par les professeurs. Outre cela, on a le bon esprit de permettre à ceux-ci de prendre, à l'hôpital, tous les cadavres qu'ils désirent, pour les faire disséquer par leurs chirurgiens.

On a établi pour le droit civil et le droit canon, dix professeurs permanens et neuf assistans, qui sont choisis pour un certain temps, et changés alternativement chaque année. Dix-huit professeurs, dont onze sont permanens, enseignent la théologie, qui com-

prend l'histoire ecclésiastique, et ce qu'ils appèlent la *Theologia escolastico-dogmatica*. Les leçons commencent le premier octobre, et finissent le dernier jour de mai; elles sont interrompues par le plus petit nombre de jours de fête qu'il est possible à la religion catholique d'admettre.

Pendant le mois de juin, tous les étudians soutiennent des examens publics sur les leçons qu'ils ont suivies dans le cours de l'année; s'ils sont approuvés, ils reçoivent leur immatriculation, et passent à une classe plus élevée; s'ils ne le sont pas, ils restent encore une année dans la même classe, après quoi, si on ne les trouve pas encore assez habiles, on les renvoie de l'université. Pour exciter leur émulation, on propose des prix en livres ou en argent; et à la fin des examens, on les distribue à ceux qui ont fait les plus grands progrès dans les sciences.

L'étudiant, pour se faire graduer dans les arts, doit obtenir pour le degré de bachelier, deux immatriculations, c'est-à-dire, qu'il doit avoir assisté pendant deux ans aux leçons, et avoir été deux fois approuvé aux examens publics; pour être maître-ès-arts, il faut avoir

obtenu trois immatriculations. En théologie et en droit, on peut prétendre au grade de bachelier, après quatre immatriculations; mais pour être docteur, il en faut cinq. Pour le grade de bachelier en médecine, il faut avoir suivi les cours pendant cinq ans, et avoir subi cinq fois des examens; après cela, il faut pratiquer deux ans à l'hôpital pour pouvoir obtenir le dernier grade. Cette marche a certainement un avantage sur celle qu'on suit à Edimbourg, où trois années d'études, ou plutôt trois années où l'on suit les leçons et où l'on subit un léger examen, sont tout ce qu'on exige pour le grade de docteur. A Valence, le candidat est examiné en particulier par les professeurs; s'il est approuvé, il est soumis aux exercices publics, et subit un second examen; après quoi les professeurs entrent dans la chapelle, et donnent secrètement leur vote. Si leur décision est favorable, ils l'examinent encore une fois en public; et s'il s'en acquitte à leur satisfaction, il est enfin décidé par le scrutin qu'il sera honoré du degré qu'il demande.

Ceux qui prétendent au grade de professeur, forment une classe différente et séparée;

pour y être admis, il faut avoir obtenu un certain nombre d'immatriculations dans toutes les sciences qui peuvent être utiles dans cette fonction, et il faut avoir subi un examen rigoureux, soit en public, soit en particulier. Par exemple, pour devenir en médecine ce qu'on appèle un *opositor,* c'est-à-dire, pour être admis dans la classe de ceux qui peuvent prétendre à la première chaire vacante, soit permanente, soit temporaire, il faut avoir obtenu deux immatriculations en grec, deux en mathématiques, et une en mécanique; il faut soutenir une thèse, et être examiné sur toutes les branches de la médecine, par trois censeurs au moins, soit en public, soit en particulier. Après l'examen, les censeurs et le recteur entrent dans la chapelle, et après y avoir juré devant l'autel de juger impartialement, ils décident au scrutin si le candidat est digne d'être reçu oui ou non. Si dans tous ses examens il a mérité leur approbation, il est reçu publiquement; on le revêt des marques de sa dignité, et il prend immédiatement place parmi les professeurs de l'université.

C'est dans cette classe seule d'étudians que

l'on prend les sujets pour remplir les chaires vacantes, et on choisit, dans les *opositores*, les correcteurs de la presse de l'université, qui reçoivent un salaire lorsqu'ils sont employés. Lorsqu'une chaire est vacante, elle est remplie par *opposition*, c'est-à-dire, elle est donnée à celui qui, parmi les compétiteurs, en est le plus digne, d'après un sévère examen.

Les salaires sont très-modérés. Le recteur de l'université a trente livres sterling par an (720 fr.); le vice-recteur, quinze (360). Les professeurs permanens ont en général quarante livres par an (960 fr.); mais les professeurs de chimie en reçoivent soixante (1440); celui d'anatomie en a cinquante (1,200 fr.) pour salaire, et dix (240) de plus pour trente dissections; celui qui donne des leçons de médecine-pratique reçoit soixante-quinze liv. (1,800 fr.); les professeurs temporaires, qui sont au nombre de vingt-quatre, ne reçoivent pas plus de quinze livres par année (360 fr.).

Comme cet établissement est encore dans l'enfance, on a jugé convenable de donner des récompenses aux meilleurs professeurs. Si, après douze ans d'une application soutenue aux devoirs de sa place, l'un d'eux publie

quelqu'ouvrage utile sur la science qu'il professe, il reçoit une pension additionnelle de dix livres (240 fr.); et si après vingt ans il produit un nouvel ouvrage de quelque valeur, il obtient une pension additionnelle de vingt livres (480 fr.); mais s'il perfectionne ou invente quelque système qui puisse être adopté et utile dans sa classe, il aura droit à une pension de trente livres par année (720 fr.), sa vie durant, en addition à la première, à condition qu'il cédera au corps son droit de propriété sur cet ouvrage.

Les profits de l'imprimerie de l'université sont destinés, premièrement, à composer un fonds de trois mille livres sterling (72,000 fr.); on prélève ensuite, sur le surplus du produit, soixante livres par an (1,440 fr.), pour acheter des livres; après quoi le reste est partagé tous les quatre ans par portions égales entre les recteurs, professeurs, bibliothécaires et correcteurs de l'imprimerie.

La bibliothèque contient plusieurs milliers de volumes, la plupart modernes et bien choisis, tous rassemblés par D. Francisco Perez Bayer, et qu'il a donnés à cette université. J'avais souvent dîné chez lui à Madrid, où je

voyais le recteur avec lequel j'eus le plaisir de renouveler connaissance à Valence. Il me fit l'honneur de me conduire dans la bibliothèque, et il me montra, dans son appartement particulier, une riche collection de tableaux. Ce sont sur-tout des ouvrages des meilleurs maîtres d'Italie, et sur-tout de Florence; il y a aussi quelques belles productions de Juanes.

Le recteur est un homme profondément instruit, et très-zèlé pour l'avancement des sciences dans son corps. Il entreprit, pour cet effet, un voyage à Madrid, et c'est à lui qu'on peut attribuer tous les règlemens nouvellement établis, ainsi que le plan incomparable d'études, contenu dans l'édit royal auquel j'ai renvoyé. Il fait beaucoup d'honneur à son jugement, et s'il est mis en exécution, il rendra cette école une des plus respectables de l'Europe.

Outre la bibliothèque de l'université, il y a quatre galeries du palais de l'archevêque destinées au même objet, et qui contiennent trente-deux mille volumes, parmi lesquels on voit plusieurs ouvrages modernes dans toutes les branches de la littérature. A l'expulsion

des Jésuites, vers 1759, cette collection ne consistait que dans leurs dépouilles ; mais les dignes prélats qui depuis ont été honorés de l'archiépiscopat de cette ville, ont beaucoup augmenté le catalogue, en y ajoutant un grand nombre des meilleures productions qui ont paru en Europe depuis le commencement du dix-huitième siècle.

Si la littérature renaissait en Espagne, je suis porté à croire que ce serait à Valence. Les hommes de génie n'y manquent pas ; et toutes les fois qu'ils prendront la plume, il n'y a pas d'imprimerie qui puisse rendre plus de justice à leurs ouvrages, que celle qui est établie dans cette ville. Quiconque a l'occasion de voir le précieux traité de Francisco Perez Bayer, sur les *monnaies Hebraïco-Samaritaines*, imprimé par *Montfort*, pensera avec moi qu'aucune nation ne peut se vanter d'avoir produit un ouvrage qui lui soit supérieur.

Je fus frappé, en traversant la ville pour voir ce qu'il y avait de plus remarquable, de trouver autant de misère, de pauvreté et de haillons, quoiqu'elle soit dans un état très-florissant, et que l'opulence y règne parmi les

citoyens en général, soit marchands, commerçans, ecclésiastiques, militaires ou propriétaires de terres. L'hospice, ou la maison publique de travail, entretient deux cent vingt hommes, cent cinquante garçons, deux cent quatre-vingts femmes, et quatre-vingt-dix filles, qui sont tous bien nourris, bien habillés, bien logés; cependant la ville fourmille de mendians. Je hasardai une supposition qui se trouva vraie, c'est que les ecclésiastiques distribuent de l'argent, et les couvens du pain et du bouillon, tous les jours à midi, à tous ceux qui viennent à leur porte. Cette circonstance explique suffisamment la cause de cette multitude de misérables qui, à Valence comme ailleurs, sont toujours dans une exacte proportion avec les actes d'une charité mal entendue. Lorsque les plus fainéans se portent bien, ils ne peuvent jamais manquer de pain, et lorsqu'ils sont malades, ils ont un hôpital qui est toujours prêt à les recevoir. Si les individus fainéans ou adonnés au vice sont tentés d'abandonner leurs enfans, le même hôpital fournira à ces êtres sans appui un berceau et une tombe.

Je pris la note de tous les malades et des

enfans-trouvés de cet hôpital pendant l'année précédente, qui finissait au 31 décembre 1786.

On y avait reçu quatre mille huit cents paysans ou gens du peuple, dont trois mille neuf cent vingt six sortirent, deux cent trente-cinq restèrent, et six cent trente-neuf moururent. Il y entra huit cent quatre-vingt-dix militaires, dont sept cent quatre-vingt-deux en sortirent guéris, quatre-vingt-un restèrent, et vingt-sept moururent. Il y avait eu trois cent trente-deux enfans-trouvés, dont cent cinquante-neuf moururent. Ainsi nous voyons qu'il était mort à l'hôpital un individu sur trente-trois militaires, et à peu près un sur sept des gens du peuple. Cette différence vient de ce que, dans les plus basses classes, on ne porte les gens à l'hôpital que lorsqu'ils sont mourans, afin d'épargner les frais d'ensevelissement. Quant aux enfans-trouvés, un peu moins de la moitié meurt dans l'année.

Un établissement qui mérite les plus grands éloges, est un *monte pio*, ou banque pour venir au secours des fermiers qui sont hors d'état d'acheter des semences. Ils ne payent point d'intérêt pour ce prêt; les fonds sont

fournis, comme à Malaga, par les *espolios y vacantes* de l'église, c'est-à-dire, les effets des chanoines décédés et les bénéfices vacans. Une institution semblable qui a pour but l'avancement de l'agriculture et l'encouragement de l'industrie, est certainement politique et sage, lorsqu'on considère la pauvreté des fermiers, et leur manque général de capitaux. C'est de ces mêmes fonds qu'on fournit dans la Gallice des bateaux et des filets aux pêcheurs.

Il n'y a pas de ville en Espagne où l'on fasse plus d'attention aux beaux-arts qu'à Valence. L'académie publique de peinture, de sculpture et d'architecture est très-fréquentée, et plusieurs élèves semblent vouloir s'y distinguer. Il est très-important aux Valentins d'avoir de bons dessinateurs pour leurs manufactures de soie, de porcelaine et de toiles peintes.

La manufacture de soieries est la plus importante, parce qu'elle est la plus appropriée à la nature du sol et du climat. En 1718, il n'y avait pas plus de huit cents métiers; mais quand on ôta les taxes oppressives, le commerce augmenta, les manufactures fleurirent;

et avant 1740, les métiers s'élevaient à deux mille [1]. En 1769, don Antonio Ponz estimait le nombre des métiers en ville, à trois mille cent quatre-vingt-quinze, y compris cent sept métiers pour des bas; et il le portait dans toute la province, à trois mille quatre cent trente-sept; ce qui exigeait 622,250 livres de soie. Ce commerce augmenta chaque jour; et un homme qui y est intéressé, m'a assuré qu'il y a maintenant cinq mille métiers d'étoffe de soie, et trois cents métiers pour les bas. Leurs soies sont de trente pour cent meilleur marché que celles de France, et pourtant elles ne peuvent pas soutenir la concurrence de leurs rivales.

Il y a à Alcora, dans le voisinage de Valence, une manufacture de porcelaine qui a été établie avec beaucoup de succès par le comte d'Aranda, et qui mérite de l'encouragement. Je fus très-content de leur dorure; elle est très-bonne, et le directeur m'a dit qu'une expérience de plusieurs années lui avait appris qu'elle était très-durable.

Je fus sur-tout très-content de la manufac-

[1] Voyez *Restablecimiento de las Fabricas por D. Bernardo de Ulloa.*

ture des carreaux peints. Les appartemens les plus élégans de Valence en sont carrelés, et ils sont remarquables par leur propreté, leur fraîcheur et leur élégance. Ces carreaux sont plus forts et beaucoup plus beaux que ceux qu'on faisait anciennement venir de Hollande en Angleterre.

Le commerce de Valence est considérable : mon respectable ami, l'abbé de Cavanilles, fixe le produit de cette fertile province en 1770, à soixante-cinq millions de livres, ou 2,708,333 liv. sterl. En voici le détail :

	Livres.
Dattes..........................	300,000
Figues, 60,000 quintaux à 8 liv.........	480,000
Lin, 30,000 *id*....... à 50..........	1,500,000
Chanvre, 25,000 *id*.... à 40...........	1,000,000
Huile, 100,000 *id*.... à 45...........	4,500,000
Raisins, 60,000 *id*.... à 10...........	600,000
Riz, 140,000 *id*...... à 37...........	5,180,000
Soie, 2,000,000 livres.. à 15...........	30,000,000
Bois, 23,000 quintaux.. à 40...........	920,000
Vins, 3,000,000 cantaros à 15 sous.......	2,250,000
Grains, tels que froment, avoine, maïs et oranges, citrons, amandes, soude, caroubes, spart, sel, miel, poisson, etc. etc.	18,270,000
	65,000,000

Je suis porté à croire que l'on a oublié l'eau-de-vie dans ce résumé; car elle est certainement un objet trop considérable pour être compris dans un des *et caetera*. La quantité qu'on en exporte monte ordinairement à sept ou huit mille pipes, dont la plupart viennent jusqu'à nous par Guernesey, sous le nom d'eau-de-vie de France.

La soie, suivant Bernardo Ward, se monte à un peu plus d'un million de livres.

L'exportation ordinaire de Valence consiste en spart, trois ou quatre cargaisons pour l'Italie et la France.

Figues, deux cargaisons.

Chanvre; ne s'expédie qu'à Carthagène pour l'usage de la flotte.

Raisins, quinze navires chargés chacun de deux mille quintaux.

Vins, trois ou quatre mille pipes.

Laines, environ trente mille *arrobas* pour le Languedoc et Gênes.

Soieries pour l'Amérique, un million deux cent mille livres pesant.

A présent il n'est plus permis d'exporter de la soie non manufacturée, à moins que le prix n'en soit trop élevé pour les manufacturiers

du pays. Les conséquences de cette prohibition absurde sont :

1° Qu'une grande partie des soies d'Espagne sont exportées par contrebande toutes les fois qu'il en manque en France ou en Portugal.

2° Que les Français ont considérablement augmenté leurs plantations de mûriers dans le Languedoc, et que les Italiens et les Portugais en ont fait de même dans leurs états. Le roi de Prusse a aussi introduit dernièrement en Silésie cette branche d'agriculture, et il y donne tant de soins et d'attention, qu'en 1783 elle a produit onze mille livres pesant.

3° Non-seulement la quantité de soie que l'Espagne produit est moindre, mais sa qualité est plus mauvaise et le prix de sa main-d'œuvre plus élevé que si les ports lui étaient ouverts et si le commerce était libre. La maxime sur laquelle se sont fondés les Espagnols fut posée en principe par Colbert, lorsqu'il mit des entraves au commerce du blé dans l'intention de rendre les denrées moins chères, et cela pour favoriser des manufactures. Mais l'expérience a prouvé la folie de cet expédient; car les Anglais, en permettant l'expor-

tation des grains, en ont augmenté la quantité, diminué le prix, et établi son cours à un taux presque uniforme et régulier. Avant ce temps, le prix du blé éprouvait des variations extrêmes de seize guinées à trois schellings le *quarter* [1]. A mesure qu'on rendit la liberté au commerce des grains, leur prix moyen diminua, et le cours du marché fut plus régulier.

Le marquis de la Ensenada permit, en 1752, que le froment, l'orge, le riz et le maïs pussent circuler librement d'une province à une autre; et en 1774, M. Turgot, dont le souvenir vivra à jamais en France, y accorda la même liberté. Les conséquences en furent également heureuses dans les deux royaumes. Mais malgré ces expériences sur l'article des grains, toutes les nations de l'Europe, même les plus éclairées, ont des vues peu étendues; et par leurs restrictions impolitiques, font le plus grand tort à l'agriculture, au commerce et aux manufactures. Un auteur rempli de sagacité et qui a écrit sur l'économie politique, a observé, avec raison, que les états modernes paraissent rarement penser à la fois à plus d'une classe de leurs sujets, et qu'ils s'occu-

[1] Le *quarter* vaut huit boisseaux d'Angleterre.

pent ordinairement de la classe la moins importante; car dans la prohibition de l'exportation, ils *pensent seulement aux acheteurs de l'intérieur, lorsqu'ils devraient penser aux vendeurs qui sont aussi de l'intérieur;* et par la prohibition de l'importation, ils pensent seulement aux vendeurs et point aux acheteurs, ce qui est justement l'inverse de ce qu'ils devraient faire, parce que lorsqu'un individu industrieux a appris qu'il peut faire quelque bénéfice dans une vente, ou une économie dans l'achat de quelque objet, l'état doit faciliter ses opérations qui, en proportion de l'étendue de l'affaire, produirait une balance en faveur du pays. On devrait toujours se rappeler que les demandes créent le produit.

Si on permettait l'exportation des soies, le prix s'en élèverait aussitôt; mais l'augmentation du prix restreindrait l'exportation. D'un autre côté, l'encouragement qu'on donnerait ainsi au produit, en augmenterait la quantité, et par conséquent en diminuerait à la fin le prix, juqu'à ce que chaque chose eût pris son niveau naturel. Lorsqu'il y a une question à décider entre l'agriculture et les manufac-

tures, l'Espagne ne devrait jamais hésiter; elle doit, sous tous les rapports, donner toujours la préférence à la première, comme bien plus avantageuse à l'état.

Peu de pays ont pris plus de peine que l'Espagne pour augmenter les plantations de toute espèce, mais particulièrement celle des mûriers. Par un édit royal daté de 1567, on autorisa des commissaires à faire, avec un *alguazil* et un *escrivano*, des tournées dans le pays pour forcer les communautés, sous peine d'amende, à planter en arbres, dans un temps fixé, leurs montagnes et leurs terres incultes; et les particuliers à faire des haies, en fixant l'espèce d'arbres et la distance à laquelle ils devaient être plantés. Mais comme on n'a pris aucunes mesures concernant les pépinières, la défense et l'arrosement des jeunes plans, le pays continue à être dénué d'arbres. Il est vrai que le préjugé national est si fort contr'eux, comme étant le refuge des oiseaux et exposant le propriétaire du sol à beaucoup de désagrémens, que peu de gens sont portés à en planter. Des inspecteurs surveillent les propriétaires, à qui il n'est pas permis de couper, sans une permission particulière, même un mû-

rier qui se gâte ; s'il violait cette loi et s'il prenait un arbre pour quelque usage domestique, il faudrait qu'il gagnât les inspecteurs par des présens et de bons repas, afin d'éviter les poursuites et la condamnation à une amende.

On trouve dans l'édit royal concernant les règlemens des plantations, publié en 1748, les clauses suivantes :

§ 2. Les intendans devront spécifier, dans leurs registres, le nombre des arbres de toute espèce qui existent dans leurs différens districts.

§ 5. Ils devront enregistrer les chefs de famille, et les obliger à planter chaque année trois arbres ; cependant les veuves, si elles sont pauvres, en seront dispensées.

§ 15. Le ministre de la marine visitera personnellement les différens districts, et examinera l'état des arbres.

§ 20. Aucun arbre ne pourra être coupé pour chauffage sans un certificat de l'*escrivano* du village, qui prouve que l'arbre était mort.

§ 23. Les intendans régleront le prix du bois de chauffage.

§ 30. Aucun propriétaire ne pourra couper

aucun de ses arbres pour construire ou réparer, sans la permission de l'intendant. La requête écrite à ce sujet spécifiera la quantité d'arbres requise et l'usage auquel on les destine.

§ 31. La requête étant adressée au subdégué de l'intendant, sera envoyée par lui à la cour de justice; et après en avoir reçu un certificat qui prouve la vérité des allégations et qui fixe la place la plus convenable pour abattre le nombre d'arbres nécessaire, l'intendant ou son député donnera ladite permission, à condition que le propriétaire plantera trois arbres pour un.

La soie d'Espagne n'est pas aussi recherchée que celles des autres pays, à cause de son inégalité, cependant elle convient très-bien pour certains objets. C'est à cause de cette qualité inférieure que l'importation de la soie d'Espagne en Angleterre a toujours été peu considérable et à peine digne d'attention. En 1779, elle ne s'éleva qu'à quarante-quatre livres et un tiers, et l'année suivante à soixante-cinq; mais en 1782, nous en tirâmes d'Espagne cinq cent quarante-une livre un tiers, et l'année suivante, treize cent trente-

neuf livres; après quoi pendant trois ans nous n'en reçûmes plus. Mais en 1784, nous fournîmes à l'Espagne six mille trois cent six liv. de soie crue, et quatre ans après nous y envoyâmes cinq mille sept cents livres de soie filée, et nous reçûmes en retour trois cent quatre-vingt-treize livres de soie non préparée, et cent quarante-une de filée.

La quantité moyenne de soie travaillée que les Espagnols prennent chez nous, s'est trouvée, dans le cours de six années consécutives de 1783 à 1788, d'après les livres de la douane, se monter par an à cent soixante-six livres de pièces de soieries pour meubles; cinq cent soixante-dix-huit livres de bonneterie; trois cent soixante-dix-neuf livres d'étoffes mêlées avec du fil, et quinze cent six livres d'étoffes mêlées avec de la laine. Ils préfèrent certainement les étoffes des Français qui, sous le rapport du goût, peuvent avec justice prétendre à la préférence. Les tisserans de Valence, formés sur ces modèles, par le secours de leur école de dessein nouvellement établie, et convenablement encouragée par la société économique, doivent faire de grands progrès, et pourront, dans la suite, rivaliser avec ceux de Lyon, qui

ont à présent la supériorité sur tous les autres.

Si nous pouvons en croire Bernardo Ward, il fut un temps où l'Espagne produisait et employait à ses propres métiers dix millions de livres de soie; tandis qu'à présent elle n'en produit qu'un peu plus d'un million, dont la moitié est exportée en nature.

Le mûrier de Valence est le *blanc*, comme le plus convenable à une plaine bien arrosée. A Grenade, on donne la préférence au *noir*, comme venant bien dans les terrains élevés et comme plus durable, plus fécond en feuilles, et donnant une soie plus fine et plus précieuse; mais il ne commence à fournir de bonnes récoltes que vers la vingtième année de plantation. On estime dans cette province que cinq arbres produisent deux livres de soie.

J'eus la curiosité d'examiner leur méthode de nourrir les vers à soie; ces industrieux insectes sont répandus sur des tablettes d'osier placées les unes au-dessus des autres, tout au tour et même au milieu de chaque appartement, de manière à ne laisser que la place nécessaire à la femme qui leur porte leurs provisions. Je vis dans une maison le produit de six onces de

graine, et j'appris qu'on estimait que, pour chaque once de graine, pendant la saison de la nourriture, il fallait soixante *arrobas* de feuilles évaluées deux livres cinq schel. (54 fr.). On suppose que chaque once de graine fournit dix livres de soie de douze onces. Le 28 mars, les vers commencent à éclore, et le 22 mai ils se mettent à filer; le onzième jour depuis celui où ils ont éclos, ils dorment, et le quatorzième ils se réveillent pour manger encore; ils reçoivent alors deux fois par jour de la nourriture, jusqu'au vingt-deuxième jour. Alors, après qu'ils ont dormi encore une fois pendant trois jours sans interruption, on leur donne trois fois par jour de la nourriture; et ainsi alternativement, ils continuent de manger pendant huit jours et de dormir pendant trois, jusqu'au quarante-septième, après lequel ils mangent avec voracité pendant dix jours, et s'ils ne sont pas restreints dans leur nourriture, ils consomment quelquefois de trente à cinquante *arrobas* de feuilles en vingt-quatre heures. Ils grimpent alors dans des bouquets de romarin, placés à cet effet entre les tablettes, et commençent à filer.

En les examinant, on les voit évidemment

tirer deux fils à la fois, et les coller ensemble, en les couvrant de gluten. C'est ce qui peut se prouver par l'esprit-de-vin qui dissout le gluten ou la cire, et laisse les fils intacts. Après avoir épuisé son magasin, le ver change de forme, et devient une nymphe; il s'écoule en tout soixante-onze jours, depuis celui où le petit animal à éclos, jusqu'à celui où il sort avec ses ailes, et où ayant trouvé un compagnon il se met à pondre ses œufs. Après six jours de cette période de leur existence, ces animaux ayant répondu au but de leur création, meurent tous les deux; ce devrait être le cours naturel de leur vie; mais pour empêcher la soie d'être gâtée, on étouffe le ver en jetant les cocons dans de l'eau bouillante, et on fait dévider la soie aux femmes et aux enfans.

Les vers à soie placés dans des appartemens clos sont très-sujets aux maladies; mais lorsqu'ils vivent en plein air comme à la Chine, ils sont non-seulement mieux portans et plus forts, mais ils donnent aussi de la meilleure soie. Il paraît en être d'eux précisément de même que des malades que l'on mène à l'hôpital; ou des enfans-trouvés qu'on confine

dans des maisons de travail. C'est pour cette raison que l'ingénieux abbé Bertholon conseille de se procurer de la Chine quelques vers à soie sauvages, et de les laisser en plein air, en les préservant seulement de la pluie par quelqu'abri; il est persuadé que la race pourrait ainsi devenir assez robuste pour supporter, par la suite, toutes les variations des saisons.

Il y a à la Chine trois espèces de vers à soie : deux vivent sur les feuilles des frênes et des chênes; et la troisième, qui se nourrit particulièrement d'une espèce de poivrier appelé *fagara* : la soie que donnent ceux-ci est remarquable par sa force; elle se lave comme du linge, et ne peut se graisser.

Cet article de luxe introduit d'Asie en Europe, par deux moines qui apportèreut des vers à soie à Constantinople, n'eut d'abord que des progrès très-lents. Il fut peu connu en Europe, excepté en Grèce, depuis l'année 551 de l'ère chrétienne, jusqu'en 1130, que Roger II, roi de Sicile pilla Athènes, et apporta des vers à soie à Palerme. De là, ils se répandirent promptement en Italie et en Espagne; mais les bas de soie furent inconnus en Angleterre avant le règne de la reine Eli-

sabeth; et on voit en Ecosse une lettre de Jacques VI, au comte de Mar, où il lui demande de lui en prêter une paire, avec laquelle le comte avait paru à la cour, parce qu'il devait donner audience à l'ambassadeur de France.

La soie est certainement le produit le plus considérable de la province de Valence, puisqu'il est presqu'égal à tous les autres articles réunis; et s'il recevait des encouragemens convenables, il serait une source inépuisable de richesses pour ce royaume; car quiconque a vu les Epagnols qui habitent la côte de la mer, ne peut les croire paresseux : quant au sol, au climat et aux avantages du local, peu de contrées peuvent être comparées à cette partie de l'Espagne.

La terre, dans cette fertile vallée ne se repose jamais; car une récolte n'est pas plutôt enlevée, que le fermier commence à préparer le terrain pour une autre. Il laboure avec un cheval, et ne cherche jamais qu'à pulvériser le sol. L'instrument dont il se sert est admirablement calculé pour cet objet, si on considère qu'il remue la terre huit ou dix fois par an. Leur agriculture ne leur offre ni l'oc-

casion de briser le gazon, ni celle de le laisser pourrir; et par conséquent, ils ne peuvent tirer aucun avantage du soc, des nageoires, ni des oreilles de nos charrues. En traversant la vallée, et lors de mes excursions autour de la ville, j'observai qu'ils butaient leur maïs avec des houes plus larges que nos bûches ordinaires. Cet instrument est bien adapté à leur sol, à leur culture et à leurs récoltes. Ils exécutent cette opération pénible avec la plus grande vitesse.

Ils divisent leur terrain en planches très-larges, et entièrement plates; l'eau en couvre toute la surface : elle y est stagnante pendant quelques jours, après quoi on la fait couler.

Je vais donner une notice succinte des récoltes, afin de faire connaître l'extrême fertilité de cette vallée; j'indiquerai le temps où l'on sème chaque objet, et celui où on le recueille, ce qui montrera comment ils se succèdent; je donnerai le produit moyen du froment, de l'orge, de l'avoine, du maïs et du riz, en proportion avec la qualité des semences.

Le froment se sème au commencement de novembre, et se récolte au milieu de juin; il donne de vingt à quarante pour un.

L'orge se sème en octobre, et en mai on en retire de dix-huit à vingt-quatre pour un.

L'avoine reste sur terre depuis le milieu d'octobre jusqu'au milieu de juin, et donne de vingt à trente pour un.

Le maïs suit l'orge comme seconde récolte de l'année, et lorsque la saison est favorable, il rend à la fin d'octobre cent pour un.

Le riz se sème ordinairement aux environs du 1er d'avril : il se transplante en juin ; et en octobre, il pro duit au fermier quarante fois la semence.

Les *garbanzos* (pois-chiches) lèvent aux environs de janvier, et se recueillent à la fin de juin.

Les *guisantes* (pois) occupent la terre de septembre en avril ou mai.

Les fèves peuvent se semer, soit de bonne heure en automne, ou au commencement de l'année.

Le chanvre se sème en avril, et s'arrache au milieu de juin.

Les récoltes intermédiaires consistent en choux, choux-fleurs, carottes, panais, haricots, porreaux, ail, oignons, turneps, artichaux, tomates, laitues, capres, concombres,

melons, quatre espèces de *calabaza* (cucurbita lagenaria) [1], et en *sandies* (une autre espèce de *cucurbita*) ainsi qu'en une variété d'autres objets bons à manger dont le nom ne se présente pas à ma mémoire.

Ainsi, grâces à un soleil qui échauffe, à une grande abondance d'eau, à une riche variété de récoltes assorties à chaque saison de l'année, la terre reconnaissante paye au laboureur son travail, au moins trois fois dans le cours de douze ou treize mois.

La roche m'a paru être calcaire dans tous les endroits où elle se montre. On trouve en abondance de la craie à Picacente, à deux lieues de la ville. Toutes les montagnes voisines four-

[1] On cultive dans quelques jardins en Espagne, une espèce de courge qui n'est point bonne à manger, mais qui, malgré cela, est d'une grande utilité pour les habitans des campagnes; elles ont la forme des grandes bouteilles à long cou. Quand elles sont mûres, on les laisse sécher, et on leur fait une ouverture suivant l'usage auquel on les destine; si on en ôte un segment de côté, elle forme un instrument propre à puiser, et le cou sert de manche; si c'est à l'extrémité du cou qu'est l'ouverture, elle sert de bouteille; et si à l'extrémité opposée on en fait un autre, alors elle sert d'entonnoir pour transvaser le vin et l'introduire dans les tonneaux.

nissent de la pierre calcaire et du bon marbre. Ce qui est digne de remarque, c'est que M. Bowles a découvert du vif argent dans les roches calcaires, soit ici, soit près de *San-Felip*. Je ne saurais dire qu'elle affinité existe dans d'autres pays entre ces substances; mais je ne crois pas qu'on ait trouvé en Espagne du cinabre dans le granit ou dans le schiste.

La recommandation dont m'avait honoré le comte de Florida-Blanca, était pour le duc de Crillon, gouverneur et capitaine général de toute la province. Je ne pouvais qu'être heureux sous une pareille protection. J'avais accès auprès de lui à toute heure, et je dînais presque tous les jours avec lui; lorsqu'il en avait le temps, je jouissais de sa conversation; mais lorsqu'il était occupé, il me renvoyait dans la compagnie des dames. Je rencontrai là les principaux habitans de Valence qui étaient invités ou à sa table, ou à la *tertulia.*

Parmi les personnes d'un caractère remarquable que j'ai vues dans son palais, celle qui m'a le plus frappé, était un petit garçon élevé dans un couvent et destiné à la chaire; on l'en fit sortir pour me procurer l'occasion

de le voir. Il n'avait pas plus de douze ans; mais son jugement, sa mémoire, son imagination étaient si formés que, sans aucune préparation, il pouvait discourir avec justesse sur quelque sujet qu'on lui proposât, et il avait tant de talent naturel comme orateur, que ses périodes étaient harmonieuses, ses expressions fortes, son débit gracieux, et ses argumens bien choisis. Quoique l'appartement fut rempli de personnes distinguées, il ne fût point intimidé, et son attention ne parut pas être distraite par la variété des objets et des amusemens différens auxquels plusieurs personnes se livraient. J'appris que les pères du couvent où demeurait cet enfant, trouvant en lui des dispositions singulières, avaient pris des peines infinies pour son éducation.

Le wisk est le jeu favori du duc; mais comme il n'y en a jamais plus d'une table chez lui, les autres personnes font ordinairement la conversation. C'est une méthode beaucoup plus agréable que celle de quelques familles espagnoles, qui ont la coutume de placer les personnes qui viennent les visiter à une longue table, où l'on passe toute la soirée à

quelques jeux qui n'occupent ni la mémoire ni le jugement, ni aucune des facultés de l'esprit. Le jeu le plus généralement adopté est la loterie.

Dès qu'une personne distinguée venait à la *tertulia*, le duc avait la bonté de me présenter à elle. Comme ecclésiastique, je désirais être présenté à l'archevêque, mais il n'était pas à la ville, et vivait retiré à la campagne. Ma curiosité fut vivement excitée par les réponses différentes que me firent ceux auxquels je m'adressai pour avoir quelques détails sur le caractère de ce prélat. Quelques-uns me le dépeignirent comme une bonne espèce d'homme, mais un peu trop sévère; d'autres me le représentèrent comme un moine, retiré du monde, austère à l'extrême, et entièrement misantrope. Je n'eus pas plutôt témoigné au duc mon désir d'être introduit auprès de ce prélat, au moyen d'une lettre de recommandation, qu'il alla obligeamment plus loin que je ne lui demandais; car il lui envoya un message pour convenir du jour où nous pourrions le trouver à sa campagne, et il m'y mena dans sa voiture.

En allant, nous traversâmes *Burjasos*, où

les Romains avaient leurs greniers souterrains. Il en reste trente-sept qui sont remplis de blé pour l'usage de la ville.

Lorsque nous arrivâmes à l'agréable habitation de l'archevêque, il nous reçut avec politesse, et je fus enchanté de trouver dans ce bon vieillard, toute l'aisance, l'affabilité, les manières agréables et la douceur qui conviennent à sa dignité et à son âge. Loin d'avoir de l'humeur, il était gai et prévenant, et sa conversation était aisée et extrêmement instructive. Aimant l'étude, il évitait les dissipations inévitables dans une ville comme Valence; et sa piété, peu ordinaire, lui faisait chercher la solitude; cependant il était attentif à tous les devoirs de son état, et lorsqu'il en trouvait l'occasion, il savait entretenir agréablement ses amis; en un mot, il me parut précisément ce qu'un évêque doit être.

En retournant à Valence, j'exprimai au duc la satisfaction que m'avait fait éprouver cette visite à l'archevêque; il me confirma dans la bonne opinion que j'avais de son caractère, et m'expliqua la raison pour laquelle on avait pu me le représenter comme trop sévère. Ce prélat considérant Valence comme

une ville commerçante, s'était opposé à la construction d'un théâtre, parce qu'il pensait que la dissipation et la dépense qui en sont les suites, ne pouvait que nuire à la prospérité du commerce. Le duc lui-même semblait partager cette opinion; au moins il adoptait une espèce de terme moyen, et au lieu de laisser établir les acteurs dans la ville, il leur permettait de dresser leurs tentes sur les bords de la mer, au village de *Grao*[1], à une petite distance de Valence.

Le duc eut la bonté de m'y mener avec la

[1] Le village de *Grao* est à une demi-lieue de Valence, au bord de la mer, sur une plaine de sable, peu propre à être cultivée. Ses habitans, qui sont au nombre de près de trois mille, vivent principalement du produit de leur pêche, C'est là, comme nous le dit Townsend, qu'est situé le théâtre qu'on n'a pas voulu admettre à Valence; ce qui fait que ce village est très-fréquenté par les Valenciens, qui vont souvent y faire des parties de plaisir. On a, outre cela, cherché à y former un port pour faciliter le commerce de Valence; mais la mer a déjà détruit plusieurs fois les ouvrages commencés. En 1791, l'ingénieur D. Manuel Millaras a entrepris de construire un nouveau mole circulaire; cet ouvrage n'est point encore achevé, et éprouve toujours de temps en temps des avaries causées par la fureur des flots.

duchesse et son aimable fille. Le théâtre est un vaste édifice, construit comme une grange, mais couvert seulement de nattes de spart, ce qui est suffisant, puisqu'on est rarement dans le cas de craindre la pluie. La compagnie était bien composée, et les acteurs n'étaient point mauvais. Ils représentèrent ce jour-là le déluge, dans lequel le diable jouait le rôle principal. La pièce était en elle-même très-plaisante ; et lorsque la toile fut baissée, le diable, à la requête de la duchesse, termina le spectacle en dansant un *fandango* avec une des belles-filles de Noé.

Je ne pouvais manquer de voir de la manière la plus avantageuse, tous les objets dignes de curiosité, au moyen d'une protection aussi puissante que celle du duc de Crillon, qui égale presque le vice-roi en autorité et dans sa manière de vivre. Cette protection me fut sur-tout précieuse, lorsque les chevaliers de la *Maëstranza* royale célébrèrent une fête en l'honneur de l'infant D. Antonio. Quatre compagnies de ces chevaliers, composés de la principale noblesse, sont établis dans les quatre villes de Grenade, Séville, Ronda et Valence, et chacune est distinguée par un uniforme

particulier. Ils sont, comme les barons féodaux, obligés de suivre en personne, avec leurs vassaux, le roi, lorsqu'il va à la guerre. Leur exercice militaire est tiré de l'antiquité la plus reculée. Le jour de cette fête, ils s'assemblèrent dans une vaste place préparée exprès, et au bout de laquelle était le portrait du monarque, couvert d'un rideau. Les chevaliers montés sur de beaux et grands andaloux, marchèrent en ordre jusque vis-à-vis le portrait; on leva le rideau, et au même moment, toutes les épées furent agitées en l'air; après avoir ainsi rendu hommage à leur souverain, ils exécutèrent, avec une précision admirable, leurs différentes évolutions, de la même manière que je les avais vues à Aranjuez. Ceci achevé, ils se préparèrent à d'autres jeux d'agilité et d'adresse; on avait placé pour cet effet une statue de Minerve près de la galerie où étaient rassemblées les dames. Cette figure tenait un ruban, tandis que du côté opposé un autre ruban était suspendu avec une touffe de fleurs au bec d'un aigle. Tout étant ainsi disposé, chaque chevalier enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, et le mettant au grand

galop, dirigea la pointe de son épée avec tant d'adresse, qu'il y en eût peu qui ne perçassent les deux rubans à la première tentative. Après cet exercice répété deux fois par chaque chevalier, ils firent de nouveau leurs mêmes évolutions; saluèrent encore le portrait du roi; on tira le rideau, et tous se retirèrent au son des trompettes, des timballes, et de la musique militaire, dans le même ordre qu'ils étaient arrivés.

Ce jour étant la fête de S. Antoine de Padoue et de l'infant D Antoine, *hermano mayor*, c'est-à-dire grand maître, ou président de cet ordre militaire, D. Antonio Salabert donna, dans la soirée, un *refresco* en son honneur et en celui du saint.

La compagnie consistait en six cents personnes, choisies dans les premières classes de Valence. Les hommes étaient rassemblés dans un appartement; dans un autre, étaient les dames, assises et rangées par ordre, comme des tulipes dans un jardin. Ayant l'honneur d'accompagner le capitaine général, je partageai ses priviléges, et j'allai avec lui faire une visite aux dames. Elles offrirent un coup-d'œil très-agréable; toutes en costume

de *gala*, plusieurs d'elles étaient très-élégamment vêtues et parées de perles, de bijoux en or et de pierres précieuses Après un certain temps, des domestiques entrèrent et apportèrent d'abord une grande diversité de glaces, puis à différens intervalles, des gâteaux et du chocolat, et enfin de l'eau froide. Les dames furent servies les premières, et ensuite les hommes. Au moment où ceux-ci finissaient leur *refresco*, il était plus de minuit, et cependant on s'était réuni de bonne heure. Alors les domestiques se retirèrent; des musiciens et des chanteurs entrèrent, et exécutèrent un petit opéra, composé pour cette occasion, et intitulé : *La paix entre Mars et l'Amour.*

Les grands seigneurs donnent le jour de leurs noces de pareils *refrescos*; c'est ce que fit le frère du comte de Florida-Blanca, qui eût lieu pendant que j'étais à Madrid ; mais comme je n'eus pas l'honneur d'y assister, j'éprouvai la plus grande satisfaction de voir celui-ci.

Après avoir passé quelques jours à Valence, je cédai aux sollicitations du duc, qui m'engagea à aller visiter un de ses amis malade, pour lequel il avait le plus grand attachement,

afin de terminer une dispute qui s'était élevée entre le médecin qui le soignait et un jeune chirurgien qui l'avait vu accidentellement. Ce dernier était sous la protection immédiate du duc, et c'était en partie pour soutenir son crédit qu'on désirait que je jugeasse du cas. Le duc me mena donc dans sa voiture à la maison de son ami, et le jeune chirurgien s'y rendit aussi. Le patient se plaignait d'une toux accompagnée d'expectoration, et la question était de savoir si la maladie était une phthisie, ou un catarre.

Je bornai mes questions aux symptômes ordinaires aux étiques, et n'en trouvant aucun d'après les réponses du malade, je n'hésitai pas de le prononcer à l'abri de toute phthisie à la grande satisfaction du duc, et non moins au triomphe du chirurgien.

Mais lorsque j'y retournai vers la fin du jour, j'eus des raisons de croire, d'après l'accroissement de la fièvre et la vivacité de la couleur de ses joues, que pour obtenir une opinion favorable il m'avait caché plusieurs de ses symptômes. Je demandai donc une conférence avec le médecin, et j'eus le plaisir d'apprendre qu'il avait exprimé le même désir.

Lorsque nous nous trouvâmes le lendemain en présence du malade, il me fit son discours en latin, et me donna, dans le plus grand détail, l'histoire de cette maladie, qui avait commencé par une pleurésie et avait été suivie d'une fièvre intermittente, avec des sueurs pendant la nuit, et tous les autres symptômes caractéristiques d'une étisie. Il me parut évident que le malade s'était déçu lui-même, et que le médecin, humble et soumis, avait porté un jugement bien fondé. Il me remercia avec beaucoup d'humilité d'avoir demandé cette entrevue; mais il manquait évidemment de courage pour jouir de son triomphe. Je le trouvai modeste, quoique rempli de moyens, et bien instruit pour un médecin espagnol, c'est-à-dire, qu'il connaissait les ouvrages de Boerhaave, mais non les productions modernes.

J'ai observé en général que les médecins avec lesquels j'ai eu occasion de converser, sont disciples de leur auteur favori, le docteur Piquer, qui niait ou au moins doutait de la circulation du sang. Cependant ils commencent à connaître les noms de Van-Swieten, Hoffmann, Sauvage, Gaubius, de Haen et

Cullen. Ils doivent à la vérité, lorsqu'ils commencent à pratiquer, surmonter tous les désavantages d'une mauvaise éducation et du manque d'encouragement qui provient de ce que leur profession est peu lucrative et encore moins honorée. On ne leur fait suivre, dans leurs écoles de médecine, ni cours de dissections, ni expériences de chimie; et quant à la botanique, ils ne connaissent pas Linné. On va sûrement remédier à ces défauts; mais actuellement même, le prix des visites du médecin est de deux pences (20 c.) pour les artisans, de dix (1 fr.), pour les gens à leur aise, et rien pour les pauvres. Quelques familles nobles s'abonnent avec le médecin; elles lui payent annuellement quatre-vingts réaux, ce qui fait seize schellings (20 fr.), pour eux et leur famille.

On convient généralement que les moines sont plus libéraux que les grands seigneurs, sur-tout s'il est nécessaire que le médecin soit discret.

Il n'y a pas de classe de citoyens moins honorée que celle des médecins; mais à mesure que la nation deviendra plus riche, leur considération s'accroîtra et ils seront plus estimés.

L'on n'a jamais pu me donner une explication satisfaisante sur une chose que l'on exige des médecins et chirurgiens en Espagne : ils sont obligés, avant de commencer à exercer leur profession, de jurer qu'ils défendront la conception immaculée de la Sainte-Vierge. Cette clause de serment m'a paru d'autant plus extraordinaire, que ce point n'est pas universellement adopté même entre catholiques ; cependant, il peut s'écouler bien des siècles, avant que la classe des médecins soit exempte de cette ridicule obligation. Pour donner une force convenable au serment, chaque pays devrait annuller ceux qui n'ont plus de signification réelle, et sur-tout ceux qu'on regarde généralement comme absurdes.

En conversant, dans cette partie de l'Espagne, avec plusieurs médecins qui ont fait usage de la ciguë, avec beaucoup de succès, dans des cas d'obstructions glanduleuses, j'ai été induit à penser que les vertus de cette plante dépendent beaucoup du sol et du climat où elle croît. En Angleterre, ses bons effets n'ont pas répondu, à ce que je crois, à ce qu'on en attendait d'après les rapports du médecin qui, le premier, la recommanda à

l'attention du public. On voit quelque chose de semblable en Espagne; car dans la province de Valence, la ciguë a été donnée avec succès pour des tumeurs supposées cancereuses; tandis qu'à Madrid on n'en a tiré aucun avantage dans des cas pareils. On a remarqué qu'en Castille, la ciguë est aromatique, douce, et dépourvue de toute qualité nauséabonde; mais à Valence, et le long des côtes d'Espagne, elle est fétide et désagrable, elle affecte la tête, et lorsqu'on la donne à grandes doses, elle produit l'effet d'un émétique très-violent. On peut aisément conclure, que lorsque les qualités extérieures sont si différentes et si opposées, les effets à l'intérieur ne peuvent pas être parfaitement les mêmes. Les médecins, le long des côtes de Valence, augmentent la dose de l'extrait de ciguë, depuis quelques grains jusqu'à une demi-once.

L'air et le climat de Valence seraient, dans une multitude de cas très-convenables aux anglais, particulièrement pour les maladies nerveuses, histériques et hypocondriaques; pour les tempéramens ruinés, et pour ceux qui souffrent soit d'une surabondance de bile, soit de sa suppression, ceux-là trouveraient,

dans les oranges et les raisins, un puissant moyen épuratoire; et tout ce qui sert à la nourriture, soit en subsistances animales ou végétales, étant léger et d'une facile digestion, l'estomac le plus délicat ne se sentirait jamais chargé. Dans notre île, ces malades souffrent de l'humidité; mais à Valence l'air est si sec, que le sucre et le sel peuvent y être constamment exposés sans contracter la moindre apparence d'humidité.

Il n'y a pas de ville où l'on puisse passer l'hiver et le printemps plus agréablement qu'à Valence, et je crois qu'il y en a peu qui puissent se vanter de posséder une société mieux composée. Si j'avais recherché des amusemens, j'aurais pu être présenté dans plusieurs maisons aussi agréables qu'un étranger puisse désirer d'en rencontrer; mais comme mon but principal était de m'instruire, je me bornai principalement au duc de Crillon, chez qui s'assemblaient tous les hommes remarquables, et à M. Thomas Vague de qui, ainsi que de son aimable neveu D. Joseph Boneli, j'étais assuré de recevoir les détails les plus exacts sur-tout ce qui concerne l'agriculture, les manufactures et le commerce du pays.

Si le comte de Lumiaris avait eu le temps de me favoriser un peu plus de sa conversation, mon bonheur à Valence aurait été complet.

Le gouvernement de cette ville ne diffère pas de celui des autres provinces. Le capitaine général préside les cours civiles, criminelles et militaires, et l'intendant seul a l'autorité en matière de finance. La ville est gouvernée par un *corregidor*, assisté de deux *alcaldes mayores*, de vingt-quatre *regidores*, de quatre députés des communes, et de deux syndics.

La cour de l'inquisition est composée de trois juges, avec un nonce extraordinaire et vingt-deux *secretarios del secreto*, qui sont payés du produit des effets confisqués sur les personnes condamnées par leur tribunal.

Les taxes sont très-fortes à Valence. Chaque objet qui entre dans la ville, même les draps faits à Madrid, la soie pour les manufactures, ainsi que toutes les marchandises sans distinction, payent huit pour cent de leur valeur. Mais toute la province est exempte de certaines contributions oppressives auxquelles les autres continuent à être sujètes, moyen-

nant six cent douze mille vingt-huit piastres, ou quatre-vingt-onze mille huit cent quatre livres sterling (2,203,296 fr.), comme un équivalent pour les rentes provinciales, provisions et fourrages de l'armée, ainsi que pour le monopole royal d'eau-de-vie et de sel. C'est à cette réunion en un seul droit qu'on peut attribuer en partie la prospérité générale de tout le royaume de Valence.

Cette ville fut jadis opprimée par la noblesse; mais après la rebellion de 1520, quand tous les nobles furent chassés, on choisit dans la commune treize *regidores* pour rendre une justice impartiale à tous; et quoique dans ce conflit les communes eussent finalement été vaincues, et eussent eu la douleur de voir leurs chefs périr sur le champ de bataille, ou souffrir, par la main du bourreau, les plus cruels traitemens et la mort la plus ignominieuse, cependant, depuis ce moment, leurs tyrans furent remplis de terreur et tremblèrent de rallumer un feu mal éteint qui avait failli les consumer.

Les habitans de Valence n'ont presque à demander à présent que la liberté du commerce. S'ils en jouissaient, ainsi que de la

certitude que la paix et la protection qui leur est accordée ne dépendraient plus des caprices d'un seul souverain, ou d'un mauvais ministre, cette ville tiendrait bientôt sa place parmi les plus commerçantes du continent.

Les poids et mesures de cette province diffèrent beaucoup de celles des autres parties de l'Espagne. La *vara* est plus longue que celle de Castille; douze des premières sont égales à treize des dernières. Leurs *celemines* ont la même proportion.

En agriculture, neuf palmes font une *braza*, et vingt *brazas* sont égales à quarante-une *varas*, ce qui est le cordeau avec lequel ils mesurent le terrain. Deux cents *brazas* carrées font la *fanega*, et six *fanegas*, qui valent à peu près la moitié d'une acre, font une *cahizada*; six *cahizadas* font un *yugada*. Quant aux mesures pour le blé, le *cahiz* contient douze *barchillas*, ou quarante-huit *celemines*.

La *carga* de vin est de quinze *arrobas*, ou *cantaras*, et est égale à soixante *azumbres*; mais la *carga* d'huile est seulement de douze *arrobas*.

La livre consiste en douze, seize, dix-huit ou trente-six onces, suivant l'article que l'on vend, soit pain, poisson frais, poisson salé, ou viande de boucherie. De même l'*arroba* peut être de trente, trente-deux, ou trente-six liv. de douze onces.

VOYAGE

DE VALENCE A BARCELONE.

Lorsque je me préparai à quitter Valence, mon aimable et jeune ami D. Joseph Boneli, fut assez poli pour m'offrir sa compagnie et une place dans sa voiture jusqu'à Morviedro J'acceptai son offre avec empressement; mais je ne quittai pas sans beaucoup de regrets une ville dans laquelle j'avais joui de la société la plus aimable.

Nous partîmes le 21 de juin; nous examinâmes en chemin un superbe édifice, appelé le couvent *de los Reys*, construit et doté par le dernier duc *de Calabria*, pour lui servir de tombeau et de retraite à soixante moines, qui sont obligés de dire une messe tous les jours pour le repos de son ame. Ils sont amplement récompensés de cette peine, car ils jouissent d'un revenu qui, d'après leur propre aveu, est de vingt mille piastres, c'est-à-dire, de trois mille livres sterling (72,000 fr.),

mais qui, d'après le bruit bublic, est beaucoup plus considérable.

Leur couvent est vraiment magnifique, et orné de superbes colonnes de marbre. Plusieurs des tableaux qu'on y voit sont très-beaux, et peints en général par Juanes, Ribalta, et Zariñena. Les trésors de leur église ne sont rien moins que médiocres : mais ce qui mérite le plus d'attirer l'attention, est une collection de manuscrits transmis au fondateur par ses ancêtres les plus reculés, et consistant en deux cent cinquante volumes en bon état, et ornés de dessins en couleur, comme les anciens missels romains les plus beaux. Ce sont particulièrement des ouvrages des pères de l'église et de plusieurs auteurs classiques, parmi lesquels est une belle copie de Tite-Live, en cinq volumes in-folio; les deux premiers sont en latin et les autres en italien.

A environ trois lieues de distance de la ville on trouve *Puzol*, où l'archevêque a un jardin très-célèbre. Nous fîmes un détour pour aller le voir, mais il ne répondit pas à notre attente. Dans l'enfance de l'art, ce modeste essai pouvait mériter des louanges;

mais aujourd'hui il ne peut guère attirer l'attention.

Tout le long de la route de Valence à Morviedro les terres basses sont arrosées, et produisent beaucoup de soie, de froment, d'orge, de maïs et de luzerne, ainsi qu'une grande diversité de légumes. Les terres élevées sont ombragées par le caroubier, l'olivier et la vigne. Tout le pays est bien peuplé, et à peine peut-on faire une demi-lieue sans traverser un village.

Morviedro est une ville considérable; elle contient cinq mille cent vingt-six habitans, qui ne s'adonnent pas aux manufactures, et ne tirent leur subsistance que du produit du sol. Le commerce de cette ville consiste particulièrement en huile, raisins, vin et eau-de-vie. Le vin est délicat et à bon marché. M. Thomas Vague le vend, rendu à bord, cinquante-quatre piastres le tonneau, ce qui équivaut à quarante schellings et six sous le muid (48 fr. 60 c.) : pour faire un muid d'eau-de-vie, il en faut ordinairement distiller quatre de vin ordinaire; et lorsqu'elle a acquis le degré appelé *preuve de Hollande*, on la vend pour l'exportation deux livres dix-sept

schellings le muid (70 francs 40 centimes) [1].

On a donné de nombreuses et bonnes descriptions des antiquités de Morviedro, l'ancienne *Sagunte* : elles sont d'un style si magnifique, que ceux même qui n'ont aucun goût pour les antiquités, ne peuvent qu'en être très-contens.

Le théâtre dont les dimensions sont fort grandes, et qui pourrait contenir près de dix mille personnes, est taillé dans le roc, et domine sur une vaste étendue de pays, borné par la mer.

En arrivant au sommet de la montagne, et en tournant les yeux du côté du midi, on jouit d'une vue ravissante de la ville de Valence, qui ressemble à une reine entourée de

[1] Il y a telles circonstances, comme par exemple celles où se trouve maintenant le continent d'Europe, où on pourrait tirer un parti plus avantageux des vins d'Espagne, plutôt que de les réduire en eau-de-vie; car, à ce que nous dit M. Proust, on peut tirer de cent livres de moscouade de ce pays soixante-quinze livres de sucre cristallisable, et vingt-quatre de sucre liquide. Il est vrai que ce sucre a une douceur un peu inférieure à celle de la canne à sucre; mais malgré cela, ce genre d'exploitation offrirait encore de beaux bénéfices. (Voyez Chaptal, *Chimie appliquée aux Arts*, tome II, page 477).

ses sujets. Les villages paraissent innombrables, et tout le pays d'alentour est un jardin continuel.

Le 22 juin, dans la matinée, je pris congé de mon digne ami Boneli, et je continuai mon voyage dans une calezine, suivi d'un seul guide, à qui appartenait ce petit équipage; je passai le long de la *Huerta*, ayant la mer à ma droite, et une haute montagne de pierre calcaire à ma gauche. Après avoir traversé une montagne près de la mer, nous entrâmes dans une autre *Huerta* qui est étendue, bien arrosée, et comme la première, bornée à gauche par de hautes montagnes dans le lointain. C'est sur le penchant de l'une d'elles, qu'est bâtie *Villa Vieja*, et son château élevé, fameux par ses sources chaudes. La roche est gypseuse et calcaire. Les vallées produisent en abondance du grain, des figues, des raisins, des olives et de la soie.

Le lendemain matin, je traversai *Nules*, ville qui contient trois mille trois cent trente-huit ames. C'est un marquisat, dont le titre est actuellement disputé par dix-sept prétendans. Il y a en dedans des murs deux couvens, deux hermitages, et une église parois-

siale. Un des couvens, quoique achevé depuis trente ans, n'est pas encore habité; en conséquence, le revenu en est administré par l'archevêque, et consacré à des usages pieux.

La ville est gouvernée par deux *alcaldes*, l'un appelé *mayor*, l'autre *minor*, assistés de quatre *regidores* qui ne sont en place qu'une année; ils choisissent alors leurs successeurs qui sont soumis à l'approbation du marquis, ou plutôt ils nomment six candidats pour l'office d'*alcalde*, et huit pour ceux de *regidores*, parmi lesquels le marquis choisit le nombre convenable. Dans les bourgs royaux, les magistrats nomment de même des personnes capables de les remplacer; mais alors l'audience royale, ou la cour de justice suprème, et le gouvernement civil de Valence, choisissent dans ce nombre les personnes les plus capables, ou les plus agréables au gouvernement pour remplir les offices vacans. Cette ville possède trois villages, dont les habitans sont *vecinos*, ou citoyens de Nules.

J'y remarquai beaucoup de caves, dont on me dit que le nombre s'élevait à cinq cents; elles avaient huit à douze pieds de diamètre, douze à vingt de profondeur. Elles sont creu-

sées dans la pierre calcaire, et étaient destinées à tenir lieu de grenier. Elles servent encore à présent à cet usage, et le collecteur des dîmes en emploie trente pour déposer son froment. Il m'apprit qu'il affermait les dîmes de blé, de vin et d'huile; mais il se plaignait de ce qu'il ne pouvait rien prétendre sur la soie et l'ail, objets qui sont francs de dîmes, ce qui lui était d'autant plus sensible, que le produit de l'ail égale presque la moitié de la valeur du blé. Il me dit qu'il administrait pour la banque de Saint-Charles, et fournissait aux troupes du froment et de l'orge; il ajouta que la banque avait fait un marché avantageux.

Le duc d'Infantado a des possessions considérables dans les environs de Nules; elles sont toutes en administration, c'est-à-dire, cultivées à ses frais; mais sur-tout à l'avantage de ses intendans, qui sont ceux qui y gagnent le plus.

L'après dîné, nous traversâmes *Villa Real*, ville de cinq mille six cent cinquante-huit habitans; et en continuant notre route vers Castellon de la Plana, nous traversâmes le Mijares qui fournit de l'eau à l'aqueduc d'Almasora, si justement célèbre.

Depuis Valence jusqu'à cet endroit, le chemin est toujours de trente pieds de large, bien construit, et en très-bon état. Le sol est principalement d'argile; les terres basses sont ensemencées de froment, orge, maïs, différens légumes et melons, et plantées en mûriers. Les terres plus élevées sont destinées aux oliviers, et les plus hautes sont abandonnées aux caroubiers. Les charrues sont assez mal adaptées au sol, étant très-légères, et tirées par un seul cheval.

Castellon de la Plana contient dix mille sept cent trente-trois habitans, une église paroissiale et six couvens. La chapelle de *la Sangre* est légère, élégante et bien proportionnée; elle a été construite par un jeune artiste, qui ne doit qu'à lui-même la délicatesse de son goût, n'ayant eu aucun maître, ni aucun bon modèle qui put le guider dans son ouvrage.

Peu de petites villes peuvent se vanter de posséder une plus riche collection de tableaux. La plupart sont de François Ribalta, qui était natif de Castellon; et parmi ces tableaux, les plus admirés sont, le Purgatoire, qui se trouve à l'autel de *las Animas*; saint Eloy

et santa Lucia, dans l'église des Augustins, et S. Roch, que l'on voit à l'*Hermita*, chapelle dédiée à ce saint, et dans laquelle il est représenté assis sous un arbre, les yeux élevés au ciel, et prenant un morceau de pain que lui apporte un chien; outre ces morceaux, il y en a plusieurs dans l'église des Dominicains, qui sont également dignes d'admiration.

On conserve dans la chapelle de la Sangre, quelques bons tableaux de Bergara. Les Capucins sont redevables à Zurbaran de quelques-uns de leurs meilleurs ouvrages.

On voit à l'autel de la grande église, l'Assomption de la Vierge, par Carlo Maratti.

Lorsque j'arrivai à Castellon [1], je fis quel-

[1] C'est à Castellon, ou plutôt *Castello*, comme on l'appèle en Espagne, que vivait en 1794, suivant Cavanilles, un nommé Joseph Ximenez, apothicaire dans le même endroit, lequel, sans le secours d'aucun livre, sans avoir vu aucun jardin, ni eu aucune relation avec des botanistes, ni aucun autre naturaliste, a dessiné les plantes, les oiseaux et les papillons de ce canton; il s'est sur-tout distingué dans le règne végétal, puisqu'il a dessiné avec leurs couleurs naturelles 700 plantes, en y ajoutant une note du lieu où elles croissent, du moment où elles fleurissent, et de leur usage en médecine. Il est vrai que se sont des plantes connues, et qu'il manque à toutes le système de la fructification; malgré cela, les quatre volumes que

ques recherches sur l'aqueduc d'Almasora, qui apporte dans cette vaste plaine les eaux du Mijarès. On m'apprit que je l'avais traversé peu après avoir passé le nouveau pont construit sur cette rivière; mais comme il est caché à peu près pendant toute la distance de S. Quiteria à Almasora, nous le traversâmes sans nous en apercevoir. Si on considère que cet aqueduc est creusé dans une roche calcaire, et qu'il fut construit en 1240, il mérite d'être considéré comme un ouvrage étonnant.

Que la *montagne percée* en Languedoc, pour laquelle Louis XIV reçut tant de flatteries, est peu de chose en comparaison de ce travail si peu vanté!

Cet aqueduc d'Almasora a été attribué aux Romains et aux Maures; mais je suis certain que le roi *Jayme el Conquistador* en mérite seul tout l'honneur.

Le 23 juin nous quittâmes Castellon à cinq heures du matin, et descendant dans une plaine, nous approchâmes des montagnes et de la mer, jusqu'à ce que nous fussions arrivés

forme cette collection, méritent les plus grands éloges. (Voyez *Observaciones sobre el reyno de Valencia, por D. Antonio Joseph Cavanilles*, tome I, page 105).

à *las Casas de Venicase*, où je m'arrêtai quelques minutes pour admirer une église très-jolie, bâtie par mon savant ami D. F. P. Bayer, et destinée, à ce que j'imagine, à protéger son tombeau.

De Venicase, nous gravîmes entre des montagues sur lesquelles je remarquai du romarain, du thym, de la lavande, le palmite, le genièvre et le caroubier, ainsi qu'une grande quantité de beaux lauriers-roses. Ce qui attira le plus mon attention, ce fut l'aloès américain qui était en fleur dans toutes les vallées, et dont les hautes pyramides s'élevaient jusqu'à la hauteur de plus de vingt pieds.

Nous découvrîmes, à quelque distance sur la droite, *Oropesa*, et son château bâti sur le sommet d'un rocher élevé. Un *alcaide* s'y tient avec une garnison et deux pièces de canon, pour protéger le pays contre les incursions des Algériens.

Au-dessous de cette forteresse est une immense plaine couverte de vignes, et de champs de blé. Quelques amandiers, figuiers et caroubiers servent à montrer ce que le pays pourrait produire; mais malheureusement l'in-

dustrie du fermier est mal encouragée, et toute la plaine est dépourvue d'eau, quoiqu'il fût facile d'y en amener abondamment par le moyen des *norias*.

A onze heures, nous nous rafraichîmes dans une *venta* qui appartenait aux moines de *San-Antonio* de Valence. Les *norias* qu'on voit ici, montrent évidemment qu'on peut aisément se procurer de l'eau, et que lorsque on en a, elle ne manque jamais de produire les récoltes les plus riches.

Tous les villages des environs appartiennent à l'évêque de Tortosa, qui y réclame et y exerce une domination temporelle. Il y nomme les magistrats, et reçoit trois trente-septièmes du froment, de l'orge, de l'huile, ainsi que trois quarantièmes de vin que produit ce pays. Outre ces droits, le fermier paye un trente-septième de ses grains, et un quarantième de ses vins au curé de la paroisse. Quelques articles sont francs de droits; par exemple, dans un village on ne paye rien pour le maïs, tandis que dans un autre, la même franchise existe pour les cochons et les fruits du caroubier.

C'est là que les brebis voyageuses d'Ar-

ragon trouvent leur pâture en hiver; elles payent à la paroisse de Cavanes, dix-huit cents piastres, ou deux cent soixante-dix livres sterling (6,480 fr.) par année, outre les indemnités pour les dommages qu'elles peuvent faire dans les blés.

Plusieurs villages ont été entièrement ruinés par les déprédations des Maures, et leurs habitans on cherché un refuge à Cavanes, ou dans d'autres endroits plus faciles à défendre.

Torreblanca tombe en ruines; mais *Alcala de Chivet*, ou *Gisvert*, ayant servi de refuge aux habitans de plusieurs villages abandonnés, renferme maintenant sept cents familles. La distance de cette ville à Torreblanca, est appelée une lieue; mais comme nous mîmes plus de deux heures à la faire, je vis que cette lieue était au moins de sept milles.

Alcala appartient à l'ordre militaire de Montesa, et fut donné au dernier infant D. Louis; mais à son décès il revint à la couronne. Le bénéficier, ou le tenancier militaire, reçoit les dîmes et nomme les magistrats. Les dîmes, comme on les nomme, ne sont pas les mêmes pour tous les habitans, parce que des fermiers de plusieurs villages

abandonnés ayant cherché dans cette ville un asile et une protection, ils continuent à payer ce qu'on exigeait d'eux avant leur changement de résidence. De là vient que tandis que les uns s'acquittent avec un dixième, d'autres sont obligés de payer un huitième, un septième, et même les trois dix-neuvièmes.

Je fus très-content de l'église paroissiale. La façade en est élégante, ornée de colonnes et de beaucoup de statues. L'intérieur consiste en trois nefs, et un grand dôme avec huit plus petits; le tout est très-élégamment construit, et orné de belles peintures. Les quatorze prêtres qui officient tous les jours à onze autels que contient cette église, sont très-bien payés.

Les terres communales servent de pâturages aux moutons de l'Arragon, cependant ces troupeaux ne fournissent point le marché de viande; et quant aux bœufs, on en voit rarement à Alcala.

Le 24 juin, à quatre heures du matin, nous nous remîmes en route, et descendant entre deux chaînes de hautes montagnes calcaires, nous arrivâmes à *Benicarlo*, situé sur le bord de la mer, à quatre lieues d'Alcala. Le sol en

est singulièrement propre à la culture de la vigne, et produit un vin généreux, dont on se sert souvent pour donner du corps aux petits vins de Bordeaux, dans le but d'en faire du *claret*, ou vin de première qualité. M. Macdonell vend son vin trente-cinq piastres, ou cinq guinées la pipe (120 fr.). Un vin blanc plus agréable et obtenu par une seule pression, se vend trente-quatre piastres le muid, ou dix livres quatre schellings la pipe (244 fr. 80 c.). Ce vin délicat est entièrement vendu avant Noël. L'eau-de-vie se vend un prix proportionné à celui du vin rouge.

Benicarlo contient trois mille soixante-trois habitans, et appartient aux chevaliers de Montesa, qui en nomment les magistrats, et en reçoivent les dîmes. Le vin paye quatre trente-quatrièmes; mais tous les autres articles un dixième, excepté le maïs et le caroubier, qui sont francs de droits. La dîme du vin se partage entre un chanoine de Tortosa qui en prend la moitié, et le tenancier et le curé qui ont l'autre moitié à eux deux.

Nous traversâmes, en sortant de Benicarlo, une vaste plaine, ayant de hautes montagnes à gauche, et la mer à droite; lorsque nous

approchâmes des limites du royaume de Valence, la culture cessa : mais nous ne fûmes pas plutôt entrés en Catalogne, que nous admirâmes de nouveau une contrée bien arrosée, et des champs féconds. Les vallées produisent du froment, de l'orge, du maïs, du chanvre, du lin, des figues, des noisettes, de la soie; et les terres plus élevées, des olives et du vin. C'était dimanche, et cependant les paysans étaient à l'ouvrage.

Nous remarquâmes en chemin trois croix funèbres, dont la plus récente marquait la place où un voyageur avait été volé et assassiné l'année précédente.

Lorsque nous arrivâmes à *Ulldecona*, je ne fus pas fâché de voir que mon guide ne voulait pas s'y arrêter; car c'est un village très-misérable. Cependant tout pauvre qu'il est, il est entouré de murailles, et renferme deux couvens. Nous nous arrêtâmes dans une *venta*, à environ sept lieues de Benicarlo.

Toutes les montagnes que nous avions laissées à notre gauche en voyageant le long de la mer, ainsi que celles que nous traversâmes en allant plus avant dans les terres, depuis les environs de Morviedro jusqu'à Tortosa,

me parurent être calcaires. En approchant du district de Tortosa, j'aperçus plusieurs croix funèbres, mais aucune ne me parut être récente.

La *Huerta* de Tortosa est délicieuse. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on domine sur une plaine couverte de vignes, d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, d'abricotiers, de mûriers, et de toutes sortes de grains. En traversant cette plaine, on suit les sinuosités de l'Ebre, qui est large et navigable dans cette partie.

Tortosa, vénérable par son antiquité, contient maintenant dix mille sept cent huit habitans; avec dix couvens et cinq églises paroissiales.

La cathédrale est près de la rivière, et protégée par le château qui la domine. La façade est d'ordre ionique, avec de lourds piliers, dont quelques-uns sont d'une seule pierre, comme ceux de la chapelle de *N. Senora de la Cinta*. Tout l'édifice est dépourvu de goût, et l'intérieur est surchargé d'ornemens déplacés.

Je remarquai dans le cloître une chapelle qui porte les marques de l'antiquité la plus

reculée; j'y vis deux petites colonnes de porphire, l'une rouge, l'autre verte, qui semblent avoir été faites avant le déluge. La *custodia* qui est d'argent massif, pèse quatorze arrobas, et quoique moins ancienne, elle est plus admirée pour son antiquité que pour la beauté du travail.

L'évêque a un revenu de quarante mille ducats, ou à peu près quatre mille quatre cent livres par an (105,600 fr.). Dix-neuf chanoines reçoivent chacun mille piastres, ou cent cinquante livres (3,600 fr.). Outre cela, il y a pour le service de la cathédrale trente-quatre prébendiers et chanoines mineurs, et quarante chapelains.

La *funda*, ou auberge qui surpassa de beaucoup mon attente, et qui est fort au-dessus des *ventas* et *posadas* que j'avais vues en dernier lieu, me parut au moins très-bonne, quoiqu'elle fût peu élégante. Le maître de cette *funda*, italien de naissance, avait l'air et les manières d'un aubergiste français. Il fournit le dîné, et ce fut lui qui mit les plats sur la table. Il apporta d'abord une soupe, puis un bouilli, ensuite une fricassée de foie à l'ail, suivi de ce qu'il appelait

un fricandeau ; enfin, comme roti, une épaule d'agneau, ou plutôt des os couverts de peau, car je ne pus point découvrir de chair; ces plats furent suivis d'une salade, et d'un dessert, composé d'abricots et d'amandes. Lorsque j'eus goûté de la fricassée, et qu'il eût apporté les plats qui la suivirent, il s'écria en français, avec un air triomphant : « *Allons,* « *courage, monsieur* ». Et lorsque j'eus fini, il ajouta avec le ton de la plus grande satisfaction : « *Eh bien! avez vous bien dîné* »? Je ne pouvais pas faire moins que de lui répondre : « *Le mieux du monde* ».

La fille qui servait à table était, dans son genre, aussi remarquable que son maître. C'était une *gitana,* ou bohémienne, jolie, bien faite, ayant les yeux et les cheveux noirs, et l'air vif et animé ; elle était très-attentive et très-alerte, allait comme le vent chercher les plats, apportait l'eau et le vin, et chassait avec sa serviette les nombreux essains de mouches. On avait mis le vin dans de l'eau pour le rafraîchir; mais lorsque la bouteille fut à moitié vide, elle commença à floter au-dessus. La servante s'en étant aperçue, fit, avec une étonnante simplicité, des efforts

superflus pour la faire tenir dans l'eau ; et voyant qu'elle ne pouvait y réussir, elle laissa éclater des signes non équivoques de contrariété et de la plus vive surprise.

Les bohémiens sont très-nombreux sur les côtes du sud et de l'ouest de l'Espagne ; mais je ne les ai jamais vus roder le pays comme en Angleterre. J'appris du comte Campomanes, que leur nombre se montait à plus de dix mille, lorsque, sous le règne précédent, on les saisit en un jour, et on les mit en prison. Le gouvernement fut bientôt ennuyé d'entretenir une pareille multitude dans la fainéantise, et les fit tous mettre en liberté. Cependant leur captivité, et quelques règlemens qui suivirent, ont produit le bon effet de les empêcher d'aller mendier par compagnies, et d'habiter des forêts désertes, où ils vivaient auparavant de vol et de pillage.

Dans le temps où ils furent enfermés, on abusa de l'édit royal envers plusieurs familles industrieuses, sous le prétexte qu'elles étaient d'origine bohémienne ; elles furent dépouillées comme les autres, et réduites à la pauvreté sans avoir jamais été dédommagées.

Lorsque nous quittâmes Tortosa, nous fîmes encore deux lieues le long de la *Huerta*, puis nous gravîmes dans des gorges de montagnes; alors nous ne vîmes plus, au lieu d'une vallée féconde et bien cultivée, que de hautes montagnes arides et désertes, couvertes seulement de palmites, de chênes-verts, et de quelques autres végétaux petits et peu vigoureux.

Le chemin est détestable[1]; mais comme le roc est à peu près nud, j'eus de temps à autre l'occasion de découvrir, dans la pierre calcaire, des bivalves et d'autres fossiles étrangers. Les voyageurs trouveront désormais une route beaucoup plus agréable par un chemin nouveau que l'on fait à présent plus près de la mer, chemin qui abrège de plusieurs milles, et qui est à peu près uni jusqu'à Tarragona.

Au milieu des montagnes, dans un petit endroit cultivé, on trouvé un misérable village appelé *Perello*, qui jadis était une ville forte. Nous nous y arrêtâmes pour y passer la nuit. En regardant au-dessous de

[1] La grande route qui conduit de Barcelone à Valence est maintenant très-bonne, depuis qu'on l'a faite à neuf pour le passage du roi, lors de son dernier voyage à Barcelone.

nous, le pays nous parut comme une vaste plaine entourée de hautes montagnes, excepté à l'est où il est borné par la mer; mais à mesure que nous descendîmes, nous apperçumes une quantité innombrable de collines pointues, de profonds ravins, et de vallées resserrées. Environ à cinq lieues de Perello, après avoir gravi une montagne rapide, sous le canon d'un château fort, bâti sur le sommet d'un rocher, nous descendîmes à une *venta* située près de la mer, et appelée *Hospitalet.*

A peu près à une lieu d'Hospitalet, nous entrâmes dans une plaine fertile, bornée à gauche par des montagnes, mais ouverte à droite sur la mer; et pendant plusieurs lieues, nous voyageâmes constamment à travers un jardin continuel, embelli par de nombreux villages, dont les clochers élevés réfléchissaient les rayons du soleil couchant. Cette riche vallée, appelée *Campo de Tarragona,* produit dans une succession rapide, du froment, de l'orge, du maïs, des fèves, des pois, des pois chiches, des haricots, des porreaux, des oignons, de l'ail, des melons, des concombres, des courges, des artichaux, des

olives, des caroubes, du lin, du chanvre, de la soie, de la luzerne, de l'huile, du vin, des amandes, des grenades, des figues, des abricots, et une infinité de végétaux, les uns pour fourrage, et les autres pour le service de la table.

On avait coupé les oliviers, près de Tarragona, pour planter la vigne, dans un temps où l'eau-de-vie était très-recherchée; et depuis que le prix de cette liqueur a diminué, les plantations d'oliviers n'ont pas encore été renouvelées.

Tarragona est, de toutes les villes d'Espagne, celle qui pourrait le plus satisfaire un antiquaire. Il y admirerait les restes d'un amphithéâtre, d'un théâtre, d'un cirque, du palais d'Auguste, de temples, et d'un immense aqueduc, avec des fortifications qui, quoique plus modernes, sont cependant très-anciennes. L'aqueduc conduit l'eau à la ville de sept lieues de distance, et traverse un profond ravin sur un pont qui a sept cents pieds de long, et plus de cent pieds de haut; il a en bas onze arches, et en haut vingt-cinq. Il a été réparé aux frais du dernier archevêque.

La cathédrale, bâtiment très-massif, fut

bâtie en 1117, par conséquent elle est vénérable par son antiquité ; mais dans l'intérieur il n'y a qu'une seule chapelle dédiée à *Santa-Tecla*, qui soit digne d'attention. Le dôme est superbe, les colonnes sont très-belles, et servent à faire connaître les marbres précieux que produit le pays environnant.

L'archevêque jouit d'environ quatre mille livres (96,000 fr.) de rente. Douze dignitaires, vingt-quatre chanoines, autant de chanoines mineurs, et quarante chapelains sont bien payés maintenant, et leurs revenus augmenteront dans la suite, parce que le roi a l'intention de réduire leur nombre à mesure qu'il y aura des places vacantes, et d'ajouter considérablement aux revenus des survivans, en augmentant en même temps le tiers royal dans la même proportion.

Rien ne peut être plus politique que cette mesure ; car, de cette manière, les biens inutiles de la cathédrale seront rendus à la communauté, sans exciter de bruit ni de clameurs, et serviront insensiblement à soulager les malheurs de l'état. A quelque époque que puisse arriver ce moment critique, onze couvens à Tarragona seront prêts à contribuer de

leurs terres et de leurs trésors aux besoins d'une nation ruinée.

Cette ville contient à présent sept mille cinq cents ames; mais si jamais le canal d'Arragon devient navigable, tout le pays sentira l'influence de la renaissance du commerce; et parmi les autres villes, celle-ci peut regagner son ancienne population.

Le commerce est borné maintenant au vin et à l'eau-de-vie; mais il y a une grande pêcherie pour la consommation intérieure.

On a élevé des batteries pour protéger les paysans contre les incursions des Maures. Elles sont d'autant plus nécessaires à présent, que les anciennes fortifications sont tombées en ruine, et que les Algériens ont commis de fréquentes deprédations sur cette côte. Il est vrai que l'Espagne a conclu dernièrement un traité avec Alger; mais personne ne peut conjecturer quelle sera la durée de la paix.

Après avoir quitté Tarragona le 27 juin, nous passâmes sur une plage étendue, couverte de pêcheurs et de filets; nous éloignant ensuite du bord de la mer, nous traversâmes

une plaine bien cultivée, et nous nous rafraîchîmes à *Figretta*. Au delà de cet endroit, le chemin passe sous un arc romain; nous arrivâmes à la nuit à Monjus, où nous nous arrêtâmes.

Je remarquai qu'on se servait particulièrement de vaches pour labourer le terrain; et j'admirai par-tout le patient et laborieux paysan qui s'occupait sans relâche de la culture de ses terres, même au moment où le soleil était le plus brûlant.

Après les nombreux villages que nous traversâmes, ce qui me fit le plus de plaisir fut la grande fécondité de grains, d'oliviers, de vignes, de figuiers, d'amandiers, de mûriers, et sur-tout de haies entières de grenadiers qui, dans ce moment, étaient couverts de leurs belles fleurs écarlates.

En continuant notre route, nous découvrimes le Mont-Serrat, qui d'abord paraissait s'élever dans l'horizon et se perdre presque dans les nues; mais à mesure que nous avancions, nous le voyons plus distinctement s'étendre et borner une vaste plaine.

Lorsque nous arrivâmes à *Monjus,* le vieil-

lard, maître de la *posada*, était occupé à vanner son blé, après l'avoir battu sur l'aire avec son bétail. Sa première opération consistait à ôter la paille avec un rateau; ensuite il secouait le grain avec une fourche à quatre pointes, pour l'exposer à l'air. En ayant ainsi ôté toute la paille, il le passait dans un crible pour en séparer les mauvais grains; cependant, après toutes ses peines et son travail, je remarquai parmi son froment, son orge et ses pois, différentes espèces de vesces, de l'ivraie, (*agrostemma githago*) et d'autres graines pesantes, du petit gravier et de petits fragmens de terre, comme nous en trouvons toujours dans le blé qu'on tire d'Espagne.

Quel dommage que, dans la plupart de nos provinces, ainsi que dans toute la France et toute l'Espagne, les fermiers ne connaissent pas cette machine à vanner le blé dont j'ai déjà parlé. On s'en sert dans toute l'Ecosse, et elle a été recommandée par notre respectable société des arts, qui en a publié à Londres un dessin et une description; on voit évidemment que cette manière est la seule qui puisse nettoyer parfaitement le blé et toute espèce de grains, non-seulement ceux

qu'on destine à la semence, mais encore aussi ceux qu'on envoie au marché [1].

Je remarquai aux environs de Monjus, qu'à défaut de charrettes ou de chariots, les habitans ne transportaient point leur blé comme dans le Devonshire, ou dans le comté de Cornouailles, en paquets attachés aux côtés d'un cheval, mais ils l'arrangeaient sur un quadre, et le portaient sur leur dos.

Après avoir passé, le 28 juin, *Villa Franca de Panades*, nous eûmes de nouveau la satisfaction de voyager sur de bons chemins, bien faits et construits à grands frais, à travers des rochers, sur les ravins les plus profonds, ou dans les gorges des plus hautes montagnes. Quelques-uns des ponts destinés à la jonction de ces chemins sont étonnans, et prouvent le génie entreprenant de cette nation laborieuse.

[1] On se sert, dans le département du Léman, d'une machine pour vanner les blés, semblable à celle dont parle ici Townsend; cette machine, qui économise beaucoup la main-d'œuvre, et qui nettoie très-bien les différens grains, sur-tout le sarrazin, devient tous les jours plus répandue parmi les agriculteurs de ce département, même jusque dans l'intérieur des montagnes.

J'examinai dans plusieurs des plus profondes coupures, les couches de la roche; elles me parurent la plupart calcaires, et inclinées vers la mer; mais en approchant du Lobregat, je remarquai à une grande profondeur des couches minces de schiste interposées entre celles de pierre calcaire.

Les points de vue de cette partie de la Catalogne sont délicieux, et changent à chaque pas: on voit les montagnes s'élever les unes au-dessus des autres; les collines offrent toutes les formes les plus variées; plusieurs sont ombragées par des bois épais; d'autres sont couvertes de champs féconds, et un grand nombre élèvent leur tête aride au-dessus des autres, et vont cacher leur cime dans les nues. L'industrie habite ces rochers, et chaque endroit où la charrue peut atteindre, ou la vigne prendre racine, devient fertile, et produit du blé, du vin et huile. On voyait dans les vallées les paysans occupés à labourer, à l'aide de deux bœufs vigoureux; et par le moyen d'un coutre et d'un versoir adaptés à une charrue bien construite, ils formaient des sillons les plus profonds que j'eusse encore remarqués en Espagne.

Lorsque nous approchâmes de Barcelone, tout était en mouvement, et tout le chemin nous parut animé. Il était couvert de chevaux, de mules, de charretes, de chariots, et de gens allant au marché avec leurs denrées. Dans aucune autre province, on ne voit cette activité ni cet air occupé.

Nous arrivâmes à six heures du soir, et j'eus le bonheur de trouver mon digue ami le consul en bonne santé.

Entre Valence et Barcelone, les *posadas* sont supportables, mais chères, lorsqu'on les compare à celles des autres parties de l'Espagne, excepté cependant pour les conducteurs. Ceux-ci payent vingt quartos, ou moins de six pences (60 c.) pour leur soupé, et ont tout en abondance, poisson, viande de boucherie, volaille et bon vin, avec du pain et des légumes; mais un voyageur paye tous ces articles très-chers, et son mémoire se monte rarement à moins de trente réaux (7 fr. 50 c.)

RETOUR A BARCELONE.

Dès que je fus de retour à Barcelone, j'allai rendre mes devoirs au comte d'Asalto, capitaine général de la province, et gouverneur de la ville; j'étais chargé pour lui d'une lettre du comte Florida-Blanca, qui seule aurait suffi pour me procurer une bonne réception. Ce militaire, d'une politesse distinguée, eut pour moi toutes les attentions possibles. Il m'apprit ce que je désirais savoir, et m'accorda sur-le-champ la seule demande que j'eusse à lui faire.

Ce fut par lui que j'eus l'honneur d'être présenté à l'évêque de ce diocèse, *D. Guvino de Valladares y Mesîa*. Je désirais d'autant plus avoir ce bonheur, que ce bon prélat m'avait été représenté comme un bigot, dont la seule occupation était de dire son chapelet, et la seule passion de vivre retiré du monde. Mes amis m'avaient assuré que, comme protestant, je pouvais m'attendre à

être fort mal reçu, et que si par égard pour le comte il me montrait quelque politesse, sa froideur ne manquerait pas de me rebuter. J'étais résolu de le voir à tout événement; et très-heureusement je persistai dans ce dessein, car je le trouvai non-seulement d'un accès très-facile et d'une conversation très-intéressante, mais encore si peu bigot, que lorsque je le quittai, il me pressa de revenir le voir, et de passer quelques jours avec lui.

Sa résidence est à deux lieues de Barcelone, un peu à l'ouest de Mongat, sur une pente douce exposée au midi, et ayant vue sur la mer.

La compagnie avec laquelle je me trouvai lors de cette visite, consistait dans le grand-vicaire et mon ami D. Nicolas Lasso, l'inquisiteur. J'eus le bonheur de voir chez l'évêque D. Thomas de Laurenzana, qui est évêque de Girone, et frère de l'archevêque de Tolède.

La rencontre de deux prélats est un phénomène en Espagne, parce que du moment où un ministre des autels accepte un évêché, il dévoue entièrement sa vie aux devoirs de son état; il se confine absolument dans son diocèse, et est perdu pour sa famille et ses

amis. Dans l'occasion actuelle, la visite de ce prélat à son collègue n'était donc pas une visite de cérémonie, ni d'amitié; il était venu pour assister à la dédicace d'une église.

Je fus très-content de ma visite, et très-flatté des attentions que ces hommes vénérables avaient eu pour moi. Ils sont chacun d'un caractère totalement différent; cependant chacun est très-aimable dans son genre. L'évêque de Girone, quoiqu'avancé en âge, est vif, sémillant, plein d'esprit et de gaieté. L'évêque de Barcelone est doux et grave, mais en même temps gracieux et aimable; il est particulièrement distingué par sa bienveillance et son amour pour la retraite et pour ses livres. Il nous régala très-bien, et parut satisfait de la petite interruption que nous avions causée à ses études. Son invitation de répéter ma visite me parut si cordiale, et sa conversation si agréable, que je fus fâché de ne pas pouvoir prolonger la séance. Le soir nous retournâmes à Barcelone dans son carrosse à six chevaux qui nous avait amenés.

Je profitai de la bonne occasion que j'avais de m'instruire; je pris des informations sur la

population de la Catalogne, sur les taxes imposées aux habitans, et sur les revenus que le roi tire de cette province industrieuse.

On y comptait au commencement de ce siècle 101,986 maisons, et 391,490 habitans; mais il faut se rappeler que cette province venait d'être ravagée par la guerre civile. Les maisons étaient restées, mais la plupart des habitans avaient disparu. En 1768, lorsque les évêques donnèrent chacun le dénombrement de leur diocèse, le nombre total des habitans de la Catalogne se montait à 189,252 hommes, 192,763 femmes, 313,079 garçons, 320,916 filles, 14,235 membres du clergé régulier et séculier; en tout un million trente mille deux cent quarante-cinq ames.

Il est reconnu que depuis ce temps la population n'a pas diminué; cependant dans le dernier rapport fait au gouvernement, en 1787, et publié officiellement, nous ne trouvons que huit cent un mille six cent deux habitans, dont six mille neuf cent quatre-vingt-trois ont fait des vœux, et mille deux cent soixante-six sont nobles. Si on considère la différence qui existe entre ces deux rapports, dont le premier porte le nombre des habitans à plus de deux cent

vingt-huit mille de plus que le second, tandis qu'on ne voit aucune cause d'une telle différence, on jugera évidemment qu'il y a quelqu'erreur dans l'un ou dans l'autre; et je tiens de la meilleure autorité que, malgré toute l'attention du gouvernement, les rapports qu'on lui adresse sont toujours au-dessous et beaucoup au-dessous de la population actuelle, parce qu'il est de l'intérêt de chaque famille, paroisse et district de cacher son nombre véritable, afin d'éviter la taxe de la capitation.

La Catalogne jouit du privilége d'exemption de l'*alcavala, cientos* et *millones,* au lieu de quoi elle paye dix pour cent de toutes ses rentes, soit de celles qui appartiennent aux individus, soit de celles des communautés, telles que des maisons, terres, dîmes, moulins, auberges et cabarets, fours publics; et dix pour cent sur les bénéfices supposés des marchands et des artisans. Les laboureurs payent huit et un tiers pour cent, en supposant qu'ils travaillent cent jours par année, à trois réaux (75 c.) par jour. Les artisans et les manufacturiers contribuent dans la même proportion pour cent quatre-vingt jours par an. Les bœufs, vaches et veaux, chevaux, mulets, moutons et agneaux, ainsi que les cochons et les autres

gros animaux payent chacun trois réaux (75 cent.) par an ; ceux de taille moyenne un réal et demi (27 cent. ½), et les plus petits un tiers de réal. Ce sont toujours des réaux *ardites* dont 14 sont égaux à 15 $\frac{2}{14}$ réaux de vellon.

Le produit de ces impôts montait en 1721, d'après le tableau publié par Uztariz, à douze millions huit cent soixante-dix mille sept cent soixante-quatorze réaux de vellon, ou cent vingt-huit mille livres sterling (3,072,000 fr.).

En voici la nomenclature :

	Réaux vellon.
Terres à dix pour cent, ayant égard aux années stériles......................	5,546,341
Dîmes reçues de différentes personnes laïques..............................	159,021
Maisons en raison de leurs rentes........	700,956
Émolumens des communautés..........	256,706
Moulins..............................	83,978
Censes...............................	308,608
Travail personnel.....................	3,099,854
Bétail...............................	249,193
Commerce.............................	175,000
	10,379,657
Le produit ne se montant pas à ce qu'on attendait, on ajouta la même année, par proportions égales, un supplément de taxes de..........................	2,491,117
TOTAL réaux vellon...	12,870,774

La Catalogne paye en outre par composition, au lieu de fournir aux troupes le logement, la paille, la lumière, le bois et ustensiles......................	4,500,000
Pour rentes de tabacs, sel, douanes, postes, timbre, croisades, subsides et *excusado*.	30,000,000
Patrimoine royal......................	560,717
Rentes des neiges......................	37,420
Loterie............................	219,818
TOTAL réaux vellon...	48,186,730

Ainsi la somme totale des taxes perçue en Catalogne, fut, en 1721, de 481,867 liv. sterl. (11,564,808 fr.). Mais comme le revenu de l'Espagne a plus que doublé depuis ce temps, si nous supposons qu'il en a été de même pour celui de la Catalogne, nous fixerons le revenu de cette province à un peu moins d'un million sterl.; ce qui, suivant le calcul de la population, est actuellement de vingt schel. (24 fr.) par personne, tandis qu'en prenant la presqu'île toute entière, les Espagnols ne payent pas plus de dix schellings (12 francs) chacun par an.

Cette contribution est forte relativement au reste de l'Espagne; cependant en réfléchissant à la rapide circulation d'argent qui a lieu

dans cette province, à l'aisance générale qui en dérive, et aux avantages particuliers ainsi qu'aux ressources des Catalans, elle paraît légère comparativement aux autres provinces; car les Catalans étant délivrés de l'influence fâcheuse de l'*alcavala, cientos* et *millones*, jouissent d'une supériorité décidée sur les provinces qui n'ont jamais recherché une pareille exemption. Délivrés de cette gêne impolitique, et libres de mettre aux denrées qu'ils vendent le prix qu'ils veulent, leur industrie est exempte de toute contrainte; tandis que dans les autres provinces, les habitans, constamment harrassés par les collecteurs des revenus, et l'interposition des magistrats avec leurs assises, sont gênés dans toutes leurs opérations.

Indépendamment de ces franchises, nous avons déjà remarqué que le grand nombre de troupes qui sont constamment en garnison en Catalogne, donne non-seulement au fermier et aux artisans l'occasion de vendre leurs denrées et leurs marchandises, mais contribue beaucoup à maintenir le bon ordre dans cette province. Pendant près de deux siècles avant l'avénement de la famille actuelle au trône

d'Espagne, la Catalogne fut infestée de bandits qui, pillant et volant les voyageurs, interrompaient les communications des villes les unes avec les autres, et mettaient de grands obstacles au commerce intérieur du pays. Mais lorsque Philippe V, après une lutte sanglante, eut enfin obtenu le sceptre, et qu'il eut découvert le vif attachement que les Catalans montraient pour son rival, il établit un fort détachement de troupes dans cette partie de ses possessions, dont la fidélité était douteuse, afin d'y prévenir toute insurrection. La conséquence immédiate de cette mesure, fut le rétablissement du bon ordre, et dans la suite, le commerce reprit une nouvelle vigueur par les demandes promptes et assurées de toutes les productions de l'industrie [1].

C'est un bonheur particulier pour la Catalogne que le préjugé populaire y soit favorable au commerce; car les artisans et les manufacturiers y sont autant honorés et respectés, qu'ils sont traités avec mépris dans les autres provinces. En conséquence le commerce y est très-actif, les vaisseaux employés à transporter ses produits se montent à plus de mille, et le

[1] Voyez *Camp. Industria popular*, page 12.

gouvernement peut compter sur dix-huit mille matelots, qui sont enregistrés et toujours prêts à obéir aux ordres qu'ils pourraient recevoir dans un cas urgent.

Mais ce qui contribue le plus à la richesse et à la prospérité de la Catalogne, c'est la faculté que les seigneurs propriétaires de terres ont, dans toutes leurs possessions, d'accorder une espèce particulière de bail, appelé *Etablissement par contrats emphytéotiques.* C'est à cette circonstance que le comte de Campomanes donne une attention particulière, lorsqu'il cherche les causes de la supériorité de la culture et des progrès de cette province industrieuse, et il n'est pas seul de cette opinion. Il observe, relativement à la Catalogne, non-seulement que, *el usu des derecho emfitentico mantiene alli al labrador sobre sus tierras y produce un sobrante de gentes para los oficios* [1]; mais encore pour rendre le contraste plus frappant, il remarque que l'Andalousie, quoique plus fertile que la Catalogne, ou que la Galice, est cependant dénuée d'in-

[1] « L'usage des beaux emphythéotiques engage le la« boureur à rester sur sa terre, et produit un excédent de « population pour remplir tous les emplois ».

dustrie, parce que la terre étant peu cultivée par des propriétaires, la masse du peuple est composée de journaliers qui, ne trouvant de l'ouvrage qu'occasionnellement, sont toujours misérables et couverts de haillons, et se rendent en foule dans les villes où ils obtiennent, de la charité des riches ecclésiastiques, une substance précaire [1].

En Andalousie et dans d'autres provinces, les grands biens étant strictement substitués et administrés pour le compte du possesseur, il reste peu de terres que l'agriculteur puisse affermer, et encore moins que l'homme riche puisse acheter; et ce manque de possessions, non-susceptibles de circulation, fait languir l'industrie. En Catalogne c'est tout le contraire.

Par le *contrat emphytéotique,* les grands propriétaires qui héritent de plus de terres qu'ils ne peuvent en cultiver avec profit, ont le pouvoir d'en céder une certaine quantité, pour un nombre d'années, soit absolu ou conditionnel, soit à vie ou à perpétuité, en se réservant toujours un cens comme nos fiefs, avec une redevance à chaque succession, un

[1] *V. Camp. E. P. Ap.* 3. page cxlix, et I. p. 76.

droit lors de l'aliénation de la terre, et d'autres avantages seigneuriaux suivant la coutume du district, comme dîmes, moulins, auberges et cabarets; l'obligation de labourer les terres du propriétaire, de lui fournir un attelage et de payer le fouage ainsi que d'autres contributions, comme un échange d'anciens services convenus.

Mais ce qui causait jadis de fréquentes contestations, était une espèce de concession, ou permission de planter en vignes des terres incultes. Le tenancier qui devait garder cette terre aussi long-temps que la première vigne plantée rapporterait du fruit, trouvait ordinairement le moyen de tirer des rejetons de la souche originale, et cherchait, par des distinctions métaphysiques, à prouver que la première vigne n'était pas épuisée, afin d'avoir ainsi la terre à perpétuité. Après différens procès et différentes décisions contradictoires des tribunaux, il fut finalement décidé que cette espèce d'octroi porterait un droit de cinquante années de possession, à moins que la vigne ne fut détruite avant ce temps.

Le seigneur d'une terre affermée peut nommer qui il veut pour juge; cette personne,

aidée d'un avocat, doit tenir une cour pour lui, pourvu qu'il ait obtenu auparavant la permission de la cour provinciale ou du baron et de ses juges ordinaires, si le district est une baronnie. Le tribunal, une fois constitué, le seigneur peut, même lorsque la cause est pendante, récuser le juge et en mettre un autre à sa place, et le tenancier a, pendant tout le procès, le droit de le récuser sans assigner d'autres raisons que ses soupçons; et chaque partie peut également rejeter trois avocats nommés pour assesseurs.

La rente que s'est réservée le seigneur, se paye ordinairement en argent, mais souvent en huile, vin, blé ou volaille. Si la propriété, ainsi concedée en fief, passe en main-morte, le seigneur du fonds peut exiger qu'elle soit vendue, ou il peut augmenter la rente qu'il s'est réservée en proportion de la valeur du droit ordinaire. Quand le terme du tenancier expire, celui-ci doit être payé de ses améliorations, avant que d'être légalement congédié; mais en même temps, on peut l'obliger d'indemniser le seigneur pour tous les dommages que peut avoir causés sa négligence. S'il désire quitter avant l'expiration du terme, il en a la

liberté; mais dans ce cas, il ne peut rien demander pour ses améliorations.

Les redevances, en Catalogne, sont évidemment féodales. Toute propriété de terre remonte au roi, et est tenue par les chevaliers, à charge de servir la couronne; elle est soumise aux cens, corvées et aubaines. D'après l'octroi royal, les grands seigneurs réclament non-seulement les dîmes de toutes les terres qui ne sont pas affranchies, ainsi que les cens, amendes, moulins, auberges et cabarets, comme nous l'avons déjà remarqué; mais encore ils prétendent au droit de nommer les magistrats, et de recevoir un péage pour le passage du bétail sur leurs possessions.

C'est avec raison qu'on a attribué au pouvoir des seigneurs de faire des contrats emphythéotiques, la culture de tant de vastes possessions qui sont les plus suceptibles de labour, et l'accroissement de la population qui en est une conséquence. L'industrie a fait de grands progrès; de nouvelles familles ont pris naissance; plusieurs ont été tirées de la pauvreté et de la misère, et sont maintenant dans une honnête aisance. En 1738, un nommé Jaime Vilaplana, acheta à une vente publique,

pour deux cents livres catalanes, une grande étendue de terrain, sur lequel vingt familles étaient établies en 1778, quoiqu'il se fut réservé un tiers en cette possession; le tout était planté de vignes, genre de culture qui paraissait le plus convenable à ce sol, et ce qui avait été originairement acheté pour deux cents livres, en valait, au bout de quarante ans, plusieurs milles.

Cependant, quelqu'avantageux qu'ait été cette espèce d'établissement aux individus et à la communauté en général, il y a encore quelques grands propriétaires si peu attentifs, soit au bien général, soit au leur en particulier, que beaucoup de leurs terres restent incultes. Suivant le rapport fait au gouvernement, il y a, même en Catalogne, plus de trois cents villages abandonnés.

Me sentant, à mon retour à Barcelone, fort de la recommandation du ministre pour le gouverneur, je me hasardai à le questionner plus ouvertement que je n'avais cru devoir le faire jusqu'alors, sur la conduite de l'inquisition. J'avais, lors de mon premier séjour, cultivé l'amitié des inquisiteurs; cependant je n'en approchais jamais qu'avec

un certain degré de respect craintif; mais cette fois, je les questionnai sans crainte ni réserve. Mon but était de pouvoir converser avec quelques-uns des prisonniers; et ayant appris que M. Howard avait visité les prisons, je demandai la même permission. On répondit à cette requête, que sûrement je m'étais mépris; car il n'y avait pas de créature humaine, qui, à moins d'être enfermée, ou d'être officier de l'inquisition, pût être admise à voir l'intérieur de leurs prisons; mais ils m'assurèrent, de la manière la plus solennelle, que les prisonniers étaient traités non-seulement avec humanité, mais qu'ils jouissaient encore de toute l'indulgence possible. Les appartemens dans lesquels ils sont retenus, sont propres, grands, aérés et commodes. On leur permet d'y faire venir leur lit, du papier, de l'encre, des plumes et des livres. Ils ont leurs provisions à eux, et s'ils sont pauvres, ils sont logés et nourris aux dépens des inquisiteurs. L'*alcalde* va les voir quatre fois par jour pour prendre leurs ordres, et tous les quinze jours, un des inquisiteurs visite tous les appartemens pour voir si tout est en bon état, et si les prisonniers sont traités avec huma-

nité. Quant aux fonds nécessaires aux dépenses de ce tribunal, on se les procure en confisquant les biens de tous ceux qui sont condamnés.

Ni leurs officiers supérieurs, ni leurs familliers ou moindres domestiques, ni leurs messagers, ne peuvent être conduits devant les cours civiles, et ne sont responsables de leurs crimes ou méfaits devant aucun autre tribunal que le leur.

Mes amis, les inquisiteurs de Barcelone, étaient très-fâchés du procès du mendiant de Madrid, et m'assurèrent que la seule raison qui porta le roi à demander à l'inquisition de prendre connaissance d'un sujet aussi méprisable, fut par bonté pour plusieurs dames de haut rang, dont les noms auraient paru si la procédure avait été faite par-devant les cours civiles. Ils me donnèrent même à entendre, qu'aussi long-temps que les prêtres seraient forcés au célibat, et que les confesseurs continueraient à pouvoir abuser de la confiance qu'on mettait en eux, le secret, la prudence, et lorsque cela était nécessaire, la sévérité de l'inquisition, seraient le seul

moyen d'arrêter la licence et la dépravation universelle de leur morale.

Quand un prisonnier est mis en liberté, les inquisiteurs en exigent de lui, par serment, le secret le plus profond; s'il venait à le rompre, il se repentirait de son indiscrétion; car, enlevé à sa famille au milieu de la nuit, il ne recouvrerait plus sa liberté.

Cette crainte impose silence à tous ceux qui ont été prisonniers. Le consul de Hollande qui est maintenant à Barcelone, n'a jamais pu, dans l'espace de trente-cinq ans, se laisser engager à donner le moindre détail sur sa détention, et paraît fort agité toutes les fois qu'on lui demande de quelle manière il a été traité. Son compagnon d'infortune, M. Falconet, quoique très-jeune alors, eut des cheveux blancs pendant le peu de temps qu'il fut détenu; et il observa, jusqu'à sa mort, le plus rigoureux silence à cet égard; cependant il s'était retiré à Montpellier. Tout son crime avait été de détruire un portrait de la Sainte Vierge Marie; et son ami, le consul de Hollande étant présent, et ne l'ayant pas accusé, fut regardé comme complice du crime.

Quant à moi, je suis porté à croire, qu'à

mesure que les lumières se sont répandues en Europe, les inquisiteurs eux-mêmes ont appris l'humanité. Mais les faits parlant si fortement par eux-mêmes, nous devons encore nous affliger que les ténèbres aient assez d'empire pour laisser le moindre vestige du pouvoir inquisitorial; car par-tout où il existe, il doit être sujet aux abus, et sa clémence ne peut être qu'accidentelle.

Pendant toute la semaine qui précéda mon départ de Barcelone, la ville entière fut occupée à célébrer une fête à l'occasion de la béatification de deux saints, admis depuis peu dans le Calendrier. Philippe IV et Philippe V avaient employé toute leur influence à cet effet, en contribuant à la dépense du procès à la cour de Rome, et en se servant avec le Saint-Père des argumens les plus puissans; mais tout fut inutile, jusqu'à ce que l'opinion générale et l'intervention plus puissante de Charles III eussent enfin prévalu.

Les citoyens se livrèrent dans cette occasion à tout l'élan de leur joie. Il y avait tous les soirs dans le couvent de saint François de Paule auquel appartenaient les nouveaux saints, un service accompagné d'une

belle musique vocale et instrumentale. Ces bons pères, dans l'ardeur de leur zèle, avaient coupé leurs bosquets d'orangers, afin de laisser un espace suffisant pour faire un modèle de Monjuich. Non loin de là, un des saints, saint Bono, était représenté comme un soldat gravissant avec une compagnie de chevaux une montée rapide, et prêt à tomber d'une muraille dans un puits, tandis que saint François accourait pour le retenir. Après cette délivrance miraculeuse, le soldat devint un saint, et embrassa l'ordre de son patron. Les seuls miracles qu'on lui attribue pendant sa vie, sont d'avoir découvert un petit garçon qui emportait des artichaux du jardin de son couvent, et un moine qui, pour quelques poissons, fut tenté de commettre un sacrilége. Mais à présent, après un laps de deux cent trente ans, il est devenu le patron des femmes enceintes, et ses reliques passent pour guérir toutes les maladies.

Toutes les rues dans le voisinage du couvent, et celles même du quart de la ville à peu près, furent illuminées tous les soirs; les maisons étaient couvertes de toile blanche, et les balcons garnis de miroirs qui réflé-

chissaient la lumière d'une infinité de flambeaux. Les boutiques, ornées comme des grottes sacrées, avaient chacune leur autel, et plusieurs chapelles élégantes s'élevaient au milieu des rues. Toutes les petites ruelles garnies de branches vertes, ressemblaient à des bosquets, où on avait suspendu des festons de fleurs entremêlés de lampes de couleur. Plusieurs des principaux habitans avaient de la musique dans leurs maisons, et tous les soirs, jusque près de minuit, des milliers d'individus parcouraient les rues pour voir et admirer par quels efforts les gens de toute condition s'empressaient d'honorer la mémoire de leurs compatriotes, reçus maintenant au nombre des saints.

J'eus, pendant ma résidence à Barcelone, le bonheur de cultiver la connaissance de deux habiles médecins, D. Francisco Sanponts et D. Francisco Salva. Je les trouvai très-instruits, connaissant bien les ouvrages des meilleurs nosologistes, et au courant des progrès de la chimie moderne. Je fus surtout très-content d'une expérience qui alors était nouvelle pour moi. J'avais vu le docteur Priestleg se procurer une grande abondance

d'air déphlogistiqué [1], au moyen du manganèse, et en produire aussi, mais en plus petite quantité, par tous les végétaux exposés à l'ardeur du soleil de midi; mais ces savans obtinrent en peu d'heures, par des procédés semblables, la moitié d'une pinte d'air vital ou air déphlogistiqué, d'une petite quantité d'aloès américain (*agave americana*), et en même temps ils m'assurèrent qu'ils n'avaient jamais pu s'en procurer, d'aucun autre végétal, une quantité aussi grande, proportionnellement à la surface exposée aux rayons solaires. Ayant mis dans une fiole l'air qu'ils avaient retiré de cette plante, ils y plongèrent un fil de fer, au bout duquel était un morceau d'amadou allumée. Cette mêche fumante s'embrasa dans l'instant, et le fer brûla comme du nitre avec la flamme la plus vive, jetant de petites étincelles, et laissant au fond du vase nombre de petits globules, qui n'étaient autre chose que de la scorie de fer. Lorsque le jour était nébuleux, la même quantité de feuilles produisait de l'air fixe, qui éteignait rapidement la flamme; mais la quantité qu'on pouvait en obtenir dans quel-

[1] Oxigène.

ques heures n'était pas considérable. C'est au docteur Ingen-Housz que l'on doit ces belles expériences.

De soixante médecins établis à Barcelone, les deux dont je viens de parler sont les plus distingués, et ont le plus d'occupation. L'un deux me fit voir sa liste. Il avait visité plus de quarante malades dans la matinée, et il en avait encore autant à voir avant de se coucher. Parmi ceux-ci, il y avait plusieurs négocians, des manufacturiers, des officiers, etc.; malgré cela, il ne comptait pas recevoir une centaine de réaux dans toute la journée, ce qui ne faisait que vingt schellings (24 fr.).

Quoique peu riches, ils eurent l'occasion, il y a quelques années, de déployer un caractère fier et indépendant, digne des plus grands éloges. Quand le général O'Neille était gouverneur (en 1784), la fièvre putride, dont il a déjà été question plusieurs fois, vint ravager la Catalogne, ainsi que l'Arragon et plusieurs provinces d'Espagne. Les médecins appelés par le gouverneur reçurent l'ordre, comme ceux de Carthagène, de ne prescrire aucun autre remède que le fameux opiate du

docteur Masdevall. Le gouverneur ne se contenta pas de cette mesure, il prépara un certificat semblable à celui de Carthagène et voulut le leur faire signer. Les docteurs Salva et Sanponts firent des remontrances au nom de leurs confrères, mais ne purent obtenir d'autre réponse, si non que le roi le voulait, et que les portes des prisons étaient ouvertes pour les recevoir. Cette menace ne les intimida pas; ils restèrent fermes dans leur résolution; et étant bien soutenus par leur corps, ils sortirent triomphans de cette lutte, et obtinrent la permission d'ordonner tous les remèdes qu'ils jugeraient convenables. Le général, quoique accoutumé comme militaire à une obéissance implicite, aima mieux porter l'affaire devant la cour, que de mettre ses menaces en exécution, et la chose en resta là.

Le docteur Masdevall prétend, dans son ouvrage, avoir inventé cet opiate, et il le représente non-seulement comme un spécifique contre la fièvre putride, mais encore comme une panacée infaillible dans toutes les espèces de fièvres, et comme un remède souverain pour toutes les maladies auxquelles l'humanité est sujète. Mais les médecins de

Barcelone n'étaient pas convaincus de cette efficacité; aussi résistèrent-ils à ses prétentions; et comme quelques-uns d'entr'eux avaient parlé de ce fameux opiate dans le *journal de médecine*, dès 1769, ils lui refusèrent le mérite de l'invention. A la vérité, cette formule était connue et décrite sous le titre de l'*opiate de Boucher*, et sa décomposition ayant très-bien fait connaître les différens articles dont il est composé, on en a donné une bonne description dans le journal de 1778 [1].

En causant avec ces médecins, je fus frappé du nombre de fous enfermés dans les différentes provinces d'Espagne; et lorsque je fus de retour en Angleterre, je comparai les rapports de la Catalogne et ceux faits au gouvernement, par lesquels il paraissait, qu'en Arragon le nombre des fous se monte à deux

[1] Le mélange du tartre émétique avec le quinquina a été un remède à la mode en France. En 1779, la Société royale de Médecine de Paris recommanda hautement, dans ses mémoires, page 249, un drachme de tartre émétique avec une once de quinquina pour les fièvres putrides; et à Barcelone, on était déjà dans l'habitude de combiner le tartre émétique, la crême de tartre et le quinquina avant d'avoir reçu le mandat royal.

cent quarante-quatre ; en Catalogne, à cent quatorze ; à Valence, à cent vingt-un; en Andalousie, à quatre-vingt-dix-neuf; dans la province de Léon, à deux; à Grenade, à quarante-un ; à Tolède, à quarante-deux et à Avila, à un.

Dans les autres provinces de l'intérieur on n'en fait aucune mention. Voilà le fait ; mais quant à la différence entre les provinces maritimes et celles de l'intérieur, c'est sur quoi les médecins, ni aucune personne avec qui j'en ai parlé, n'ont pu me suggérer aucune idée digne de remarque. Je dois donc me contenter de tracer le fait, et je m'abstiens de toute réflexion.

Avant de quitter la Catalogne, je désirais voir quelques-unes des nombreuses mines qu'on exploite dans les montagnes; mais je ne pus pas en trouver le moment; on me fit cependant le plaisir de me donner une copie d'une cédule, qui contient une notice détaillée de toutes les mines découvertes dans la province; elle a été faite par les officiers de la couronne pour l'usage du gouvernement.

Il paraît, d'après cette cédule, que, quoique les minéraux n'aient pas beaucoup produit

jusqu'ici, soit au fisc, soit aux particuliers, il y a cependant beaucoup de mines d'antimoine, de fer, de plomb, de cuivre, d'argent, même d'or, et plusieurs de charbon. Quelques-unes de celles-ci sont trop éloignées des bords de l'eau pour pouvoir être facilement transportées; d'autres ne peuvent pas être exploitées avec bénéfice, faute de bois de charpente. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que deux entrepreneurs particuliers, D. Joseph Solanell de Ripoll, et Canadell, marchand de Berga, ayant obtenu une concession de la couronne, ont entrepris de faire travailler quatorze mines de charbon dans des paroisses différentes, et éloignées les unes des autres; tandis que pour en ouvrir une avec succès, il faudrait non-seulement d'habiles mineurs, mais encore un capital, tel que peu d'individus en Espagne seraient capables de le fournir. Les charbons se trouvent sur-tout dans le district de *Villa-Franca*; l'argent et le cuivre abondent dans la *Valle de Aran*; mais le charbon, l'argent et l'or, ont tous été découverts dans le voisinage de Lérida.

Il est certainement très-heureux pour ce pays que les mines ne soient pas plus riches;

dans les endroits où elles le sont, leur produit est incertain; l'esprit de tromperie s'introduit parmi les habitans; l'agriculture est négligée, et la misère s'introduit dans le pays. Si les minéraux sont exploités pour le compte des entrepreneurs, ils seront infailliblement ruinés, à moins qu'ils ne découvrent des trésors extraordinaires; si les mineurs sont eux-mêmes sous-entrepreneurs, ou leur gain sera petit et ils resteront misérables, ou bien s'ils s'enrichissent trop, ils contracteront bientôt l'habitude de la fainéantise, de la prodigalité et du luxe.

Nous avons chez nous une triste preuve de cette vérité. Qui peut traverser les provinces dans lesquelles les mines abondent sans être frappé à chaque instant du spectacle de la pauvreté et de la misère! En voyant cette multitude d'individus perdus pour la communauté, ainsi que pour tous les emplois utiles, et en proie au malheur, on se demandera si l'on n'a point de fonds destinés à secourir les pauvres? La réponse à cette question sera simplement ceci; c'est que dans de semblables circonstances, il n'y a pas de loi divine ou humaine qui puisse tirer du vice un indi-

vidu dont l'esprit est inculte, et que les dons les plus généreux, ne pourraient qu'augmenter les besoins et l'infortune des pauvres. On apprendra avec étonnement que, dans quelques endroits, des propriétés foncières ont été absorbées et perdues dans le vain espoir de soulager la pauvreté, et que ceux des pauvres qui ont fait les gains les plus considérables, sont justement ceux qui sont les plus misérables. Dans les districts où l'on n'a pas encore découvert de mines, et où tous les habitans sont occupés à la culture de la terre, on verra au contraire, que l'industrie, la sobriété et la vertu sont en honneur; on admirera la simplicité des mœurs; on verra peu d'objets qui puissent attirer la compassion, et on apprendra combien peu il est nécessaire d'avoir recours à la charité pour soulager les pauvres.

Quelques individus ont acquis des biens par l'exploitation des mines, mais ce n'est pas le plus grand nombre. Cependant, l'espoir du gain peut porter les individus à de pareilles entreprises hardies et pleines de hasards; mais un souverain prudent devra plutôt encourager ses sujets à préférer les gains plus

lents, mais plus sûrs, plus modérés, mais aussi plus réglés de l'agriculture. Le goût d'exploiter les mines doit être le dernier à recevoir de l'encouragement, et pourtant en Espagne il paraît être le premier. Si l'agriculture était poussée au plus haut point de perfection; si les terres maintenant incultes et désertes, étaient mises en labour; si toutes les vallées qui en sont susceptibles étaient bien arrosées; si les grands chemins et les canaux commencés étaient achevés; si l'agriculture les manufactures, le commerce ne pouvaient offrir d'occupation aux habitans et à leurs capitaux, on pourrait alors, mais non auparavant, poser en question, si le surplus de la population devrait tenter la fortune par l'émigration, ou si elle devrait être employée à chercher, dans le pays, l'antimoine, le cobalt, le bismuth, le mercure, le plomb, le cuivre, l'argent et l'or.

Avant de quitter Barcelone, j'eus entre les mains un document très-curieux, et qui me donna un grand désir de voir celui qui y correspondait. C'était une cédule contenant des questions adressées par Philippe II, en 1575, à tous les prélats et *corregidores;* mais

je ne pus parvenir à savoir qu'elles avaient été les réponses à ces questions, ou qu'elles mesures avaient été la conséquence de ces démarches.

Parmi les cinquante-sept questions auxquelles devaient répondre les *corregidores*, la plus grande partie regardait la géographie et la situation locale de chaque village; l'histoire naturelle et civile; le caractère des personnes les plus remarquables, tant anciennes que modernes; la chevalerie, le gouvernement municipal et l'état de défense; l'agriculture et les productions de chaque district; la minéralogie, particulièrement l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le mercure ou d'autres métaux, mais sans faire aucune mention du charbon dont il paraît qu'on n'avait pas la moindre idée.

Voici les questions les plus dignes de remarque:

1° Quel est le nombre actuel des maisons et des familles? étaient-elles jadis plus nombreuses? Si cela est, à quoi peut-on attribuer leur diminution actuelle?

2° Tous les habitans sont-ils employés à des ouvrages utiles? Combien y en a-t-il de

nobles et de quelles immunités jouissent-ils?

3° Quels biens substitués y a-t-il?

4° Le peuple est-il dans un état heureux et florissant? A quelles manufactures s'adonne-il? En quoi réussit-il le mieux?

5° Quelle est l'étendue de terres incultes et des communaux? Quelle est la valeur de ceux-ci pour la communauté? Que reçoivent-elles pour le passage des marchandises et du bétail sur leur territoire?

6° De quels priviléges et immunités jouissent les communes, et à quelles coutumes spéciales prétendent-elles? Pour quelles raisons leur ont-elles été accordées?

7° En supposant que la ville soit sous la juridiction d'un seigneur, quels sont les émolumens, priviléges ou prérogatives que lui ou d'autres personnes en dérivent?

8° Quelle est la valeur des dîmes, et à qui appartiennent-elles?

9° Quelle est la valeur des différens bénéfices dans les villes ou églises collégiales?

10° Quelle est la valeur de l'évêché et de tous les bénéfices dans le diocèse?

11° Quels couvens y a-t-il dans votre district, pour les moines, les religieuses ou les

béates? Quel est le nombre d'individus qui ont fait leurs vœux? Quels sont les fondateurs de ces maisons religieuses, et quelle est la valeur de leur revenu?

12° Quels hôpitaux avez vous, et quels en sont les revenus?

13° Combien y a-t-il dans le district, d'auberges et de cabarets? A qui appartiennent-ils et quelle est leur valeur?

14° Quels villages dépeuplés y a-t-il dans votre district, et qu'elle est la cause de leur décadence?

15° Votre ville réclame-t-elle un vote dans les cortès; sinon, par qu'elle cité y est elle représentée?

16° Qu'elles fêtes observe-t-on outre celles fixées par l'église?

17° Qu'elles reliques célèbres y a-t-il dans vos églises et quels miracles ont-elles opérés?

Il est évident, d'après le but général de ces questions, que le dessein de Philippe II était d'apprendre à connaître parfaitement son royaume, sous le rapport de l'économie politique; mais pour éblouir les yeux de ses sujets, il y entremêlait des questions qui n'avaient aucun rapport avec ce but.

Si nous possédions les réponses faites à ces intéressantes questions, nous pourrions juger combien le pays s'est dépeuplé dans l'espace de deux siècles, depuis le changement du gouvernement, et la découverte de l'Amérique; mais le manque de ces documens authentiques fait que nous pouvons juger en général que la nation à beaucoup souffert sans pouvoir fixer précisément la perte qu'elle à éprouvée par suite de ces malheureux événemens.

Si le monarque actuel ou ses successeurs, étendaient graduellement les bornes de la liberté suivant les principes qui prévalent aujourd'hui en Europe; s'ils abandonnaient les colonies, et resserraient les limites de leur immense empire; s'ils bannissaient les inquisiteurs, et invitaient des étrangers de toute condition à se fixer dans leurs états; s'ils portaient toute leur attention à faire fleurir les arts et les sciences, ce royaume, si fertile, se guérirait promptement, et sans aucune convulsion dangereuse, de ses anciennes blessures; il regagnerait la population qu'il avait précédemment, ainsi que sa force et l'importance dont il jouissait en Europe; et en éta-

blissant son crédit public, sur un fondement ferme et inébranlable il atteindrait par des progrès rapides à une splendeur qui éclipserait celle dont il brillait autrefois.

Lorsque le moment de partir pour l'Angleterre fut arrivé, je fis avec le consul de Barcelone, l'agréable projet de prendre la route de Suisse, pays le plus intéressant de tous pour un naturaliste.

Nous allâmes de Barcelone à Bellegarde par le même chemin que j'ai décrit lors de mon entrée en Espagne. Arrivé au sommet des Pyrénées, je jetai un dernier coup-d'œil derrière moi, et je quittai avec regret un pays où, indépendamment de toutes les honnêtetés et les attentions personnelles dont on m'avait comblé, j'avais été si souvent dans le cas d'admirer la générosité sans bornes de ses habitans. Vouloir exprimer ce que j'éprouvais en me rappelant leurs bontés, ressemblerait à de l'adulation; mais je puis dire au moins que la simplicité, la générosité, la sincérité, un sentiment élevé de leur dignité et des principes sévères d'honneur, sont les traits les plus saillans et les plus remarquables du caractère Espagnol; en un mot, tout ce que j'ai été

accoutumé à admirer chez eux, je l'attribue à eux-mêmes, et à leur caractère excellent; tout ce que j'ai blâmé doit être attribué à la corruption accidentelle de leur gouvernement.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du troisième volume.

TABLE

ALPHABÉTIQUE.

Le premier chiffre indique le tome, le second la page.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

U.

V.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.

ERRATA DU TOME III.

Page 20, ligne 15, *de la ciudade*, lisez *de la ciudad*.
22, 4 et 5, ils inspectent, *lisez* il inspecte.
37, 16, D. Félix Solesco, *lisez* D. Félix Solesio.
65, 20, Alonzo Berrugeta, *lisez* Alonzo Berrugete.
79, 19, je les rapportai, *lisez* je les rapporterai.
138, 17, *bacala*, lisez *bacalao*.
165, 23, *frigo en Horihuela*, lisez *trigo en Horihuela*.
167, 4 et 5, dos Aguas, *lisez* de las Aguas.
191, 19, à la tête desquels, *lisez* à la tête desquelles.
202, 21, *l'alfalsa*, lisez *l'alfalfa*.
207, 31, *Barilla punechosa*, lisez *punchosa*.
208, 16, D. Lorenzo Mabibe, *lisez* D. Lorenzo Mabile.
218, 12, *ôtez le mot* petits.
235, 13 et 14, fiel meditor, *lisez* fiel medidor.
245, 16, Il revient, *lisez* il revint.
283, 7, nos bûches, *lisez* nos bèches.
293, 25, Elles offrirent, *lisez* Elles offraient.
294, 18, qui eut, *lisez* dont le *refresco* eut.
333, 20, du vin et huile, *lisez* du vin ou de l'huile.
344, 17, *el usu des*, lisez *el usu del*.
355, 26, Priestleg, *lisez* Priestley.





